

DANIEL MEUROIS-GIVAUDAN

L'évangile
de Marie-
Madeleine

...selon le Livre du Temps



LE
PERSÉA

Daniel Meurois-Givaudan

**L'évangile
de Marie-Madeleine**

... selon le Livre du Temps

Éditions Le Perséa
Montréal

Éditions le Perséa – Case Postale 382 Succursale Place du Parc
Montréal (Québec) Canada H2W 2N9

Courrier électronique : persea@videotron.ca

Photo de couverture : D'après une peinture de J. -W. Waterhouse (1914) Fine Art Photographic Library. Londres.

Saisie et maquette informatique du texte : Lucie Bellemare

© Éditions Le Perséa – 3^{ème} trimestre 2000 Tous droits réservés pour tous pays. ISBN : 2-922397-07-6

IMPRIMÉ AU CANADA

*Ces pages sont dédiées
tout particulièrement
à Martine et Charlotte*

Table des matières

<i>Avant d'ouvrir le passé.....</i>	6
<i>Sur le fil du Temps... Première escale</i>	12
<i>L'Évangile de Marie-Madeleine.....</i>	24
<i>Invitation</i>	42
<i>Mouvement I... La Descente.....</i>	45
<i>Sur le fil du Temps... Deuxième escale</i>	58
<i>Mouvement II... L'Enlèvement.....</i>	64
<i>Sur le fil du temps... Troisième escale.....</i>	75
<i>Mouvement III... La Remontée</i>	81
<i>Sur le fil du Temps... Quatrième escale.....</i>	116
<i>Regards sur la “Bien-aimée”</i>	121

Avant d'ouvrir le passé...

Tout a commencé le jour où une amie m'a tendu un livre.

— Le connais-tu ? me demanda-t-elle.

Non, je ne l'avais pas lu. À peine en avais-je entendu parler. C'était la traduction d'un texte daté approximativement de l'an 150 de notre ère. Un texte rédigé en langue copte et intitulé : « L'Évangile selon Marie ».

Je savais vaguement qu'il existait quelque part des pages que l'on associait à Myriam de Magdala c'est-à-dire Marie-Madeleine – mais cela s'arrêtait là. L'occasion ne s'était jamais présentée à moi de les découvrir. Comme beaucoup, j'avais autrefois parcouru quelques Évangiles apocryphes, tels ceux attribués à Thomas ou à Philippe. Cependant, c'était tout et ma vie ne s'en était pas trouvée bouleversée pour autant. J'avais juste été captivé, l'espace de quelques heures, par la lecture d'un certain nombre de pages pas canoniques du tout, souvent hérétiques et parfois même sulfureuses.

— Voudrais-tu y jeter un coup d'œil ? poursuivit mon amie tout en me tendant le livre.

J'emportai le texte avec moi et je m'y plongeai avec une certaine fascination. Avec une pointe de déception aussi, car l'Évangile en question était amputé d'une bonne partie de ses pages. Celles-ci n'existaient plus, désagrégées ou disséminées sans doute au fil du temps. Le commentaire qui l'accompagnait se montrait, quant à lui, fort érudit et, de ce fait, peu facile d'approche, tout au moins pour la plupart d'entre nous. Je le respectai tel qu'il était, bien conscient de la somme de travail qu'il représentait, puis je posai l'ouvrage.

C'est là qu'intervint à nouveau celle qui venait de me le prêter.

— Oui, je sais, il manque des pages au manuscrit original. Serais-tu capable... de les restituer ? Serais-tu capable aussi... de nous en donner ta propre compréhension ?

J'avoue que j'ai d'abord cru à une plaisanterie ou à un petit défi amusé qui n'aurait pas de suite. Mais aussitôt, étrangement, l'idée me titilla. Oui... et si c'était une main que l'on me tendait, une sorte de signe que la vie me faisait discrètement ? Après tout, ce serait une belle aventure que d'investiguer à nouveau le passé... et d'une façon différente cette fois-ci !

— Pourquoi pas ? Ai-je répondu. Je ne me suis jamais trouvé face à un tel exercice, mais si cela doit être...

Et en disant ces mots, ignorant encore si c'était folie ou sagesse, orgueil ou inconscience, je me rendis compte que je projetais déjà une partie de mon âme dans notre passé.

Depuis cet instant, plus d'une année s'est écoulée et voilà que le rêve a vu le jour. Les dix-huit pages du texte d'un Évangile se sont incarnées sous ma plume, après quelques heures de rédaction et presque sans ratures.

Oh, cela ne s'est pourtant pas fait tout seul, bien sûr ! J'ai dû, auparavant, travailler selon la méthode que j'ai de nombreuses fois décrite ¹. J'ai projeté ma conscience hors de mon corps et j'ai accordé celle-ci à la Mémoire du Temps, au film de ce que l'on appelle traditionnellement les Annales akashiques.

Rien de contrôlable évidemment dans cette façon de procéder. Bien au contraire. Tout au moins pour l'instant... Ma démarche – est-il utile de le préciser ? – est donc, résolument celle d'un mystique. En effet, je ne suis pas un érudit. Je n'ai pas étudié le Grec ancien et encore moins le Copte. En réalité, il n'y a en moi rien d'un exégète mais, au contraire, il y a tout d'un aventurier de l'esprit ou, si l'on préfère, d'un explorateur du momentanément intangible.

C'est avec une telle sensibilité et les outils intérieurs de travail que cela présuppose que je me suis par conséquent mis en route pour tenter de restituer ce fascinant et énigmatique "Évangile selon Marie-Madeleine".

À l'aide de la méthode qui est mienne depuis maintenant plus de vingt-cinq années, j'ai tenu aussi à illustrer le texte de base ainsi reconstitué. J'ai voulu replacer celui-ci dans son contexte d'époque à l'aide d'images et d'instantanés de vie dans lesquels j'ai eu le bonheur de pouvoir me plonger. Je me suis appliqué, par la même occasion, à en faciliter une compréhension, sinon une approche aisée et directement utile à notre époque. Car mon problème était celui-ci : À quoi cela sert-il de ressusciter un texte vieux de presque deux mille ans si celui-ci ne peut pas nous toucher concrètement et nous aider à changer et à nous améliorer à ce moment critique de notre évolution ?

Bien sûr, j'aurais pu m'en tenir au seul fait de restituer ce texte dans son intégralité originelle. C'était déjà tout un pari en soi. Cependant, il m'a semblé important de le revivifier en l'assortissant d'un ensemble de réflexions susceptibles d'en rendre la lecture moins abstraite.

Vous ne trouverez donc pas dans ces pages un commentaire de texte au sens strict du terme car je n'ai pas hésité, lorsque cela me paraissait utile, à élargir mon champ d'observation. Il serait plutôt question ici d'une sorte de promenade entre les thèmes abordés, invitant ainsi à une forme de méditation.

Je tiens toutefois à faire remarquer que les questions sur lesquelles je me suis attardé constituaient des points importants de l'enseignement que le Christ dispensait à ses proches ². Ce sont mes nombreuses et longues plongées dans les Annales du Temps qui me poussent à l'affirmer, même si leur propos peut parfois donner l'impression d'être très moderne et sans aucune référence à travers les textes qui sont parvenus jusqu'à nous.

À ma connaissance, il n'existe que deux ou trois traductions de "L'Évangile de Marie" en langue française. Toutes, semble-t-il, ont été menées à partir du manuscrit copte conservé depuis 1896 au Département d'Égyptologie des Musées Nationaux de Berlin.

Mon travail diffère radicalement de ces traductions non seulement parce qu'il propose une restitution du texte dans son intégralité, mais aussi parce qu'il s'est fait à partir de la vision

d'un manuscrit de base qui fut, lui, rédigé en Grec ancien. J'ignore totalement si cette toute première version dort encore dans quelque lieu secret de notre Terre, mais ce qui m'apparaît certain, c'est que les feuillets coptes dont nous avons connaissance aujourd'hui, en sont une transcription plus tardive et aménagée. C'est du moins ce que m'ont indiqué clairement mes différentes lectures dans les Annales akashiques.

À travers mes perceptions extracorporelles, les feuillets se sont présentés à moi tracés à l'encre noire et en caractères grecs sur du parchemin.

Les plongées dans le Livre du Temps s'effectuant toujours dans un état de conscience expansée, le problème de la traduction elle-même m'a été aisé à résoudre. Il va sans dire que la version de "L'Évangile" que j'ai reproduite ici utilise le vocabulaire qui est à ma disposition aujourd'hui. Toute compréhension spontanée d'un message, qu'il soit écrit ou sous forme télépathique, passe nécessairement par un système de décodage subtil résultant du degré d'affinement de celui qui le reçoit. Il faut en être conscient. Cependant, ce qui peut paraître subjectif au vu d'une telle constatation, l'est également pour n'importe quel exercice de traduction classique. Un traducteur transcrit toujours avec son vocabulaire, sa compréhension du moment, sa culture... et possiblement son assujettissement politico-religieux.

Je tiens à souligner tout particulièrement que la version que je propose ici de "L'Évangile de Marie-Madeleine" ne cherche pas à s'opposer à celles qui ont déjà été établies. D'ailleurs, et pour couper court à toute polémique, il ne s'agit pas vraiment du même texte, même si la plupart des pages demeurent très approchantes.

Comme l'immense majorité des écrits fondateurs du Christianisme des origines, il est clair que cet Évangile a été remanié un certain nombre de fois et vraisemblablement par les responsables religieux de tendances différentes. Pourquoi ? Eh bien, parce que le besoin d'asseoir des puissances temporelles en fonction de certaines sensibilités l'a presque toujours emporté sur l'intégrité et la soif de vérité !

Après la belle expérience intérieure qu'il m'a été donné de vivre par l'intermédiaire de ce travail, les choses sont encore, pour moi, plus claires et plus évidentes qu'auparavant. L'un des grands dangers qui nous guettent constamment est de laisser supplanter l'esprit par la lettre.

Je sais que cela paraît être une évidence cependant, dans le cadre de leur opposition à certaines thèses novatrices, certains affirment toujours : « Telle parole n'est pas biblique ». Mais qu'est-ce qui est "biblique" ? Qu'est-ce qui est "évangélique" et qu'est-ce que cela signifie, au juste ? On peut se poser la question.

Le véritable problème, me semble-t-il, se situe dans l'intensité de notre demande de "vérité vraie". Il se situe aussi, sans doute, dans la nature et la profondeur de notre conditionnement religieux ou spirituel. C'est de ce côté qu'il faut désormais se pencher si l'on veut avancer. La lettre que l'on pétrifie a toujours pour conséquence de nous faire oublier que chacun doit poursuivre sa propre route.

L'acceptation de la version de "L'Évangile de Marie-Madeleine" que je vous propose ici présuppose donc une grande liberté intérieure. Le texte en lui-même, ainsi que les autres traductions qui en ont été faites, demeure – a priori – assez ésotérique. S'il doit, de ce fait, être lu et relu avec attention, je dirai cependant qu'il ne fait pas véritablement appel à l'intellect. Il ne s'adresse pas à notre personnalité cérébrale mais à notre intuitivité. C'est là qu'il opère l'essentiel de son œuvre. Au-delà de l'intelligence de surface des mots, il sollicite, chez ceux qui se laissent pénétrer par lui, une réelle écoute du cœur.

On me répétera malgré tout, bien sûr, que ma démarche n'a rien de scientifique et qu'à ce titre elle n'est pas crédible. En effet, elle n'est pas scientifique. Tout au moins pas au sens actuel du terme. Un peu effrontément, d'ailleurs, je m'en flatte parce que le savoir scientifique a, de toute évidence, mainmise sur notre époque de façon aussi totalitaire que l'avait autrefois le dogme religieux. Bien qu'on s'en défende, un tel savoir est quasiment divinisé dans l'inconscient collectif, que celui-ci soit athée ou non. Il est facile de s'en apercevoir.

L 'accès à une Connaissance directe, outil de base qui caractérise mon travail, n'est certainement pas à concevoir comme un retour à l'irrationalité. Je vois au contraire cette possibilité d'une Connaissance spontanée comme l'annonce d'une autre forme de rationalité. Une rationalité accordant le droit d'exister à une vision différente et plus expansée de la conscience humaine. Toutes les voies ont leur richesse et donc leur utilité. C'est la compréhension sans limite de cet état de fait qui devra peu à peu s'imposer comme étant de l'ordre de la raison. Notre survie en dépend.

Prenez, par conséquent, cet Évangile comme il est, accueillez-le avec votre cœur car c'est à ce niveau de l'être qu'il a pour mission de parler. En le retranscrivant ici, en l'assortissant d'images et de quelques commentaires, mon seul souci a été, encore une fois, d'offrir une possibilité de réflexion par-delà un témoignage. Un témoignage vivant et nourri par l'amour.

A handwritten signature in black ink, reading "Jean-Jacques". The signature is written in a cursive, flowing style with a long horizontal stroke at the end.

Sur le fil du Temps...

Première escale

Notre mère à tous, encore une fois, puis-je te demander ce qu'il t'a confié et quels souvenirs tu gardes de Lui ? Mes compagnons et moi nous ne pouvons imaginer que le temps efface tout cela...

La femme à qui s'adressaient ces paroles était assise sur un muret de pierres. D'un doigt de la main droite, elle grattait machinalement l'une des imperfections du tissu grossier de son ample robe brune. Mon regard s'attarda sur le long voile déjà délavé par les années qui lui recouvrait négligemment la tête et les épaules. Il avait dû être bleu, bleu comme le ciel qui se hasardait entre les feuillages.

— Ma sœur Myriam, reprit la voix, ne me dis pas que nous avons accompli tout ce voyage pour rien... Était-ce Sa volonté qu'il ne reste aucune de Ses paroles ? Rien de précis ? Je t'ai vue souvent, jadis, à Ses côtés. Je n'étais encore qu'un enfant dans la ville de Césarée. Jamais je ne pourrai oublier, pourtant, de quelle façon Il s'exprimait devant tous. Maintenant qu'il s'est retiré de nous et qu'il nous manque, chacun dit, là-bas, que tu L'as bien connu et que c'est de ta bouche qu'il faut recueillir Ses enseignements.

L'homme qui prononçait ces mots avec fièvre n'était pas seul à avoir fait le voyage dont il parlait. Trois compagnons étaient assis autour de lui sur le sol. Le petit groupe qu'ils constituaient ainsi semblait jeune encore. Aucun de ses membres ne devait dépasser la trentaine. De toute évidence, le spectacle qu'ils offraient à la vue contrastait avec la simplicité de mise de celle à qui ils s'adressaient. Tous portaient la tunique courte et ces grosses sandales de cuir dont les lanières montaient plus haut que la cheville. Sans nul doute étaient-ils issus de quelques familles aisées de Palestine.

Celle qui venait d'être appelée Myriam consentit enfin à lever les yeux du tissu rugueux de sa robe.

— N'y en a-t-il pas d'autres que moi pour vous raconter ? demanda-t-elle d'une voix à la fois douce et un peu rocailleuse.

— Beaucoup d'autres, oui ! Mais, justement, ils racontent et n'enseignent pas et leurs voix sont si souvent discordantes... Nous ne comprenons pas... Sais-tu pourquoi Il n'a rien voulu dicter lui-même ? Déjà, là-bas, on ne sait plus très bien ce qu'il a dit. C'est pour cela que nous avons décidé de ne plus écouter le clapotis du ruisseau mais de remonter directement jusqu'à la source.

— La source...

Myriam eut un sourire un peu nostalgique en reprenant ce mot.

— Savez-vous ce qui arrive à tout ce qui est écrit ? poursuivit-elle. Eh bien, cela se met rapidement à ressembler à quatre murs avec un toit puis cela devient une prison, sans même qu'on y pense... Voilà une des choses qu'il nous a enseignées et c'est pour cela qu'il n'a rien dicté.

— Mais nous en avons tous vu qui écrivaient parfois, non loin de Lui, sur le port, à Césarée ou à Capharnaüm. Il ne les en a pas empêchés...

— Il n'a jamais voulu rien entraver. À Ses yeux, il suffisait d'interdire pour faire naître l'idée de la transgression. Il savait que nul n'empêche le vent de souffler. Si celui-ci fait mine de s'apaiser, c'est pour reprendre quand bon lui semble car il est pareil au mouvement de la Vie qui se faufile partout, pour enseigner.

— Alors, nous t'en prions, toi qui es désormais notre mère, puisque tu Le portes en toi, sois pour nous le bon vent, nous qui voulons être Ses fils.

Tout en dégageant son voile de sa tête, Myriam se leva et s'éloigna de quelques pas de son muret de pierres. Je vis alors que les années avaient réellement marqué son visage, un visage dont les joues s'étaient creusées et sur lequel les sillons ne se comptaient plus. Il conservait toujours sa beauté, cependant.

Celle-ci s'était seulement réfugiée et concentrée dans son regard. Lui, il n'avait pas vieilli. Au contraire, peut-être, car il se montrait éloquent à sa façon. Bien plus bavard et plus tendre que Myriam ne l'imaginait sans doute elle-même !

En la regardant se déplacer, j'aperçus, non loin de là, un petit groupe de quatre ou cinq femmes ainsi qu'un vieillard. Ils étaient tous assis, adossés à des arbres et paraissaient trier patiemment des grains qu'ils répandaient d'un panier sur un grand carré de toile. Myriam s'accroupit un instant auprès d'eux. Elle leur confia quelques mots à voix basse puis se dirigea vers un rocher dont elle fit le tour en le touchant de la main. Enfin, elle revint s'asseoir sur le muret.

— Je vous enseignerai, dit-elle alors aux voyageurs, d'un ton décidé bien que paisible. Mais sachez que je ne vous enseignerai qu'avec une pauvre mémoire car il faut que vous soyez conscients de ceci : ce que je devais savoir est passé dans mon corps et c'est mon corps qui l'a retenu. Mon corps, c'est toute ma chair qui a appris à devenir autrement et puis, c'est surtout mes yeux... et mon cœur. Lui, j'ignore ce que les mots pourront en faire...

Un autre jour se leva sur les sommets arides. C'était un matin frileux, à en juger par les fines fumées blanches qui s'élevaient de la vallée, droites comme des flèches dirigées vers le ciel. Celui-ci était aussi bleu que la veille.

Myriam se tenait à flanc de montagne, là où on avait fait un feu, à l'entrée d'une grosse anfractuosité de la roche, près d'une cabane de pierres sèches et de son appentis 3. En contrebas, dans la caillasse et parmi les fourrés, on devinait quelques chèvres.

Le groupe de jeunes hommes de Césarée était déjà assis lorsque Myriam vint le rejoindre sur la paille du sol, dans un coin, à l'entrée de la cavité. Je vis que l'ambiance était à la fois recueillie et fébrile. Je sentais que, pour chacun, c'était un peu comme si le Maître lui-même allait parler et qu'il pouvait bien arriver n'importe quoi, plus rien d'autre que cet instant de magie présente n'avait d'importance.

Il y eut un silence assez long lorsque Myriam se fut installée et qu'elle eût ajusté un manteau de laine sauvage sur ses épaules. C'est alors que l'un des hommes se perdit dans une longue quinte de toux et que ses compagnons le regardèrent avec une terrible gêne mêlée de reproche. Ce fut pourquoi aussi Myriam partit à rire.

— C'est ici que commence l'enseignement, déclara-t-elle tandis qu'ils ne comprenaient pas. Oui, c'est par un rire... car c'est dans un rire que l'Univers a été créé. C'est ce que vous ne savez pas... et c'est ce que j'ignorais également avant qu'il ne me l'ait révélé.

— Un rire ? Peux-tu nous expliquer ?

Celui qui avait posé la question d'un air un peu décontenancé avait une petite écritoire en équilibre sur les genoux. Tant bien que mal, il y maintenait une feuille de parchemin vierge tandis que, de l'autre main, il mélangeait à l'aide d'un stylet souple une matière semi-liquide et noirâtre dans un godet de terre.

— Mais oui... Tout n'est-il pas une question de jeu et de joie ? reprit Myriam. Si vous avez fait tout ce chemin, c'est bien qu'il y a une flamme en vous, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui vous a poussés jusqu'ici si ce n'est un puissant mouvement de joie intérieure ? Sans doute n'aviez-vous pas songé à cela... On se dit toujours qu'on veut savoir, comprendre, connaître et qu'on deviendra ainsi des hommes et des femmes capables de manifester la paix, mais on ne se pose pas la vraie question ! On ne se sonde pas, on ne cherche pas ce qui nous pousse à chercher.

Moi, je vous le dis selon les mots de Celui qui m'a enseignée : Ce qui fait de nous des pèlerins et des chercheurs de paix, c'est le souvenir de la Joie. Et ce souvenir-là, nous le portons tous et souvent sans nous en douter... même dans le gouffre de nos plus profondes tristesses ! Nous l'avons en nous car il est le Souffle de la Vie, la marque indélébile de notre esprit. Sans lui, nous ne sommes pas.

Ainsi, il me fut dit que la Joie est l'élément premier exprimant le Père et par lequel la Flamme naquit dans l'Univers puis dans notre essence. Et en vérité, mes amis, nous sommes les

fruits du Jeu qui se confond avec cette Joie. Vous en souviendrez-vous ?

Oui, considérez l'étrangeté des choses... Vous avez traversé la mer, cherché dans les montagnes et maintenant que vous vous présentez à moi avec une mine austère et un regard sérieux, je me mets à vous parler d'un jeu et je m'amuse de vos raideurs !

Celui qui portait l'écritoire hasarda alors un sourire gêné et posa son stylet. Enfin, les autres l'imitèrent en souriant tour à tour comme s'ils en avaient reçu l'autorisation.

— Notre mère à tous, fit l'homme au stylet en essayant une nouvelle assise sur la paille, tu nous étonnes déjà. J'ai passé beaucoup d'années de ma jeunesse à étudier mais je n'ai pas souvenir d'un Écrit ancien qui parle ainsi de la Joie. Il n'est question que de vénération et de têtes qui s'inclinent. On nous a d'abord enseigné la crainte de l'Éternel et de ceux à qui Il a confié la tâche de nous guider par Ses lois. Peux-tu nous dire pourquoi ?

— Parce que les anciens Écrits sont précisément anciens. Celui qui craint ne se réjouit pas de la Présence de ce qu'il dit vénérer. Il n'aime pas, il courbe le dos, se dessèche et fait enfin de l'oubli une loi. Tu me demandes ce que le Maître m'a confié, eh bien, je te le dis. Il m'a enseigné que bien des hommes aiment à jouer à la pétrification du Temps en eux. Cela masque leurs peurs. Ils ne le laissent pas couler comme la Vie. Ainsi, l'âme de celui qui se conforme au flot naturel des Temps ne vieillit pas mais, au contraire, se met à rajeunir. Plus elle avance, plus elle redresse son échine et plus, à travers la multitude des jeux de crispation, elle se rapproche du Jeu. Plus aussi elle a le souvenir de la Joie. Voilà pourquoi mon rire parle d'une jeunesse que mes rides dissimulent. Le Maître m'a appris à m'amuser et je peux vous dire qu'en cela réside un de Ses principaux enseignements. La Joie desserre les nœuds. Elle affaiblit la raideur de la lettre et lui redonne ainsi sa juste place, celle d'un voile transitoire.

— Mais *quand* se déchire un tel voile ? Comment savoir s'il n'est pas sacrilège de chercher une autre voie derrière celle que

les Anciens nous ont transmise ? L'Éternel n'aurait-Il pas déjà tout donné ?

C'était un jeune homme un peu trapu et au teint très basané qui avait osé ces questions. Tandis qu'il les formulait du bout des lèvres, je remarquai que, pas un seul instant, il ne leva les yeux vers Myriam.

Une nouvelle fois, celle-ci laissa échapper un rire amusé puis, dans un même mouvement, je la vis poser un regard tendre vers son interlocuteur.

— Comment se déchire un voile ? Mais... quand on prend conscience qu'il est un voile ! Alors, on commence par apercevoir qu'il y a un trou en son milieu. Ce trou, ce sont nos questions, nos insatisfactions, notre soif de rajeunir qui l'ont provoqué. Va-t-on seulement l'agrandir par d'autres interrogations, par un appel immobile à l'espoir ou va-t-on passer tout entier au travers ? Lorsque vous vous lancerez dans le vide qu'il dessine, vous découvrirez le voile d'une autre réalité et vous saurez que vous avez déchiré une forme qui n'était pas vous, qui n'était pas même l'ombre de Lui et qui vous rapetissait.

Mais voilà ce que je vous dis pour l'avoir moi-même compris... Pour déchirer un voile et se jeter dans ce qui a l'apparence d'un vide, il faut avoir fait l'expérience du déséquilibre et y avoir suffisamment voyagé. Vous êtes dans le déséquilibre que le Maître a suscité en vous et c'est pour cela que vous êtes venus me rejoindre, en espérant trouver un nouveau port avec un bateau qui tient les flots.

Ne vous y trompez pourtant pas, mes amis, l'équilibre que je vous enseignerai derrière ma voix et le langage de mon cœur seront les portes ouvertes vers la vision d'un autre voile puis d'un autre vertige. Car, écoutez-moi bien, je suis déjà dans la traversée de cet autre vertige et c'est lui aussi que je ne manquerai pas de semer dans ce que vous noterez de moi. Bénissez tous les vertiges qui vous traversent parce que le vide qu'ils vous font percevoir sous vos pieds n'est rien en comparaison de l'espace vers lequel ils vous attirent. Il n'est pas un néant, mais un plein vers l'infini.

Celui qui faisait fonction de scribe se racla la gorge et lança alors une question à Myriam avec, cette fois, un beau sourire sur le visage.

— Je crois que nous pouvons commencer à entendre tout cela. Pour ma part, je peux comprendre que la Joie est la force qui nous manque pour dépasser les apparences et rejoindre l'Éternel derrière toutes les barrières qui nous séparent de Lui. Mais l'Amour, alors... Tu ne nous a pas encore parlé de lui. N'était-il pas au Commencement ? N'est-ce pas d'abord par lui et vers lui que nous allons ?

— Comment te nommes-tu ?

— Lévi...

— Alors, maintenant, dis-moi Lévi... Qu'est-ce que l'Amour ?

Le jeune homme resta un instant sans voix et un sourire figé sur le visage. Enfin, il passa la main dans sa chevelure puis hasarda quelques mots timides.

— L'Amour, mais... C'est ce qui nous fait être bons, être meilleurs... C'est ce qui nous pousse à être joyeux, peut-être. Tiens... c'est aussi ce qui nous a fait venir ici à tes côtés pour recueillir un peu de Ses véritables paroles et les transmettre.

— Oui, reprit Myriam, oui, c'est vrai... Mais tout cela reste humain. Je veux dire... humain de tous les jours. Cela traduit des désirs humains tout en ne définissant rien ou presque. Le Maître veut nous apprendre à voir plus loin. Il veut que nous touchions précisément ce avec quoi l'Amour se construit, ce avec quoi il agit car c'est dans son expression qu'il montre son véritable visage.

Retenez ceci de la même façon que je l'ai gravé en moi : L'Amour ne se bâtit pas dans la faiblesse mais au contraire dans la force de la volonté. Pris dans le flot de ce monde, il en est qui le regardent comme le signe d'une fragilité. Pour ceux-là, il n'a guère plus de valeur qu'un mot manipulable au gré des besoins. L'Amour, en vérité, s'élève donc avec les briques de la volonté. Et en vérité aussi, il est discernement car celui qui se répand sans vigilance ne donne pas mais salit le meilleur. La vigilance

fait grandir celui qui reçoit comme celui qui donne et c'est par elle que se révèle donc le sacré qui réside au centre du don.

Il me fut enseigné aussi que l'Amour qui dépasse les amours ne fleurit que dans le non-jugement au sein de l'équanimité. Ainsi, il ne se manifeste guère par petits morceaux choisis au gré des besoins mais toujours dans son entièreté et à tous. Tous, pourtant, ne le reçoivent pas car savoir recevoir est une force qui se cultive et que bien peu possèdent encore. Voilà pourquoi si l'Amour frappe à toutes les portes, jamais il n'enfoncé celles-ci. Sa puissance réside dans sa patience.

Aimer, c'est ne rien retenir... tout en retenant ce qui peut aveugler. Aimer, c'est apprendre à devenir un œil au sommet d'une montagne et simultanément une main dans le creux de la vallée. C'est enfin l'union du poing qui sait se lever et du cœur qui n'exprime que tendresse.

Il y eut un très long silence. L'entrée de la cavité où ils se tenaient me sembla s'extraire de la course du temps et peut-être même se retrancher de son décor de montagne. Comme pour autoriser une respiration de l'âme, Myriam finit par se lever et alla caresser une chèvre qui traînait non loin de là. S'enhardissant alors quelque peu, l'un des jeunes gens lui lança cette réflexion.

— Je ne veux pas commenter ce qui se médite, cependant, je suis intrigué par une de tes paroles. N'as-tu pas dit : « Le Maître *veut* nous apprendre... » ? Comment comprendre le fait que tu en parles au présent ? Est-Il toujours parmi nous ?

Dans son long manteau, la silhouette maintenant un peu voûtée de Myriam se retourna aussitôt vers le petit groupe.

— Mais c'est cela le secret que vous êtes venus chercher ! Ne l'avez-vous pas compris ? Si vous avez franchi la mer en quête nostalgique du passé, si vous êtes venus recueillir les paroles d'une Force d'autrefois, alors vous faites fausse route et vous pouvez vous en retourner à Césarée ! Celui qui m'enseignait continue de me parler et de m'instruire. Voilà ma réalité, la réalité que j'ai rejointe et celle que vous attendez sans l'avoir reconnue.

Savez-vous que si je suis ici, aujourd'hui, à vous parler ainsi, c'est uniquement parce qu'il est en moi ?

— Le Maître ?

— Non. Son regard... ou plutôt Ce qui l'habite. Il est humain... mais humain au sens où vous ne le concevez pas encore. De cet humain total par lequel, seul, le Divin prend son sens. Comprenez-vous ? Pour Lui, il n'y a que le présent qui signifie quelque chose. Retenez cela... C'est en écartant les plis du voile du Présent que l'on trouve l'espace intérieur qui se rit des Âges et de leur flot de souffrance. Je vous le dis, c'est dans l'essence du Présent que se trouve l'essence du Maître et le Principe de la vie sans fin. Je ne saurais être plus claire. Celui que nous avons connu est un masque consenti et c'est le chemin dont Il révèle l'existence qui nous enseigne comment nous rejoindre nous-mêmes derrière les voiles.

— Tu veux dire que le secret qu'il t'a confié, c'est qu'il y a quelque chose de Lui qui existe encore et qui vit en toi ?

— C'est plus que cela ! Ce *quelque chose* de Lui, c'est aussi quelque chose de moi que je ne soupçonnais pas... Et je peux t'affirmer aussi que c'est quelque chose de toi, comme de chacun de vous. En vérité, c'est l'Essentiel de nous tous. Cela s'appelle *Lui en nous*.

— Mais comment retranscrirai-je cela ? s'exclama Lévi. Tu utilises des mots qui cachent des idées qui n'existent pas encore... Nul ne nous croira ! Est-ce bien cela qu'il t'a confié ?

— C'est cela qu'il m'a fait sentir, éprouver et vivre. Et voilà pourquoi les mots qui te serviront ne seront que des parfums pour se remémorer. Ils n'établiront pas une loi ni même un code auxquels obéir. Ils nous enseigneront à nous regarder, nous, dans notre simplicité première, en haut de l'échelle par laquelle nous avons traversé les réalités.

Cette fois, Lévi posa son écritoire sur la paille du sol et, l'air un peu embarrassé, regarda longuement Myriam.

— Je ne comprends pas bien... finit-il par dire.

— C'est parce que tu écoutes avec tes deux oreilles,

Lévi. Avec deux oreilles, on écoute mais on n'entend pas...

Le Maître a fait surgir en moi, donc en vous tous, les germes d'une autre compréhension de l'être. C'est une compréhension qui ouvre la troisième oreille, celle du cœur... et c'est de celle-ci que surgit la perception intérieure de Ce qui est.

Le Réel qui se cache derrière les réalités nous dit alors : « Il existe une Lumière en vous qui *est* vous, ce vous immuable et que rien ne peut souiller, ce vous uni au Père. »

— Et le Maître alors ?... Qui est-Il, s'il nous renvoie à nous ?

— Il est le rappel de la vision intérieure, le signe de la fusion promise à chacun. Il est déjà toi, dans Ce qui t'attend, Lévi...

Alors, les hommes du petit groupe se parlèrent entre eux. Myriam se rapprocha du feu pour l'attiser de quelques brindilles et je vis que le soleil faisait scintiller la mer, quelque part à l'horizon... Ce fut à cet instant que mon regard se retira, puis se réfugia dans les replis du Temps pour prendre un inspir. Autre chose l'appelait, une autre page de notre histoire à tous. Celle-ci s'expansa bientôt...

Il y avait du sable. Un sable ondoyant comme des vagues sous le vent, jaune et chaud. Puis, ma vision se mit à englober quelques dunes qui mouraient presque dans l'eau d'un fleuve, très bleu, très doux. Elle se mêla ensuite à deux ou trois touffes de papyrus avant de remonter lentement vers le sable, au rythme du pas d'un homme. Des palmiers-dattiers surgirent dans un repli du terrain et enfin, accroché à un ensemble de roches perdues quelque part dans les dunes, je vis des murs qui s'élevaient. Couleur de soleil et aussi chauds que le sable.

L'œil de mon âme s'approcha encore... Oh, elle n'était pas bien imposante, cette construction. Elle se limitait à une petite enceinte que l'on franchissait par une porte basse, à deux sortes de tours un peu massives puis à quelques appentis de briques faisant songer à des cellules. Il y avait aussi un figuier et un couple de colombes qui roucoulaient. Le silence lui-même parlait d'un monastère... 4

L'enceinte renfermait plusieurs cours. Dans l'une d'elles, mon regard capta la présence d'un petit homme vêtu de noir, aux sourcils broussailleux et à l'allure ascétique. Sans attendre, ma conscience alla comme se placer en lui. C'est ainsi que "je"

m'avançai au seuil d'une salle rectangulaire à demi-enfouie dans le sol en bas de quelques marches. Celle-ci ne recevait qu'un filet de soleil par une minuscule fenêtrée cintrée.

Là, dans la pénombre, une dizaine d'hommes, des moines eux aussi, se tenaient sur des nattes mêlées à la poussière d'un dallage sommaire. Cherchant le rayon de lumière, l'un d'eux avait les yeux collés à un parchemin dont il ânonnait le contenu aux autres. C'est alors que mon entendement pénétra sa langue.

— Je vous rappelle que c'est l'un de nos Frères de retour d'un voyage dans le Nord, en Samarie, je crois, qui nous amena ces feuillets, il y a plusieurs années, dit-il en posant son texte sur le sol. Il les reçut, paraît-il, d'un homme dont le père avait vécu à Césarée et avait connu le Maître, à ce qu'il disait. Ce sont simplement des notes, comme vous le savez, cependant elles me semblent trop précieuses pour que nous les laissions se perdre ainsi...

— Mais ce n'est pas le Bienheureux lui-même qui y parle, intervint l'un des moines qui se tenaient dans la pénombre. Ce sont des questions posées à celle qui se nommait Myriam...

— ... Des questions auxquelles ce texte avance des réponses ! Nous savons tous – car c'est ce que chacun a toujours dit – que cette femme était Sa disciple bien-aimée. Elle L'a suivi partout. Pourquoi n'aurions-nous pas foi en ses paroles ? Sera-t-il nécessaire que je vous en fasse à nouveau la lecture et que nous en débattions encore ?

Regardez ces pages... Leur encre est de pauvre qualité. Il ne se passera pas deux générations avant qu'elles ne soient illisibles. Voilà des mois que nous évoquons la question... Prononcez-vous donc ! Que lèvent la main ceux d'entre nous qui veulent, non seulement en traduire les signes, mais en ordonner le sens. Je vous le dis, ce que nous avons là doit être rassemblé par les plus doctes d'entre nous car, pour ma part, j'y vois Son empreinte et toute la pureté de notre foi.

Dans la demi-obscurité, la plupart des mains se levèrent. Il n'y en eut que deux ou trois, je crois, pour demeurer immobiles sur les genoux ou les nattes. J'entendis un grommellement puis enfin, au milieu des toussotements, les moines se mirent à réci-

ter ce qui ressemblait à une litanie entrecoupée de courtes séquences chantées.

Et une fois de plus, ce fut le temps pour les yeux de mon âme de rejoindre un autre espace... Plusieurs espaces, en réalité, car c'est une foule d'images et de scènes qui se précipitèrent au-dedans de moi. Celles d'une caravane de chameaux s'étirant sur un désert de pierre. Celles d'hommes, cette fois vêtus de robes blanches, discutant avec véhémence et même colère autour de quelques rouleaux disposés sur une petite table de bois. Enfin, celles d'une main et d'un pinceau corrigeant un parchemin et rédigeant des lignes sous la dictée d'une voix autoritaire. Je vis des regards qui discutaient et des lèvres qui priaient.

Ensuite, il n'y eut plus que du sable, de l'obscurité, puis du sable encore et à nouveau de l'obscurité. Celle de quelque grotte, de quelque cave ou encore celle du ventre d'une jarre, je ne sais... C'était celle, surtout, du silence et du temps qui passe.

L'Évangile de Marie-Madeleine
restitué selon le Livre du Temps

Feuillet 1

1. Ce jour-là, les disciples étaient rassemblés au sommet d'une montagne.
2. Le Maître se tenait parmi eux en silence.
3. Et Myriam était auprès de Lui.
4. André dit :
5. « Maître, voici que Ton silence nous étonne.
6. Pourquoi nous avoir réunis ? N'as-tu rien à nous dire, aujourd'hui ? »
7. Alors l'Enseignant leur répondit :
8. « Et vous, n'avez-vous rien à me dire ?
9. Pourquoi serait-ce la source qui devrait aller au-devant des pèlerins ?
10. Le pèlerin oublie parfois qu'il a des jambes pour marcher.
11. Il oublie que ce n'est pas la route qui défile sous lui mais son esprit qui se projette vers l'horizon.
12. Demandez, si votre intention est de recevoir.
13. Lorsque la terre a soif,
14. C'est elle qui doit appeler la pluie. »
15. Voilà que Simon-Pierre se leva d'entre tous et dit :
16. « Maître, chaque jour nous Te suivons et nous T'écoutons.
17. Pourtant, notre cœur connaît toujours la sécheresse.
18. Chaque jour, nous espérons la quiétude et la joie.

19. Mais celles-ci ne viennent pas nous visiter.
20. Dis-nous pourquoi.
21. La Force de l'Éternel n'est-elle pas dans Tes paroles ?
22. Plus nous suivons Tes empreintes sur la terre
23. Plus nous sommes troublés
24. Et l'eau continue de nous manquer. »

Feuillet 2

25. Le Maître ne le regarda pas et dit :
26. « Où est la faiblesse ? »
27. Puis, Il se mit en silence.
28. Simon-Pierre parla à nouveau :
29. « La faiblesse est étrangère à l'Éternel.
30. Elle s'est installée dans l'homme par ses oreilles. »
31. André leva une main et dit :
32. « Pourquoi interroger le Maître puisque tu sais la réponse ? »
33. Alors l'Enseignant se leva et dit :
34. « Toi aussi tu sais, mais lui commence à comprendre.
35. Celui qui veut comprendre pour enfin connaître
36. Entend qu'il ne doit pas suivre mes empreintes,
37. Mais poser les siennes au-dedans,
38. Car c'est au-dedans qu'il se trouvera,
39. Car c'est au-dedans que se retrouve la joie perdue,
40. Car c'est au-dedans, aussi, que se trouve
41. La porte vers l'extérieur des mondes,
42. L'extérieur qui est le véritable Intérieur.
43. Ainsi, la joie sourit à celui qui ne recueille pas mes paroles,

44. Mais à celui qui se déplace au-dedans. »

Feuillet 3

45. L'un des disciples demanda :

46. « Dis-nous comment faire pour se déplacer au-dedans. »

47. Alors, le Maître dit :

48. « Commencez par vous placer en Lui.

49. N'allez pas dans les cassures.

50. Car, en vérité, il n'y a pas de frontière.

51. Seuls les yeux créent la frontière

52. Parce qu'ils ne voient pas l'intérieur qui se tient dans l'extérieur.

53. Seul l'œil crée l'union.

54. C'est par lui que vous vous placerez en Lui.

55. L'œil crée le Monde qui fait les mondes.

56. L'oreille qui entend crée l'œil et le fait grandir.

57. Ainsi, la réalité qui s'ouvre à l'œil et à l'oreille

58. Ouvre la route à une autre réalité.

59. L'un nourrit le multiple

60. Et le multiple renvoie toujours à l'Un.

61. Je vous l'annonce : Ne séparez pas,

62. Déplacez-vous parmi les séparations.

63. C'est de cette façon que vous vous placerez en vous.

64. Ceci est la voie de la quiétude,

65. Car la quiétude est un centre dans le changement. »

Feuille 4

66. Simon-Pierre parla avec ces mots :
67. « Le Un s'approche dans la quiétude et la joie.
68. Le Un est stable et seul.
69. Mais, dis-nous comment placer la stabilité dans le changement. »
70. L'Enseignant répondit :
71. « En contemplant la réalité du rêve des mondes,
72. Puis en imaginant le Rêve derrière ce rêve. »
73. Le disciple André s'étonna devant tous :
74. « Faut-il rêver ? »
75. Alors le Maître lui dit :
76. « Il faut sortir du rêve des mondes
77. Car la joie naît dans le Rêve
78. Qui conçoit le jeu des rêves et des mondes.
79. Que comprenne celui qui a l'intention de comprendre.
80. Que dorme celui qui se plaît dans la plainte des rêves.
81. Je vous le dis ainsi :
82. L'Un est dans l'éveil au Rêve. »

Feuille 5

83. Le disciple s'exprima encore :
84. « Enseigne-nous : le Rêve est-il la cessation de la souffrance ? »
85. Le Maître parla à tous en ces termes :
86. « Le Rêve est le dépassement du rêve des frontières,
87. Et les frontières sont la souffrance

88. Car la souffrance est le toi
89. Et le moi qui se rêvent deux. »
90. Alors, Simon-Pierre interrogea :
91. « Mais la Matière et la Non-matière ne sont-elles pas deux ?
92. Comment sortir des frontières ? »
93. L'Enseignant les bénit tous puis leur dit :
94. « La Matière et la Non-matière font partie du Rêve du monde.
95. Elles sont Un, elles sont le jeu
96. Par lequel l'Oubli tisse son œuvre.
97. La séparation est un jeu.
98. De même que la souffrance,
99. Et que la souffrance naît de l'orgueil premier qui joue à séparer.
100. La Matière, je vous le dis, est un sourire de l'Éternel.
101. Pour nous faire sortir des mondes
102. Et nous faire vouloir la Réalité. »

Feuillet 6

103. Simon-Pierre prit à nouveau la parole :
104. « Dis-nous, maintenant : Qu'est-ce que la Réalité ? »
105. Le Maître dit :
106. « La Réalité est Ce qui a conçu le jeu des réalités.
107. La Réalité est Ce qui vous fera déplacer vos empreintes au-dedans des miennes.
108. Elle est Imagination dans la confiance.
109. C'est Elle qui engendre la Connaissance. »
110. Le disciple interrogea encore :
111. « Nous avons soif.

- 112. Comment atteindre la Réalité ? »
- 113. L'Enseignant parla à tous :
- 114. « En désassemblant ce qui n'est pas Un.
- 115. En contemplant la Matière qui invente la cassure.
- 116. En aimant la cassure pour ses jeux.
- 117. En aimant ses jeux pour sa route vers le Jeu. »
- 118. Puis il dit encore :
- 119. « En osant. »

Feuillet 7

- 120. L'un des disciples se leva alors et questionna :
- 121. « Et dis-nous maintenant : Que signifie la Matière ?
- 122. Devons-nous croire qu'elle se perpétue indéfiniment ? »
- 123. Le Maître enseigna :
- 124. « Tout ce qui a été inventé et qui a été créé,
- 125. Tous les éléments composant la nature des mondes
- 126. Sont interdépendants et mariés entre eux.
- 127. Mais sera désassemblé tout ce qui a été assemblé,
- 128. Afin que tout retourne à la Racine-mère.
- 129. Ainsi, que celui qui a des oreilles pour écouter
- 130. Appelle l'Oreille pour entendre. »
- 131. Simon-Pierre demanda :
- 132. « Puisque tu te dis messenger et interprète
- 133. Des éléments et des phénomènes de ce monde,
- 134. Dis-nous donc : Quelle est la nature de la faute ? »
- 135. Le Maître leva la main et dit :
- 136. « La faute n'existe pas.
- 137. Car c'est vous seuls qui lui donnez existence.

138. Vous faites cela à chaque fois que vous vous pliez aux réflexes
139. De votre réalité construite et adultère.
140. Voilà de quelle façon la faute prend forme.
141. Voilà aussi pourquoi le Bien vous a visités.
142. Le Bien a participé aux éléments de vos réalités
143. Afin de marier à nouveau celles-ci à la Racine-Mère. »

Feuille 8

144. Le Maître poursuivit et dit :
145. « Écoutez la raison qui fait de vous des malades
146. Et aussi des mourants :
147. Voyez les rêves de vos actions,
148. Et vous saurez ce qui vous éloigne de vous.
149. Que comprenne celui qui veut comprendre.
150. De l'enchaînement aux jeux de la Matière
151. Naît une passion contre l'Essence-mère
152. Et un trouble vient alors à surgir dans le corps.
153. Voilà pourquoi, en vérité, je vous annonce :
154. Recherchez l'harmonie avec l'Essence.
155. Et s'il advient que vous êtes en rupture avec l'ordre de Celle-ci,
156. Inspirez-vous de toutes les images naturelles évoquant votre réalité profonde.
157. Ainsi, que celui qui a développé des oreilles
158. Apprenne à entendre par l'Oreille. »
159. Après ces mots, le Bienheureux leur accorda Sa bénédiction.
160. « Que la Paix soit avec vous.

161. Que ma Paix prenne racine, s'incarne en vous et se multiplie.
162. Et que personne ne vous égare en disant :
163. "Regardons celui-ci, regardons celui-là."
164. Car, en vérité, c'est en votre centre
165. Que réside Celui qui a pour nom "Fils de l'Homme".
166. Amenez à Lui en allant à Lui.
167. Parce que ceux qui ont pour volonté de Le chercher Le trouvent.
168. Levez-vous donc,
169. Et faites-vous les témoins de la Parole de votre Royaume.

Feuillet 9

170. Gardez-vous bien d'imposer des règles
171. Au-delà de celle dont je brandis le flambeau
172. Faute de quoi, vous sombreriez plus encore en esclavage.
173. Je suis Celui qui ravive le Souvenir. »
174. Après avoir prononcé ces paroles, le Maître les quitta.
175. Ses disciples ressentirent la solitude et la peine.
176. Certains pleurèrent abondamment en disant :
177. « Faut-il vraiment se rendre chez ceux qui ne veulent pas croire,
178. Et leur annoncer le royaume essentiel du "Fils de l'Homme" ?
179. Ceux-là ne L'ont pas épargné,
180. Alors comment nous feraient-ils grâce ? »
181. Ce fut pour cela que Myriam se leva,
182. Qu'elle les embrassa et annonça à ses Frères :
183. « Pourquoi demeurer dans le doute et la souffrance ?

184. Je vous le dis, Son essence de Lumière ne nous quitte pas.
185. C'est Elle qui nous protégera.
186. Louons-Le, Celui qui nous a restaurés et préparés,
187. Car voilà qu'il nous demande de redevenir de véritables Humains. »
188. Par ces paroles, Myriam orienta le cœur des disciples vers le bien,
189. Et ceux-ci s'ouvrirent un peu plus aux paroles de l'Enseignant.

Feuillet 10

190. Simon-Pierre s'adressa tout haut à Myriam :
191. « Toi qui es Sœur de chacun de nous,
192. Nul n'ignore que le Maître t'a aimée autrement que les autres femmes.
193. Selon les paroles qu'il t'a confiées, enseigne-nous maintenant.
194. Dis-nous les mots que ta mémoire privilégie
195. Et auxquels nous n'aurions pas eu accès. »
196. Myriam se rapprocha et leur dit à tous :
197. « Ce que vous n'avez pas été capables d'entendre,
198. C'est bien moi qui ai pour charge de vous l'annoncer ;
199. J'ai eu une vision du Maître
200. Et voici que je Lui ai dit :
201. "Maître, pourquoi Te vois-je là, sous cette forme ?"
202. Et il me répondit au-dedans de moi :
203. "Toi, la Bien-aimée, tu n'oublies pas ton centre lorsque je parais.
204. Tu ne regardes pas, tu vois et tu apprends à être.
205. Alors écoute :

206. Là où se tient le noûs 5, réside l'inestimable joyau,
207. Celui qui s'appelle la Porte."
208. Aussitôt, je Lui dis au-dedans de moi :
209. "Mon Maître et Bien-aimé, celui qui peut contempler
210. Ton apparition au sein du Temps,
211. Dis-moi s'il voit avec les yeux de son âme
212. Ou s'il respire Ta présence par son esprit."
213. Le Maître me répondit :
214. "Il ne me reçoit ni par l'âme ni par l'esprit
215. Mais me contemple par la Porte du noûs,
216. La Porte qui apprend à voir et à laisser venir le Souffle.

Feuille 11

217. Je Lui demandai encore :
218. "Parle-moi de cette Porte.
219. Suis-je à son seuil ?"
220. Alors, l'Enseignant déposa en moi cette réponse :
221. "En vérité, est à son seuil exact
222. Celui qui ne se soucie pas de la Porte mais de la Réalité
qu'elle voile.
223. Ainsi, celui qui regarde ses yeux,
224. Ne voit pas son Œil.
225. Le noûs est une mort parce qu'il est réveil.
226. Il est la mort des images assemblées.
227. Il est l'instant où les masques se désagrègent
228. Et où la Matière avoue qu'elle est un jeu.
229. Sa Porte est un sourire
230. Entre les réalités et le Un.

231. Par le noûs, l'Essence humaine contemple le Un
232. Qui engendre le Deux par amour."
233. Puis, le Maître me dit encore :
234. "La conscience de l'amour est engendrée par la Séparation.
235. Ainsi en est-il, il faut mourir de plusieurs morts
236. Pour connaître la lumière de la naissance."

Feuillet 12

237. Alors, je demandai au-dedans de moi :
238. "Dis-moi comment atteindre cette Porte."
239. La Vision de l'Enseignant s'approcha
240. Et parla ainsi :
241. "Je te dirai comment passer cette Porte
242. Car le réveil ne connaît pas de demi-mesure.
243. En vérité, le réveil naît du souvenir de l'Oubli
244. Et de la dénonciation de l'Oubli dans les actes.
245. L'atteinte du noûs s'obtient par l'amour.
246. La manifestation de l'amour s'obtient par l'exigence."
247. Voilà ce que le Maître me confia et que vous n'avez pu entendre. »
248. Simon-Pierre montra Myriam à tous et dit :
249. « Qui est cette femme ?
250. Quel est son mérite pour avoir reçu l'Enseignant ?
251. Nous avons toujours soif.
252. Parle-nous encore, toi notre Sœur qui Le connaît. »
253. Myriam baissa son voile sur ses yeux et parla alors ainsi :
254. « Voici autre chose qu'il m'enseigna

255. Mais seuls pourront boire ceux qui ont déjà réveillé la Source en eux.

Feuillet 13

256. Il advint que le Maître me remit ces paroles :

257. “L’exigence est pureté et discipline.

258. Elle traverse les mondes avec l’être

259. Qui cherche le Cœur qui se cache dans le cœur,

260. Parce qu’elle est aussi volonté.

261. Les masques faibles ne peuvent pas même entrevoir la Porte du nous.

262. Ils n’appellent pas l’exigence

263. Mais regardent les autres masques

264. Et leur donnent le nom de faibles.

265. Les masques qui jouent entre eux

266. Simulent la soif tandis que leur terre est sèche.

267. Comment vivre dans la sécheresse et le refus de l’eau ?

268. C’est ainsi que vous naissez à la mort,

269. Par la faiblesse du vouloir.”

270. André parla plus fort que les autres disciples.

271. Il dit à Myriam en la montrant du doigt :

272. « Pourquoi devrions-nous te croire ?

273. Pourquoi l’Enseignant t’aurait-il nourrie ainsi,

274. Toi qui es femme ? »

275. Myriam le regarda et répondit :

276. « C’est des femmes que viennent les naissances.

277. Pour quelle raison la Naissance ne viendrait-elle pas par la femme ? »

Feuillet 14

278. Le disciple Simon-Pierre se leva alors

279. Et trouva ces mots pour tous :

280. « Notre Sœur, ces paroles nous étonnent

281. Et nous font peur.

282. Néanmoins, dis-nous encore car nous savons tous

283. Que le Maître t'a souvent rencontrée. »

284. Alors, Myriam tira son voile sur son visage et parla ainsi :

285. « Le Bienheureux m'enseigna le voyage de l'âme

286. Qui se découvre et se contemple.

287. C'est le voyage des écorces vers la sève,

288. Celui qui dessine la clé de la Porte du nous.

289. Voici : l'âme visite les mondes de la Colère.

290. Elle découvre un premier état qui la retient.

291. Il se nomme Ténèbres

292. Et il est amour de la prison.

293. Ténèbres dit à l'âme :

294. "Pourquoi m'as-tu aimée, toi qui es étincelle ?"

295. Lorsqu'elle entendit cette question, l'âme prononça au-dehors ces mots :

296. "Je t'ai aimée parce que tu étais Séparation

297. Et que la Séparation est le sommeil qui est né de l'orgueil."

298. Alors, l'âme partit à la rencontre du deuxième état.

299. Celui-là s'appelait Convoitise.

300. En se voyant traversée, celle-ci lui demanda :

Feuillet 15

301. “Je ne vois pas comment tu as pu descendre
302. Alors que je te découvre maintenant dans l’ascension.
303. Dis-moi le pourquoi du mensonge
304. Qui naît de l’orgueil et de l’envie
305. Puisque tu es parcelle et nourriture de mon être ?”
306. L’âme répondit : “Parce que moi, je t’ai devinée
307. Et que toi, tu n’as pas su reconnaître ma vérité.
308. Tes yeux n’ont pas voulu apprendre à me distinguer
309. Même si j ‘étais mêlée et unie à toi comme à un vêtement.”
310. Lorsqu’elle eut dit cela,
311. L’âme alla son chemin plus nue et dans la joie
312. Jusqu’à ce qu’elle traverse le troisième état,
313. Celui qui a pour nom Ignorance.
314. Ignorance interrogea aussitôt l’âme :
315. “De quelle façon serpente ton chemin ?
316. N’y a-t-il pas, en toi, une étrange maladie ?
317. En effet, tu es devenue esclave
318. Parce que dépourvue de la claire vision.”
319. L’âme répondit :
320. “Pourquoi me juger, moi qui par essence ne juge pas,
321. Moi qui ai accepté la domination sans avoir dominé ?
322. Nul ne m’a reconnue
323. Alors que moi, j ‘ai vu en moi
324. Que toute chose assemblée et non Une
325. Serait désassemblée sur les terres et dans les cieux.”

Feuillet 16

326. Une fois sortie du troisième état,
327. L'âme continua son ascension.
328. Elle mit longtemps à apercevoir le quatrième état.
329. Cet état contenait à lui seul sept autres mondes.
330. Le premier d'entre eux se nommait Ténèbres.
331. Le second Convoitise.
332. Le troisième Ignorance entretenue.
333. Le quatrième Poison-jalousie.
334. Le cinquième Prison chamelle.
335. Le sixième Sagesse ivre.
336. Le septième Courroux de sagesse.
337. Elle s'attarda longuement dans ce quatrième état.
338. Ainsi, s'énumèrent les mondes de la Colère
339. Par lesquels l'âme étouffe d'interrogations
340. Car la Colère est venue de la Rébellion
341. Et la Rébellion est ténèbres de la Séparation.
342. Colère demanda à l'âme :
343. "Quelle est ton origine, à toi qui a appris à tuer ?
344. Quel est ton but, à toi qui ne te déplaces que dans l'errance ?"
345. Alors, l'âme répondit :
346. "Tout ce qui m'étouffait a été desséché
347. Et tout ce qui me voilait l'horizon par des frontières
348. S'est évaporé
349. Parce que j'ai voulu le regarder.
350. Ainsi, ma convoitise s'en est-elle allée,
351. Ainsi, suis-je sortie du cercle de l'ignorance,

352. Et ainsi, l'orgueil s'est-il épuisé.

Feuillet 17

353. Voilà, j'ai trouvé l'issue du décor

354. Par la pénétration d'un autre décor.

355. Une image s'est effacée

356. Par la grâce d'une autre plus pure et plus une.

357. C'est maintenant que j'entame mon chemin de quiétude.

358. La quiétude annonce la Paix là où le Temps s'immobilise dans l'Éternité.

359. En vérité, mon chemin est un chemin de silence."

360. Après avoir parlé de la sorte, Myriam se tut.

361. Chacun vit alors de quelle façon le Maître l'avait enseignée.

362. Puis, ce fut à André de s'adresser à ses Frères :

363. « Donnez-moi votre pensée sur ce que cette femme vient de raconter.

364. En ce qui me concerne, je n'accorde pas foi

365. Au fait que le Maître ait pu s'exprimer ainsi.

366. De telles paroles nous séparent de ce que nous avons pu approcher. »

367. Simon-Pierre regarda André et se leva :

368. « Accepterons-nous comme possible

369. Qu'une femme ait reçu de semblables paroles de la bouche du Maître ?

370. Qu'Il lui confiât des secrets auxquels nous n'avons pas eu accès ?

371. Devrons-nous changer de regard et de chemin

372. En acceptant d'ouvrir nos oreilles à une telle femme ?

373. Je vous le demande, est-ce elle qu'il a choisie de préférence à nous ? »

Feuillet 18

374. Myriam se mit alors à pleurer

375. Et elle dit à Simon-Pierre :

376. « Mon Frère en esprit, qu'est-ce que tu traverses ?

377. Penses-tu que j'ai inventé cette Vision

378. Et qu'à propos de notre Enseignant, je dise des mensonges ? »

379. Lévi se leva entre tous et dit :

380. « Simon-Pierre, nous t'avons toujours vu fougueux.

381. Pourquoi te retourner maintenant contre la femme

382. De la même façon que nos adversaires ?

383. Si le Maître l'a rendue digne de Son cœur,

384. Qui es-tu, toi, pour la rejeter ?

385. En vérité, l'Enseignant qui la connaît très bien

386. L'a aimée plus que nous

387. Parce que son âme a fait un grand voyage.

388. Regardons maintenant notre faiblesse,

389. Et ne tardons plus à devenir totalement Humains.

390. Laissons l'Humain prendre racine en nous

391. Et pousser comme un arbre,

392. Car c'est ainsi que le Maître l'a demandé.

393. Partons, sans attendre, annoncer la nouvelle.

394. Que dans notre âme, il n'y ait d'autre règle

395. Que celle dont Lui est le témoin. »

396. Dès que Lévi eut dit ces mots,

397. Il y eut silence,

398. Puis, les disciples se levèrent ensemble pour aller offrir la Parole.

Ainsi est l'Évangile de Myriam

Invitation

La porte du troisième millénaire vient de s'ouvrir... Dans les enchevêtrements de ses promesses et de ses menaces, notre société ne sait pas trop où elle va, ni ce qu'elle veut. Au cœur de son questionnement sur elle-même, elle affirme pourtant ce dont elle ne veut plus : Elle est fatiguée de toutes les chapelles – faut-il dire de toutes les Églises ? – et elle se détache surtout de leurs dogmes. De plus en plus clairement, elle refuse leurs crédos tout faits, en quelque sorte prédigérés. Et je crois que c'est un bien !

Alors, pourquoi encore un Évangile ? Pourquoi en déterrer un de plus, fut-il accompagné du nom de Myriam de Magdala ?

Bien sûr, même après avoir accepté de me lancer dans l'aventure, je me suis encore moi-même posé la question. Oui, à quoi cela peut-il servir de mener une réflexion sur un texte qui, a priori, semble poussiéreux quant à sa forme, un texte qui s'annonce au premier abord très abstrait et difficile d'accès. Nous tous qui avons tellement envie et besoin d'un langage clair, pourquoi irions-nous prendre en considération un écrit issu de la plus pure Tradition gnostique ? Il est d'ailleurs normal que nous réclamions une langue compréhensible car je ne suis pas vraiment certain que des siècles et des siècles de considérations théologiques aient répondu à l'appel intérieur fondamental de l'immense majorité d'entre nous.

Nous vivons à une époque qui nous pousse à établir le bilan des millénaires passés. Et, à dire vrai, si nous avons fait le tour de beaucoup de choses, nous avons certainement à peine entamé celui de nous-même. Personnellement, tout me laisse croire que c'est ce qui nous blesse, qui fait de nous des insatisfaits et des souffrants chroniques.

En toute logique, après la lecture de l'une des traductions de la version officielle de l'Évangile de Myriam, j'aurais pu ne pas vouloir me replonger une deuxième fois dans cette direction,

jusqu'à investiguer plus loin et, à ma façon, dans le Temps. Peut-être, d'ailleurs, aurez-vous éprouvé vous-même de la réticence ou une hésitation, après la découverte de la version de ce texte que les Annales du Temps m'ont livrée...

Cependant... ce qui m'a touché et ce par quoi je vous invite aussi à vous laisser toucher... c'est par l'âme qui se cache derrière les mots de cet Évangile. Je puis vous assurer que si on n'en reste pas à leur superficie, si on se refuse à ergoter sur tel ou tel aspect doctrinal, si on se laisse, au contraire, porter et caresser par leur souffle, il se passe *quelque chose*. Les mots écrits nous bouleversent par leur profondeur et aussi leur incroyable actualité.

L'invitation que je vous lance ici n'est certes pas une incitation à *me* suivre ou à adopter quelque philosophie. C'est seulement une invitation à avancer un peu plus vers des retrouvailles avec vous-même et cela dans un langage plus ouvert que celui que l'on pouvait utiliser autrefois.

Il s'agit également d'une belle exploration qui ne nous parle pas d'un hier privilégié, mais d'un Présent absolu, d'un "toujours" que cet aujourd'hui que nous vivons permet d'aborder avec des mots libres.

Tout comme les rédacteurs de notre Évangile qui situent symboliquement le contexte de leur récit au « sommet d'une montagne », c'est à un moment de grâce que je vous convie. Car on n'entend vraiment que dans de semblables instants... eux qui nous font souvent la surprise d'émerger en plein vacarme.

Je gage qu'au fond de lui-même, chacun se reconnaîtra, si ce n'est déjà fait, dans les protagonistes qui se succèdent au sein de la trame de cet enseignement. Chacun d'eux est comme un archétype qui parle d'une des couleurs de notre être.

Il y a d'abord les deux frères, Simon-Pierre et André, c'est-à-dire les hommes, avec leurs attentes, leurs soifs et leurs doutes, leurs peurs et leurs terribles raideurs de mâles raisonnants, aussi.

Il y a Myriam de Magdala, bien sûr. De toute évidence, elle n'apparaît aucunement ici comme la prostituée des Évangiles canoniques. Elle est la concrétisation de Ce qui en nous est

capable de *connaître directement* et de recevoir la Lumière libératrice. Elle représente non seulement cette voix féminine audacieuse et intuitive que nous avons trop souvent fait taire jusqu'à présent, mais également la promesse d'un androgynat idéal.

Enfin, il y a l'Enseignant, le Maître, non pas infiniment lointain et étranger à nous de par Sa nature, mais tout intérieur à notre conscience. Si intérieur que Son Principe constitue précisément notre Essence.

C'est donc à travers le jeu de leurs présences à tous que le lecteur – qui devrait peut-être d'abord se laisser transformer en auditeur – pourra tranquillement mieux comprendre le pourquoi de la *Descente* de l'humanité, la raison de son *Enlissement* et les moteurs de sa *Remontée*.

Mouvement I... La Descente

— Le Rêve primordial

(lignes : 71.72.76 – 78.82.86.148.149.)

Oui, c'est bien d'un Rêve que Tout est né ! Tel est le postulat placé au centre de l'*Évangile de Marie-Madeleine* et dont tout va procéder. Évidemment, il s'agit d'un Rêve avec un R majuscule, celui de cette Force incernable que nous appelons Dieu. Dieu qui se projette tout entier dans un idéal... la Création.

Et c'est là qu'apparaît soudain ce que nous parvenons si difficilement à concevoir et qui nous coupe de notre essence : Nous sommes les enfants d'un Rêve divin ! Et qui plus est... d'un Rêve qui nous est présenté comme un Jeu !

Reconnaissons-le... On ne peut d'abord s'empêcher de réagir, de se raidir, même : « Comment donc, un Jeu ? On nous a toujours enseigné que la recherche du Soi était une affaire sérieuse et voilà que, d'un coup, on se mettrait à nous en parler en termes de rêverie, comme si le Divin s'était perdu dans Ses pensées et avait fini par S'amuser ! » Difficile à admettre, n'est-ce pas ?

Mais observons les mots... car ceux-ci nous abusent facilement et, avec l'usure du temps, ils parviennent même à nous piéger dans des cadres tout faits.

Alors la proposition est celle-ci : Apprenons à développer un autre regard, une autre écoute. En effet, pourquoi la Création ne serait-elle pas un Jeu ? Un Jeu ne signifie pas nécessairement une plaisanterie. On dit d'un acteur qu'il joue, mais on pourrait tout aussi bien dire qu'il interprète.

C'est ainsi que nous allons être capables d'éclairer différemment le Jeu suprême en question. C'est par cette vision d'altitude que nous allons pénétrer dans une autre dimension,

un espace intérieur où nous comprendrons le principe suivant : *Le Divin s'interprète lui-même*. C'est Son Souffle qui se confond avec la Création. C'est Son Souffle, donc Son Rêve primordial, qui se propage en nous et que nous portons. De là, cette nostalgie qui nous habite depuis la Nuit des Temps, cette connaissance innée d'un Plein absolu auquel nous aspirons et qui met en évidence une sorte de vide ou d'Absence intérieure.

Il est clair qu'il n'y a pas de créateur sans sa création et qu'un créateur est infiniment présent en permanence à tous les niveaux de ce qu'il a créé. Voilà pourquoi il serait vain de les séparer l'un de l'autre. Ne faut-il pas être deux pour générer un mouvement de vie ? Voilà pourquoi aussi le *un* donne naissance au *deux* par le seul fait qu'il soit !

C'est cela le Jeu de départ, le Rêve, c'est-à-dire la projection d'une expansion inévitable. Ainsi, le Rêve primordial contient tout en lui-même. On pourrait dire qu'il est l'atome-germe de tous les atomes-germes, de la même façon qu'une seule semence peut se multiplier à l'infini et contient déjà en elle-même tous les champs par lesquels elle sera amenée à croître, à se diversifier puis à muter.

Tout, absolument tout, préexiste dans ce Rêve primordial qui marie à jamais le Créateur à Sa Création. La rigueur mathématique et la folie sacrée de l'art s'y rejoignent pour créer une Justesse qui exprime certainement cet élan de Joie que nous recherchons tous.

L'Idée de Dieu devient alors celle d'un océan pareil à une matrice qui ne se définit que par rapport à ses plages et aux vagues qui en dessinent et en polissent les contours.

– **Le Jeu et les jeux**

(lignes : 94.95.106.150.151.228.231.232.265.353.354.)

Le Rêve primordial, le grand Souffle solaire initial, c'est donc l'Origine, tout au moins ce que nous pouvons en appréhender. Mais – cela nous est dit assez précisément – il y a l'Origine et *les* origines. En d'autres termes, il est question d'un Jeu divin qui donne naissance à une multitude d'autres jeux, aussi sûrement que la lumière du soleil fait apparaître une palette de couleurs dès qu'elle traverse un prisme. D'une façon imagée, c'est ainsi

que du Principe universel sont issus les univers. Le Un, par sa seule existence et sa nature expansive, contient en lui le multiple et le sème puis le fait se reproduire à l'infini.

L'Évangile de Marie-Madeleine ne l'affirme pas en mots déguisés, nous vivons présentement dans *les univers*, c'est-à-dire au sein des jeux qui procèdent du grand Jeu. Ces univers, par la force de liberté, de croissance et d'expérimentation qui leur est laissée donnent eux-mêmes naissance à des mondes qui sont autant de masques... Des masques que nous nous approprions, dont nous faisons nos vérités et dont nous jurons qu'ils sont *la* vérité. Des visages factices qui créent de bout en bout l'illusion de ce que nous vivons chaque jour et de ce que nous pensons être réel, bien sûr. En fait, chacun d'eux façonne les barreaux de ce qui ressemble à une prison d'autant plus subtile qu'on ne la distingue pas aisément en tant que telle.

A priori, on pourrait dire qu'il s'agit d'un piège pervers. Oui, apparemment, nous ne pouvons pas y échapper puisqu'il correspond à un mouvement de descente, d'éloignement et de différenciation... naturel donc obligatoire. Je me souviens, à ce propos, avoir entendu quelqu'un dire avec dépit qu'il devait y avoir une sorte de malignité ou de sadisme dans l'Élan premier qui a engendré le mouvement de la Création et ses réactions en chaîne !

On pourrait voir les choses de cette façon, effectivement, et considérer la Chute comme un phénomène inéluctable qui ne révèle ni bonté ni beauté, mais bien un gigantesque Jeu pervers dont nous subissons les règles. On pourrait en rester là, oui, et se laisser manger par une forme de nihilisme ou de désabusement, mais alors, on ne s'apercevrait pas que c'est encore à travers un masque que l'on raisonne. On raisonne par moins ou par plus, en tant qu'homme-mâle et femme-femelle et comme des fourmis qui prétendraient approcher les concepts de base d'un ordinateur. Une belle prétention, n'est-ce pas ? Et c'est ce fâcheux égocentrisme, cette faculté libre que nous avons de vouloir juger de tout pour tout circonscrire au gré de notre intellect qui fait de nous des prisonniers.

Chacun dans sa prison, avec ses propres teintes, prison qui elle-même se déplace dans une autre prison et ainsi de suite.

Il m'apparaît donc de plus en plus évident que les univers au sein desquels nous nous déplaçons et où nous construisons nos vies sont totalement hologrammiques. Ils se tissent et se défont en fonction de nos niveaux de conscience, c'est-à-dire selon ce que nous sommes capables de concevoir comme possible.

Lorsque l'on regarde tout cela avec nos deux yeux quotidiens d'hommes et de femmes de la Terre, le tableau ressemble à un labyrinthe désespérant dans lequel nous tournons en rond depuis des temps immémoriaux. Bien sûr, nous nous agrippons périodiquement à telle croyance ou à telle religion, mais c'est pour retomber fatalement dans l'errance, dans le cycle des vies sans cesse recommencées.

Et cela ne saurait cesser tant que nous n'avons pas admis l'aspect *amoral* des univers et de l'Univers. Les morales sont les inventions des masques humanoïdes que nous portons. Elles changent d'une époque à l'autre, d'un peuple à l'autre, en fonction des sensibilités mouvantes et des jeux de pouvoirs. Le Divin, quant à lui, ne crée pas et ne s'expanse pas en termes de morale par les seuls entrelacs de deux forces contraires, le Bien et le Mal. Il se situe au-delà de cela, dans un champ de Conscience que nous pouvons seulement deviner dans certains états d'extase, c'est-à-dire de dénuement intérieur. Ce n'est que dans de tels instants, lorsque les masques des masques tombent, que se découvre, derrière "le pôle positif et le pôle négatif de la batterie", une troisième Force, ni soleil ni ombre, la Réalité divine.

— La fonction de la Séparativité

(lignes :59.60.94.102.115.116.127.128.234.236.296.297.340.341.)

Mais pourquoi tout cela ? Pourquoi un schéma de création si complexe ?... Nous sommes non seulement en droit de nous le demander, mais aussi en devoir de le faire. Car, soyons-en certains, il n'y a ni malignité ni évidemment jeu inconsidéré dans l'organisation du Mouvement de Vie. Bien au contraire, pour peu que finalement fatigués de trébucher, nous admettions que la seule issue soit dans une prise d'altitude, nous découvrons une merveille ! C'est un miracle permanent qui, faisant de nous

de véritables funambules, ne vise qu'à nous rendre progressivement conscients de Ce qui, à l'origine, fut une Étincelle divine ignorante d'elle-même et de Ce qui, en nous, devient le "prodigieusement divin à l'état latent".

Comment connaître et vivre ce qu'est l'état d'Amour, sans avoir eu accès aux amours et à leurs contraires ? La Connaissance... et, par extension, la Félicité ne peuvent s'approcher en toute lucidité que par l'expérimentation directe. C'est une logique de base qui réclame cela. Pour connaître la Vie, il est nécessaire de s'aventurer dans les vies, c'est-à-dire de quitter la Maison afin de se découvrir et de grandir, étape par étape, en séjournant dans toutes ces auberges que sont les mondes. Certaines d'entre elles réclament des habits d'apparat, d'autres se satisfont de vêtements plus simples, d'autres enfin imposent des guenilles. Le jeu du voyage oblige... Il nous suggère des masques comme autant de maîtres enseignants.

Bien sûr, on se rebelle souvent contre un maître..., Nous connaissons tous cela ! Car si c'est une croissance naturelle qui nous a fait quitter la Maison tels des adolescents impatients de se découvrir, c'est aussi la pulsion de la Révolte qui l'anime ; une révolte saine qui fait partie de la merveille du Jeu initial puis qui s'infantilise, chemin faisant, à travers un enchevêtrement de mille petites rébellions.

Nous en sommes là, avec nos masques et nos jeux rebelles, fatigués de notre puérité de faux adultes. C'est vraiment à ce point de lassitude et de questionnement que vient nous chercher *L'Évangile de Myriam*, à cette croisée des routes où, ivres du plus et du moins, nous pouvons enfin envisager un retour à la Demeure originelle, vers le Rêve primordial.

À travers tout cela, on l'aura déjà compris, c'est la Liberté qui s'annonce comme étant le grand agent d'Éveil. Semblable à un levain mêlé à une pâte, elle nous pousse à monter en nous faisant découvrir une multitude de possibilités d'apprentissage. La Liberté fait donc réellement un avec la Séparativité. Elle enseigne l'unité par la multiplicité. Le sommet de la pyramide cosmique en appelle constamment à chaque parcelle de sa base et c'est ainsi que la Conscience du sommet habite la moindre partie du tout.

— Le jeu du masculin et du féminin

(lignes : 53.87 – 89.99.124 – 128.231 – 234.324.325.)

Le grand Jeu de la Séparation, comme tous les jeux, requiert des adversaires. Mais attention, qui dit adversaires ne dit pas nécessairement ennemis ! Deux forces contraires ne sont jamais contraintes de se haïr l'une l'autre, ni même de se rejeter ou encore de s'ignorer. Elles peuvent et doivent apprendre à se rencontrer dans le respect de leur existence mutuelle. Seuls les réflexes mâles et femelles ont généré la notion de guerre dans la multitude des mondes. Le Masculin et le Féminin, eux, ne s'opposent que par définition dans les règles du Jeu primordial. Il faut bien comprendre que cette opposition n'est pas une lutte à mort entre deux principes inconciliables dont nous subissons les effets par répercussion dans notre âme et notre corps. Elle est la rencontre, la confrontation, puis la combinaison dont jaillit le Mouvement de Vie.

Notre tâche quotidienne sera donc de nous extraire de tous ces bégaiements de personnalité qui inscrivent dans nos comportements des attitudes primaires de mâles et de femelles. Le mâle et la femelle ne sont capables que de trêves successives au sein d'une grande guerre viscérale tandis que les Principes masculin et féminin, du plus et du moins, sont destinés à s'unir dans un mariage ultime. Des épousailles qui, somme toute, ne sont qu'une réconciliation avec Soi... au-delà des masques.

Bien sûr, tout cela peut sembler un peu théorique mais, à bien y réfléchir, on s'aperçoit aisément que nombre d'obstacles rencontrés chaque jour proviennent de réflexes ancestraux qui nous font systématiquement partir en lutte contre quelque chose. Nous ne parvenons pas à nous concevoir autrement que sur les cases noires ou blanches d'un gigantesque échiquier. Et, dans ce fonctionnement binaire, il faut bien convenir que, quelle que soit la case sur laquelle nous nous plaçons, nous nous sentons toujours "du côté des bons". Étrange, non ? Du côté des incompris, des victimes, ou alors de ceux qui dominent avec raison, c'est-à-dire tout simplement pour éviter de ne pas être dominés eux-mêmes, dit-on en forme de prétexte.

Dans un tel schéma, notre Ministère de la Guerre personnel est toujours rebaptisé Ministère de la Défense ; nous perpéтуons le mensonge, incapables d'entretenir en nous une vision des choses qui ne soit pas infantile. Ce faux-pli douloureux de notre rapport à la vie se retrouve évidemment partout, dans nos relations de couple, dans notre vie professionnelle, sociale et jusque dans le regard que nous posons sur nous-même. Nous sommes à la fois guerriers, esclaves et juges, montrant tour à tour des masques d'empoisonneurs ou de guérisseurs. Il va de soi, bien sûr, que lorsque le sillon de semblables réflexes est profondément gravé au niveau individuel, on le retrouve aussi à une dimension collective.

En fait, nous ne savons plus, ainsi que nous le rappelle l'Évangile, que notre être véritable ne se situe pas au niveau de l'échiquier, pas même à celui des mains qui en déplacent les pièces, mais bien au centre de Celui qui en conçoit en permanence le Jeu.

— **Où est la faute ?**

(lignes : 136 – 140.170 – 172.320.355 – 357.)

La question de la faute est posée très directement par l'apôtre Simon-Pierre. Notons tout de suite que dans la version grecque du texte véhiculée par la Mémoire du Temps, c'est bien le terme de faute qui est utilisé et non celui de péché tel que dans la traduction du manuscrit copte. Il ne s'agit pas ici d'un détail mais d'un point fondamental. La faute sous-entend l'erreur ou l'impasse dans un contexte où la liberté de choix est l'enseignante majeure désignée par la Vie. La faute résulte donc d'une expérimentation nécessaire. Le péché, quant à lui, n'existe qu'en fonction d'un doigt accusateur qui juge. Un tel doigt, il va de soi, n'a rien de divin. Il est seulement pseudo-divin, imputable à une humanité qui tâtonne dans les jeux de la dualité, c'est-à-dire une humanité qui invente des règlements auxquels elle donne le nom de Lois.

Cependant, dans le texte qui nous sert de base de réflexion, la notion de faute elle-même est sujette à caution. Oui, le Maître en nie purement et simplement l'existence. Il nous la présente comme étant une invention de la forme de Vie qui est la nôtre.

La faute devient alors simplement le résultat d'une errance à travers le labyrinthe des univers. Elle apparaît en tant que divagation de l'âme piégée au milieu des déformations imposées par les jeux gigognes des existences. Sans que le mot soit utilisé, cela nous est dit assez implicitement : La faute est le résultat d'une illusion puis d'une complicité constamment renouvelée avec celle-ci. Voilà pourquoi l'Enseignant, c'est-à-dire Celui qui a auparavant appris, nous parle d'un réflexe. La vision de la faute naît du réflexe qui consiste à prendre trop au sérieux nos apprentissages. Dès lors, nous ne pouvons plus concevoir que l'envers du décor, et nous déplacer dans l'invention d'une culpabilité individuelle et collective.

Et pour bien nous faire comprendre l'importance de cette question, vous remarquerez que le rédacteur du présent Évangile indique que le Maître lève la main, ce qui est une façon d'insister sur son aspect fondamental. Dans notre société occidentale de culture judéo-chrétienne dogmatique, nous savons tous très bien à quel point la notion de culpabilité joue dans notre inconscient un rôle extrêmement bloquant. Nous naissons avec une dette à payer, le péché originel, nous léguons celui-ci à nos descendants et, quoi que nous fassions, nous sommes toujours dans la rupture d'avec le Divin, donc dans la souillure dès notre naissance. Rien de tel pour incruster, génération après génération, de terribles frustrations, rien de mieux pour limiter notre capacité d'ascension, d'épanouissement et pour entretenir la Brisure !

— **L'Adultère primordial**

(lignes : 138 – 143.150.151.173.234.)

Voici une expression qu'il faut bien comprendre dans le contexte où elle est utilisée. N'oublions pas que nous avons affaire ici à un enseignement qui s'inscrit dans la Tradition gnostique **6**, un enseignement qui ne s'adressait pas aux femmes et aux hommes du simple peuple mais à une sorte d'élite regroupée autour de concepts métaphysiques avancés.

Pour les Gnostiques, l'Adultère c'est l'état de séparativité qui existe entre la Création et la Divinité. Sous toutes ses formes, la Création est adultère dès lors qu'elle existe indépendamment du

Créateur. Le fait qu'elle s'en détache, puis diversifie ses manifestations fait d'elle, symboliquement, une infidèle.

Il s'agit pourtant de comprendre que ce mouvement de retrait que l'on retrouve chez chacun de nous sous la forme d'un reniement de notre nature divine est nécessaire sur le chemin de notre évolution. C'est une "faute" au sens large du terme mais surtout une attitude consentie dès l'Origine par le Souffle créateur.

En y regardant de plus près, d'ailleurs, ce n'est que par cet Adultère primordial que la conscience de la nécessité d'*autre chose*, c'est-à-dire d'une réconciliation et d'une retrouvaille avec le Tout, est semée en nous. De "l'infidélité" naît le besoin impérieux de retourner à l'union originelle. Le Mal, c'est-à-dire la souffrance que la séparation illustre symboliquement, appelle donc la manifestation de ce qu'on appelle le Bien ou, en d'autres termes, de l'élan qui nous pousse à vouloir monter. Le Bien devient ici un principe qui a la propriété de s'incarner, donc de descendre dans le labyrinthe des mondes et de leurs jeux, puis d'en accepter le poids afin de stimuler en chacun de nous le désir, le besoin d'un retour à la Source.

Une autre chose me paraît fondamentale dans cette idée de l'Adultère primordial. Tout adultère implique, par définition, qu'il y a eu mariage, donc fusion, entre deux forces, deux présences. Dans le contexte de cet Évangile, je vois là une façon de nous rappeler l'état d'union initial qui existe entre le Divin et nous, un état d'union sacrée inscrit dans chacune des parcelles de notre être et que l'on ne pourra pas rejeter indéfiniment... puisqu'on ne se sépare pas de Soi-même. Nous sommes dans la Divinité et la Divinité est en nous. Quoi que nous fassions, elle ne sera jamais optionnelle !

— **La Rébellion et les révoltes**

(lignes : 285 – 352.)

À la lumière de tout cela, on s'aperçoit bien que le mouvement de chute et la cassure que celui-ci impose étaient inévitables au sein de la Vague de Vie qui est nôtre. La Rébellion qui en dérive et qui, je l'ai déjà évoqué, fait songer à un cheminement d'adolescent, prend alors la valeur d'une réelle initiation.

En quelque sorte, le Rêveur primordial nous impose une descente pour nous enseigner, par l'art de la remontée, la totale prise de conscience de notre nature profonde.

Cependant, si la Rébellion fait partie du Plan divin et donc nous dépasse au niveau de nos personnalités passagères, il n'en est pas de même des mille révoltes quotidiennes que nous connaissons. Celles-ci sont bel et bien de notre fait par le seul champ d'action que le libre-arbitre nous confère.

C'est sur ce plan là, à mon sens, que se situent nos véritables errances et l'expérimentation des douleurs. L'initiation nécessaire de la Descente nous a placés face à des pièges où nous nous sommes enfoncés comme dans autant de mondes et à travers autant de voiles.

C'est ce que cherche à nous enseigner le voyage symbolique de l'âme relaté par Marie-Madeleine. L'âme y est décrite comme un Principe renfermant l'Étincelle des Origines et qui, au cours de sa chute, a stationné dans des univers successifs comparables aux degrés d'un escalier ou encore aux différentes pièces d'une immense demeure. Vient un temps, lors de son ascension, où elle contemple les mondes qu'elle s'est inventés.

Ces univers successifs qui se traversent comme des continents sont, bien sûr et avant tout, des états de conscience. Ceux-ci portent des noms précis et peuvent nous servir de points de repère afin de mieux saisir la nature des obstacles que nous rencontrons tous. Mon intention, ici, n'est pas de les analyser les uns après les autres car leur énumération, telle qu'elle apparaît, est assez parlante d'elle-même. Les mondes visités et vécus par l'âme sont surtout propices à une forme de méditation qui nous donne l'opportunité de percevoir nos propres masques par l'invitation à un vol au-dessus des nuages de notre. Les Ténèbres, la Convoitise, l'ignorance et tous les autres continents intérieurs à explorer représentent les degrés vibratoires correspondant aux niveaux d'Oubli dans lesquels nos révoltes nous font vivre sur de longues périodes de "temps cosmique".

Un point me semble cependant important à souligner dans la façon dont cette traversée au long cours est décrite.

Celui-ci réside dans le fait que l'âme se déplace durant tout son chemin à travers ce qui est appelé "les mondes de la Colère". Cela sous-entend que le principe de la Colère est perçu comme étant le moteur global de nos errances, et donc de nos souffrances. Cette Colère revêt une multitude de formes, non seulement au niveau de la Création mais aussi – et c'est finalement ce qui nous intéresse en premier chef – au niveau de notre vie de chaque jour. Une introspection honnête peut aisément nous faire comprendre à quel point nous étouffons sous le poids d'une multitude de colères. On peut appeler celles-ci frustrations, blessures d'orgueil, convoitises récurrentes ou encore de bien d'autres noms, peu importe. Notre séparation d'avec nous-même, celle qui est vécue dans notre cœur comme une véritable amputation, fait de nous, même à notre insu et derrière des masques d'équilibre, de véritables révoltés ressassant une Colère globale. Qui d'entre nous, au-delà de la surface d'un certain confort de vie, n'en a-t-il pas les poches remplies et avec lesquelles il doit composer toute une vie durant, sinon plus ?

– **Des malades et des moribonds**

(lignes : 144 – 152.173.243 – 244.265 – 268.346 – 349.)

En réalité, nous étouffons sous la croûte des mondes que nos personnalités suscitent puis visitent. Ces mondes sont à la mesure de la densité qui nous habite et c'est notre aveuglement à ne pas nous apercevoir de la mise en scène qui préside à tout cela qui nous enchaîne au banc des révoltés. Mais ces révoltés, nous enseigne le Maître par la bouche de Marie-Madeleine, sont avant tout des malades et des mourants. Privés de la conscience intérieure du Souffle qui nous habite, nous allons jusqu'au bout de notre essoufflement. Coupés de la Source, nous ne pouvons alors connaître que l'asphyxie.

Ce que l'on appelle traditionnellement le prâna, bien qu'étant une manifestation relativement dense de ce Souffle divin, s'appauvrit de ce fait dans notre organisme. La porte s'ouvre alors à la ronde sans fin d'une multitude de désordres.

Il est clair qu'en nous qualifiant de malades et de moribonds, l'Évangile fait d'abord référence aux insuffisances et aux états de notre conscience. Mais même s'il est d'abord question de la

santé de notre âme, on ne peut s'empêcher de tenir compte des prolongements de cette dernière dans notre corps de chair. Mépriser le corps, le voir comme obstacle et non comme instrument, a sans doute été l'une des impasses majeures que notre Occident a visitées depuis au moins deux millénaires. Il ne s'agit donc pas ici de continuer à entretenir une telle dualité. L'Unité de tout constitue, souvenons-nous en, la pierre angulaire de l'enseignement véhiculé par le Maître et Sa disciple.

Notre âme entretient la maladie et la mort en elle dès que nous créons une séparation, dès que nous élevons une frontière et jugeons de façon condamnatrice. L'état de guerre ressemble initialement à un germe planté dans notre sol intérieur. Il ne faut pas oublier que, comme tous les germes, il fait ses racines en nous avant d'élancer ses ramifications en plein jour vers l'extérieur. On ne répand la souffrance et la mort autour de soi que si on a déjà fait la place en soi pour celles-ci, c'est-à-dire si on est déjà un malade et un moribond.

Au niveau subtil, semer la mort ce sera priver la conscience de l'Espoir, donc de la Joie, ce sera la contraindre à une plongée dans l'Oubli.

Lorsque, dans les Évangiles canoniques, le Christ affirme être la Vie, Il affirme par là-même représenter la Santé absolue, c'est-à-dire illustrer l'état d'union avec le Tout, réalité qui fait de Lui Celui qui se souvient.

À la lumière de tout ceci, la mort n'apparaît plus que comme l'une des manifestations passagères de notre éloignement de nous-même. J'ai conscience en écrivant ces lignes qu'elles sembleront peut-être dérisoires et totalement "désincarnées" ou coupées de notre réel quotidien pour tous ceux qui sont justement en proie à une profonde détresse, physique ou morale. Il faut cependant comprendre que l'issue du labyrinthe dans lequel notre humanité s'est engouffrée ne peut apparaître que dans une prise de recul. Seules une vision d'ensemble, d'une part du schéma de développement de la Vie et, d'autre part, d'une conscientisation des mécanismes par lesquels nous nous sommes laissés entraîner peuvent commencer à dessiner en nous une clé de Libération.

Au risque de vivre la sensation de s'égarer dans l'abstrait, il faut accepter de parcourir le monde des lettres de l'alphabet avant que de songer à lire...

Sur le fil du Temps... **Deuxième escale**

Est-il nécessaire que nous te suivions sur ces chemins ? Jamais je ne pourrai noter la moindre parole sortant de ta bouche si nous continuons ainsi !

Lévi avait bredouillé ces mots d'une voix un peu plaintive tout en trébuchant sur les cailloux d'un petit sentier.

Derrière lui, ses compagnons ne disaient mot mais affichaient le front plissé de ceux qui cherchent à comprendre vraiment le sens de ce qu'ils vivent.

Quelques mètres plus bas, Myriam marchait d'un bon pas, malgré son âge. Les yeux de mon âme s'attardèrent sur elle. Ses pieds paraissaient connaître les moindres aspérités de chacune des pierres de la montagne et ses mains savaient exactement quelle branche de quel arbuste saisir au passage afin d'avancer plus lestement encore...

Elle ne répondit pas tout de suite à la question du jeune homme de Césarée. Son attention se portait plutôt sur la vingtaine de chèvres qui gambadaient autour d'eux dans leur descente vers la vallée.

Il faisait chaud, les manteaux avaient quitté les épaules et Lévi maintenait avec peine son écritoire sous un bras.

À un moment donné, les fourrés devinrent plus feuillus et le clapotis d'une eau vive se fit entendre. Les chèvres commencèrent alors à bêler pour disparaître presque aussitôt dans un repli du terrain, derrière un gros rocher flanqué de quelques chênes-liège. Myriam les suivit... puis consentit enfin à s'asseoir sur une pierre qui semblait l'attendre, à deux pas d'un ruisseau.

— Comment penses-tu que nous faisons derrière le Maître ? lança-t-elle soudain à Lévi sans même se laisser le temps de reprendre son souffle. L'école de l'âme, c'est d'abord celle de la

vie... C'est vrai, tu n'as rien écrit encore... Mais vous êtes venus à moi pour entendre l'essentiel et, je vous l'ai dit, cet essentiel-là est désormais dans ma chair, dans ma façon d'être. Écris, si tu le veux, Lévi... Écris... Mais je crains que, si ton regard se fixe davantage sur les lettres tracées que sur ma manière d'approcher ces arbres ou de caresser ces chèvres, tu n'oublies effectivement le but de ton voyage. Il est très facile d'oublier, vois-tu ! En vérité, nous n'avons fait que cela depuis que nous sommes au monde...

Lorsque nous l'avons rencontré, le Maître ne nous a pas laissés un seul instant au repos. Sa salle d'étude, c'était le mouvement. Hormis Son cœur, il n'y avait rien de fixe en Lui. Si vous cherchiez la convention, la route bordée de pierres milliaires ou la certitude de recevoir la Vérité à tout jamais, alors vous ne restiez pas bien longtemps à Ses côtés ! Son enseignement passait par le fait que rien ne s'arrête d'aucune façon en nous. Il était la métamorphose, voyez-vous ! Et Il nous a permis de comprendre ainsi qu'il n'existe aucune transformation sans l'éveil constant au risque.

Tout à l'heure, je vous entendais trébucher sur les cailloux du sentier... exactement comme si vous ne connaissiez que les dalles polies des larges voies romaines. La plupart des hommes de ce monde ne sortent pas des grands axes décidés par quelques-uns. C'est là que réside une partie de leur malheur, dans l'enchaînement à ce qui rassure la surface de leur vie. Oui, Rome a toujours aimé les docteurs de la Loi parce que ceux-ci "désenseignent" à l'abri de quelques murs, certains et heureux de ne pas connaître le vertige que procure la vision d'un horizon illimité.

L'un des jeunes gens qui accompagnaient Lévi prit alors plaisir à s'enfoncer dans le ruisseau jusqu'à mi-mollet. Il avait les deux mains sur les hanches et je l'entendis poser cette question :

— Mais, dis-nous... Toi, comment n'es-tu plus dans l'errance ? Comment peut-on trouver la paix si on ne consacre sa vie qu'à perdre des écailles ? Dès lors que tout est mouvant, comment ne pas avoir peur ? Comment ne pas souffrir ? Tu nous as parlé d'unité et d'harmonie et, par ailleurs, tu sembles

glorifier les risques et les ruptures comme s'il s'agissait d'enseignants. Je ne saisis pas...

— Le Maître t'aurait répondu : « Tu ne comprends pas à cause de la rouille qui s'est installée en toi, Nathan. » Il ne t'aurait pas donné, je crois, d'autre réponse.

— Pas d'autre ?

— Certainement pas ! Mais Il t'aurait fait présent d'un sourire et ce sourire, lui, il t'aurait murmuré : « Fais-toi confiance car, moi, je te fais confiance. » Alors, Il t'aurait laissé accomplir toi-même les premiers mouvements de ta vraie vie, ceux qui coûtent toujours au corps et à l'âme parce qu'ils en font tomber la rouille.

Écoutez-moi tous... Ceux qui cherchent en vérité le Maître en eux, sans mensonge ni fard, ceux-là commencent par entrer en territoire de déséquilibre et de fragilité. Il leur appartient à cet instant de prendre refuge dans la contemplation des choses simples de la nature. C'est dans l'amour pour l'harmonie de celles-ci qu'ils trouveront leur bâton de pèlerin. Maintenant, retenez également ceci : Il n'existe pas deux bâtons de pèlerins qui soient identiques car, à travers chacun de nous, l'Éternel invente sans cesse de nouvelles vies. Il vit de nos vies et nous sommes par la Sienne.

Oui, comme le Maître, j'enseigne désormais le risque. Non pas parce que j'adhère à des idées qui m'ont séduite en Lui, non pas parce qu'il a décrété que les choses devaient être ainsi, mais bien parce que j'ai éprouvé en moi-même les effets du risque et du mouvement à chaque pas que j'ai décidé d'accomplir. Et c'est pour cela que vous êtes venus à ma rencontre, parce que je suis un témoin vivant de ce qu'il incarne. J'ai placé mes empreintes dans les Siennes et je m'y suis sentie libre par le seul fait de ne pas avoir singé Son attitude mais d'en avoir deviné l'essence.

— Est-ce simplement parce que tu as cru en Lui plus que les autres ? demanda l'un des jeunes gens. Comment faire si nous nous sentons impuissants à croire avec la même intensité que toi ?

— Mais non... Ce n'est pas une question de croyance ! Tu ne m'as pas comprise. La croyance est une force aveugle ; elle re-

pose souvent sur la simple confiance naïve, parfois sur l'arbitraire. Il arrive même qu'elle se nourrisse d'illogisme. Moi, je te parle de foi parce que la foi est une certitude, une connaissance directe – et hors du temps – de Ce qui est. Ainsi, vois-tu, il y a beaucoup de croyants en ce monde car il existe une multitude d'êtres influençables et qui acceptent que l'on pense pour eux ce qui doit emplir leur âme. Cependant, il y a peu d'hommes et de femmes qui connaissent la foi et qui vivent celle-ci. La foi est une certitude, comprends-tu ? Une certitude qui vient nous toucher jusque dans les profondeurs de notre corps !

— N'est-elle pas fanatisme, alors ? intervint Lévi qui tentait de dérouler un morceau de parchemin.

— La croyance fabrique aisément des fanatiques... L'adhésion à un dogme ou à un ensemble d'images signifie presque toujours l'asservissement à des décrets humains. C'est irraisonné. Vous croyez souvent parce que vos parents ont cru tout comme leurs propres parents et ainsi de suite. Dès lors, la rouille se dépose en vous et plus rien ne bouge, plus rien n'évolue dans votre âme. Vous devenez semblables au bois que l'on immerge savamment dans l'eau afin de le durcir encore. C'est de cette matière-là, oui, que naissent les fanatiques et tous ceux qui ont la nuque raide.

La foi, quant à elle, est comme un souffle qu'aucun mur, qu'aucune prison ne sauraient contenir ni même freiner. Elle vous place dans l'Esprit du Maître, dans cet espace que nul mot ne pourrait décrire. C'est là que se tient la liberté absolue, c'est là que l'on redécouvre le sens de l'Amour puis que l'on se retrouve soi-même derrière une infinité de masques. C'est là, enfin, que le "toujours" se confond avec le "maintenant".

Vous qui aspirez à connaître, mes amis, retenez bien ceci : La foi est souple. Alors... desserrez votre poing ! Vois-tu, Lévi, avec quelle ténacité tu te crispes sur ton écritoire ?

Ainsi, de par la totalité des mondes au travers desquels nous avançons, tous ceux qui se sont trouvés ont la même foi, ils parlent la même langue en amont de leurs dialectes passagers...

— Comme c'est difficile, notre Mère à tous ! lâcha Nathan en sortant de l'eau, l'air découragé. Comme elle est difficile cette

simplicité que tu nous enseignes ! Je ne cesse de réfléchir et d'essayer de laisser parler mon âme... Je tente de combattre ma personnalité, comme tous ceux qui aspirent à rejoindre l'Éternel, mais rien n'y fait ! Je ne vois toujours pas comment tu es parvenue à te réfugier dans la Paix de l'Esprit.

Myriam dévisagea longuement celui qui venait de manifester ainsi son découragement, puis elle le fit venir s'asseoir auprès d'elle et lui prit la main en souriant avec tendresse.

— Nathan, dit-elle à mi-voix, ce n'est pas par la réflexion que tu sortiras du rêve dont tu te sens prisonnier. L'intelligence, au sens où tu entends celle-ci, ne fera jamais sortir quiconque de son propre labyrinthe d'interrogations et de souffrances. Les docteurs de la Loi jonglent avec elle depuis des temps immémoriaux et n'ont pas pour autant ni découvert, ni semé la vraie Paix. S'il en est parmi eux qui manifestent malgré tout une certaine sagesse, c'est précisément parce que ceux-là ont accompli quelques pas en dehors de leur tête.

La vision de la Porte s'approche par une autre dimension de l'être qui n'est ni en rapport avec les couleurs de la personnalité, ni la résultante de la subtilité dans l'analyse du dédale. Non, non... Il est question d'un pont jeté entre l'âme et l'esprit. Et c'est lorsque l'on se tient sur ce pont que les voiles se déchirent les uns après les autres ⁷. Je ne saurais dire mieux... car il y a des mots qui ne sont pas encore nés. Un mot, vois-tu, ne parvient à naître que lorsqu'il y a suffisamment d'êtres qui ont découvert le principe de son monde.

— Oui mais... intervint Lévi en hésitant entre chaque parole prononcée. Tu parles de ce pont ou de cette porte parce que tu les connais, parce que tu t'y trouves et que tu aperçois déjà ce qu'il y a de l'autre côté. Mais nous, nous, comment pouvons-nous faire puisque tu dis toi-même que le principe par lequel nous pouvons commencer à Connaître n'est pas encore vraiment né ! Nous sommes dans le vide...

Myriam sourit et se pencha pour ramasser un petit caillou qu'elle lança à Lévi d'un air à la fois taquin et complice.

— Écoute... Ne crois-tu pas que c'est pour cela que je suis là ? Vous, vous pouvez me toucher et être colorés par ce que

mon corps a compris. Mais après mon départ, il restera de moi comme la trace d'un parfum et il se trouvera beaucoup d'hommes et de femmes pour en recueillir les effluves. Je serai sur chacune des rives pour vous insuffler un nouveau Sens. Il en va toujours ainsi de ceux qui aiment d'Amour.

Les plus hautes vérités et les plus grandes visions ne s'inculquent pas, voyez-vous. L'expérience d'autrui n'est jamais assez immense pour soi !

Le Maître n'a pas créé une percée entre mon âme et mon esprit. Il m'a seulement dit que celle-ci existait déjà et c'est à cause de cela que je suis devenue l'artisan de mon propre réveil. Il ne peut en être autrement.

De cette façon, je ne saurais ouvrir la Porte en vous. La tâche de l'initiateur est de révéler l'existence et le contour de cette Porte, de faire comprendre qu'elle est et d'inviter ainsi à la pousser. Le Maître est d'abord celui qui libère la possibilité du maître en l'autre.

Allons... nos chèvres s'arrêtent peut-être ici, mais nous, continuons encore vers la vallée !

Mouvement II... L'Enlissement

– L'Oubli

(lignes : 10.11.94 – 96.243 – 244.)

On l'a compris par la bouche de Myriam de Magdala, la maladie et la mort sont implicitement les conséquences d'une amnésie. Non seulement nous ne savons plus d'où nous venons, mais nous avons oublié qui nous sommes. Seule persiste en nous une sorte de ligne en pointillés dont nous tentons de remonter le cours. Certes, c'est un sophisme que de réaffirmer cela, une fois de plus. Cependant, dénoncer l'Oubli dans lequel nous nous sommes laissé piéger, c'est sans doute aussi mieux identifier le chemin parcouru et amorcer un demi-tour afin de ne plus nous y enfoncer.

Car c'est vraiment d'enfoncement dont il est question dans le jeu de toutes ces séparations issues de la Séparation. On pourrait même employer le terme d'enlissement. Au fil des Âges, si toutefois la notion de temps revêt un sens dans un tel contexte, nous avons creusé un sillon dans la succession des mondes illusoire où nous nous sommes déplacés. Nous avons gratté le sol, sans cesse davantage, sous la plante de nos pieds afin de découvrir différentes densités. Et, à force de gratter, de plonger vers ce qui est de moins en moins nous-même, nous nous sommes de plus en plus enfoncés et englués en périphérie des origines et du Réel de l'Origine. Nous en sommes venus à ne plus percevoir ce qui, symboliquement, est l'air libre ou, par extension, le Souffle créateur.

Mais, qui parle d'enlissement parle aussi de boue, c'est-à-dire d'une matière poisseuse qui souille, tout au moins en surface, et dont il est difficile de s'extirper. Notre véhicule y dérape, y patine, y fait du surplace et, dans ce mouvement qui n'en est pas un, creuse encore parfois le sol sous lui. Bref, à force de nous

débattre en n'ayant que le corps dans la boue – les apparences – pour point d'appui et de référence, nous continuons à nous incruste dans l'ornière où nous sommes. L'amnésie s'étend alors, elle est la matière même des cartes avec lesquelles nous jouons, elle devient finalement notre sécurité.

— **La sécurité de l'amnésie**

(lignes : 79.80.332.)

Oui, l'association de ces deux termes peut surprendre. Cependant, nous savons fort bien que nous pouvons tous trouver une certaine tranquillité illusoire dans le fait d'oublier... comme dans celui de ne plus vouloir se souvenir.

Et cela répond à une sorte de logique que nous expérimentons sans cesse. Nombre d'entre nous, dans leur seule vie présente, cherchent à oublier certains pans de leur passé, voire la totalité de ce passé. Soit parce que celui-ci était comme trop beau et qu'ils en ont perdu le fil, soit parce qu'il a été jalonné d'événements pénibles trop lourds à porter.

Ce qui est vrai au niveau d'une existence l'est davantage encore dans l'immensité du Mouvement de Vie. Nous nous sommes réfugiés dans l'Oubli et dans la volonté de ne plus savoir... par peur d'être blessés par une Lumière libératrice peut-être trop puissante. Le plein soleil aveugle, c'est bien certain ! Voilà pourquoi les barreaux de la prison que nous nous sommes bâtie nous paraissent plus sécuritaires que la vue d'un horizon que nous ne pouvons même pas délimiter par le seul exercice du mental.

C'est ainsi que la beauté de l'incarnation peut aboutir à un sentiment d'incarcération. Notre corps devient une prison, nous en sommes les geôliers et nous ne voulons rien d'autre que ce décor et cette fonction. Y a-t-il plus grande absurdité ? Ce qui nous rend essentiellement souffrants, je crois, tient certainement au fait que l'étendue de notre amnésie conduit beaucoup d'entre nous à une négation de l'espoir. Nous avons généré un monde dans lequel le Soleil intérieur n'existe pas et qui refuse officiellement de lui donner toute chance d'exister. On ne veut pas que l'Espoir se révèle à nouveau car alors... nous pourrions, oh horreur, mesurer la profondeur de notre enlèvement !

L'inconfort, le mal-être, voire la douleur deviennent de cette façon des compagnons de route librement consentis puisque nous ne percevons pas la complicité perfide qui nous unit à eux.

Quelque chose en nous préfère alors la sécurité de la stagnation à l'approche d'un vertige qui pourrait tout changer. Lâcher le bord de la piscine afin d'apprendre à nager, se décrisper pour laisser remonter à la surface les attitudes et les gestes innés, voilà ce qui nous semble insurmontable. L'expression pourra paraître excessive à certains, mais je n'hésiterai pas, quant à moi, à parler d'un attachement, voire d'un amour de la souffrance. Nous aimons nos plaies parce que nous les connaissons, parce que nous nous identifions à elles. Notre attitude est globalement suicidaire. Nous avons laissé se développer une société de "coupeurs d'ailes" et cela jusqu'à l'absurde. Dans un tel monde, tout ce qui pourrait mettre en évidence la présence du Divin est dénoncé comme la marque d'une naïveté ridicule, d'un esprit rétrograde, à montrer absolument du doigt puis à combattre. Le nivellement se fait par le bas, vers plus de densité encore.

— **La victimisation**

(lignes : 8.12.51.79.80.136.137.149.167.223.224.290 – 292.)

Mais au sein d'un monde où les illusions s'empilent les unes sur les autres, la question d'urgence devient celle-ci : Veut-on vraiment, vraiment, comprendre ce qui se passe ? C'est une question qui est posée à chacun d'entre nous car il est évident que c'est de chacun que la réponse peut et doit surgir. La collectivité, avec tous les maux qu'elle entraîne et met en relief, n'est guère plus que la somme et le reflet fidèle des souffrances individuelles. Elle n'est personne en particulier, mais elle engendre une force psychique à laquelle nous prêtons plus ou moins notre concours. Ne comptons donc pas sur elle pour nous faire sortir des impasses. Personne d'autre que nous n'a distribué les cartes du jeu au cœur duquel nous nous débattons. Que nous le voulions ou pas, d'ailleurs, la complexité de lecture de ces cartes est de notre seul fait. Nous l'avons patiemment élaborée – concoctée devrais-je dire – au fil des temps, nous dissimulant sous des voiles successifs comme derrière autant de prétextes et de refuges.

Enfin, aujourd'hui, vient l'heure de reconnaître que nous sommes des multitudes à jouer à la victime. Nous jouons au jeu absurde de la victime comme pour nous excuser de ne pas savoir nous prendre en main. Cette attitude de complaisance dans le malaise et, somme toute, de passivité donc d'absence de réelle volonté, est mise en évidence à plusieurs reprises dans Y Évangile de Marie-Madeleine.

Il y est bien davantage question de ceux qui veulent que de ceux qui peuvent.

Dans le cadre de l'enlissement qui est nôtre, il apparaît donc certain que la notion de volonté exerce un rôle majeur. Il n'y a pas de Grâce divine qui viendrait nous faire sortir de l'impasse comme par enchantement. Par contre, s'il existe une quantité de voies par lesquelles il nous est possible de retrouver le Chemin, toutes présupposent la clé de volonté. Celle-ci est le déclic à découvrir au fond de l'ornière et au bout de l'étouffement provoqué par le lourd masque de la victime.

Ne parvient donc à comprendre que celui qui a la ferme intention de comprendre, c'est-à-dire celui qui a suffisamment vécu pour définir clairement sa priorité. Avec l'itinéraire que notre humanité a choisi jusqu'à présent, il semble bien que, tant que chacun d'entre nous n'a pas bu jusqu'à la lie la coupe des rêves fous, c'est-à-dire de la densité absolue, il ne peut faire naître en lui le sursaut de l'ascension. La véritable volonté, tout comme la véritable force, surgissent au bout du long voyage de l'âme, souvent à la limite de son épuisement.

Faut-il alors devenir fataliste et déclarer que nous n'y pouvons rien tant que nous n'avons pas eu notre pleine ration de souffrance ? Certainement pas ! Ce serait développer un véritable masochisme qui n'aurait rien de rédempteur.

N'oublions pas que le libre-arbitre nous a été donné. Il est même la particularité première de la présente Vague de Vie. Pourquoi persister à entretenir la dualité qui fait affirmer à certains que nous avons été créés "bons" et à d'autres que nous sommes définitivement des êtres de destruction ?

Nous sommes avant tout des créatures “en chantier permanent”, c’est-à-dire chargées de pousser plus loin l’intelligence de Vie au sein de la Création.

À nous donc de décider de notre niveau de saturation au sein des errances. Les premiers degrés de la prise de conscience sont certainement les plus difficiles à franchir. Le stade de l’amour de la prison, celui des Ténèbres, est un état qui retient. C’est exactement ce que déclare Myriam de Magdala dans sa relation symbolique du voyage de l’âme.

Ce qu’il faut retenir de tout ceci, c’est que notre enlissement résulte pour une bonne part de notre complicité avec la boue, c’est-à-dire avec la pesanteur. Mais cette pesanteur, c’est uniquement la nôtre, celle que nous acceptons d’adopter jusqu’à un certain niveau d’attraction. Ce serait une erreur fondamentale que d’en faire une force extérieure à nous. Elle est une invention de la forme de vie que nous avons adoptée et elle demeure un élément constitutif de la faute récusée par le Maître. Ainsi, seul le regard posé sur soi et le monde autorise puis régule l’intensité de notre enlissement.

– La faiblesse

(lignes :26–30.157.158.261–264.268– 269.317.318.388.389.)

La faiblesse est fréquemment présente dans ce qui est pointé du doigt par l’Enseignant. À partir de l’instant où l’on évoque la volonté, donc le courage en tant que moteurs indispensables à la guérison puis à la renaissance, cela sous-entend que leur contraire colle constamment à notre être.

L’Évangile décrit de ce fait la faiblesse comme un frein majeur à notre libération. Dès que nous créons une porte pour celle-ci et que nous lui permettons de s’installer en nous, nous naissons en quelque sorte à l’état de malade puis de mort, c’est-à-dire de stagnation. On pourrait dire aussi que la faiblesse est une sorte de léthargie dont il faut absolument briser la coquille car elle est étrangère à l’impulsion créatrice.

Le constat, ou la prise de conscience de cette situation auto-bloquante, constitue à mon sens une étape primordiale dans ce que j’appelle ici notre “désincarcération”. Pour s’apercevoir que

l'on s'est engagé dans une impasse, il faut distinguer les murs ou les clôtures par lesquels cette impasse mérite son nom. Reconnaître notre manque de volonté, et implicitement notre faiblesse, c'est donc d'abord faire preuve de lucidité. Accepter de chercher dans le fond de son propre regard, sans tricherie, revient à accepter de se laisser dessiller les yeux.

La lucidité sous-entend ainsi l'humilité, premier ingrédient pour avoir accès à la force qui, jusque-là, nous faisait défaut. La démarche devient dès lors une démarche de vérité. Elle appartient à celui qui veut entendre.

— **La Matière enseignante**

(lignes : 100 – 102.115.116.121 – 128.161.285 – 288.)

À la lumière de toutes ces réflexions, notre premier réflexe – celui qui a été imprimé, d'ailleurs, par bon nombre de religions – serait évidemment de condamner notre monde de matière. Ce dernier n'est-il pas, en effet, la conséquence d'une cascade de jeux illusoires qui, les uns après les autres, ont propulsé notre âme hors de la pureté du Rêve initial ?

Et c'est là l'étau dont nous ne sommes pas parvenus jusqu'à présent à desserrer les mâchoires ! Oui, le piège ultime dans lequel nous sommes tombés est de ne pas comprendre la fonction que revêtent, malgré tout, notre amnésie et l'enlisement qui résulte de celle-ci. Notre éloignement de la Source et nos errances à rebondissements sont en quelque sorte "récupérés" par le Divin et élevés au rang d'initiateurs. Notre stationnement au niveau de l'écorce de l'Arbre de Vie fera de nous, en définitive, des assoiffés de Sève.

Du point de vue qui nous est exposé ici, la Matière, dans ce que cette dernière a même de plus lourd, est perçue comme porteuse d'un germe de rédemption. L'incarnation se révèle alors comme fondamentale. Elle devient Enseignante au sens noble du terme... Ce qui est d'une logique absolue si l'on se souvient de l'Unité de tout telle qu'elle nous a été exposée dès les premières pages de l'Évangile. « Le Un nourrit le multiple, et le multiple renvoie toujours à l'Un... »

Toute révolte contre la Matière ne peut donc que nous éloigner du But en nous faisant alimenter davantage encore le mécanisme de la Séparation.

Si la densité, telle qu'elle nous apparaît chaque jour, illustre parfaitement les forces de Dissolution ou d'Éparpillement, elle œuvre néanmoins de façon extrêmement subtile pour le Rassemblement final. C'est le fameux Solve et coagula des alchimistes. Pour en vivre pleinement l'aspect initiateur et non plus subir son joug, on apprendra donc à en jouer consciemment le jeu. L'intensité de notre souffrance et notre enchaînement à celle-ci proviennent pour une bonne part, n'en doutons pas, de notre totale ignorance de l'aspect illusoire et transitoire de tout ce que nous vivons.

Je suis conscient, bien sûr, qu'une telle affirmation est beaucoup plus aisée à formuler qu'à mettre en pratique ! Néanmoins, il m'apparaît aussi que le fait d'affirmer et de poser des bases de compréhension constitue un acte indispensable préliminaire à l'intégration de nouveaux concepts.

L'accès à la Connaissance, offerte à un moment donné par ce que nous appellerions le mental supérieur – ou nous 8 – passe obligatoirement d'abord par une approche du simple mental. On commence par concevoir, on laisse mûrir à la lumière du cœur puis, seulement, on intègre c'est-à-dire que l'on devient témoin ou "preuve vivante".

Et c'est précisément cet état, celui de témoin, qu'illustre Marie-Madeleine à travers cet Évangile. La route qu'elle a parcourue au point d'être appelée "la Bien-aimée" est en tous points notre route. La disciple n'est pas née avec la Maîtrise ; elle a le visage de tout être qui a rassemblé ses forces pour s'extraire de l'ornière et devenir consciemment pèlerin, non pas croyant mais capable d'incarner le principe même de la foi.

Je rappelle au passage qu'à travers l'Écrit qui nous sert de référence, à aucun moment Marie-Madeleine n'est présentée comme une pécheresse. Bien au contraire, c'est son statut privilégié qui est mis constamment en évidence. On se trouve, par conséquent, très loin des Évangiles canoniques qui en font une prostituée repentie. À vrai dire, mes nombreuses incursions

dans les Annales akashiques confirment le témoignage du présent Évangile. La Myriam de Magdala historique n'a jamais été la débauchée dépeinte par la Tradition de l'Église. Elle a simplement été une femme libre au sens moderne du terme, c'est-à-dire capable d'insoumission par rapport à la norme de son temps et donc susceptible d'être montrée du doigt **9**. Son non-conformisme et son audace sont seuls à l'origine de l'aspect scandaleux dont on l'a affublée. Les premiers Pères de l'Église se sont simplement servis de cet aspect de sa personnalité pour créer l'archétype de la pécheresse repentie **10**. Il en a été de même avec l'apôtre Thomas, devenu en quelque sorte le symbole du manque de foi, ce qui n'a rien à voir avec la réalité historique des faits.

Pour en revenir à la Matière dense, il nous est dit ici qu'elle n'est que transitoire. Dans l'épopée de l'Évolution, on pourrait donc la comparer à une sorte de classe par laquelle il nous faudrait nécessairement passer comme lors d'un processus scolaire. Par notre éloignement de la Source et nos reniements à répétition analogues à celui de Simon-Pierre à l'heure de la crucifixion, nous sommes "retombés en enfance", au sens limitatif du terme, et devons réapprendre le B. A. BA de la Vie.

Le Maître l'affirme, la Matière est une invention initiatique. Elle possède sa propre cohérence ; elle constitue un tout qui semble autonome, indestructible, incontournable, voire dictatorial. Cependant, ce tout reste profondément illusoire. Telle que nous la vivons, elle est appelée à retourner à la racine-mère de l'Arbre de Vie. Il faut comprendre que notre assujettissement à elle nous blessera tant que nous n'aurons pas laissé fleurir en nous ce que j'ai appelé le "mental supérieur". C'est la connaissance cardiaque, globale et intuitive *de Ce qui* est qui désassemble les mondes fabriqués par nos révoltes.

— **La Nature rééquilibrante**

(lignes : 153 – 156.)

Piètre consolation, me direz-vous, que de savoir tout cela. Les vérités énoncées n'indiquent pas systématiquement une voie de croissance, je vous l'accorde... Fort heureusement, *l'Évangile de Myriam* ne se contente pas d'offrir de grands

sujets de réflexion métaphysique, il indique des pistes à suivre, ne serait-ce que pour survivre dans l'enlèvement. L'une des plus évidentes est celle qui passe par la Nature. La Nature représente, aux yeux du Maître, l'aspect de la matérialité illustrant le point de contact le plus évident et le plus spontané avec la Divinité.

Nous pourrions dire qu'elle sollicite l'éclosion du fameux nous cher aux Gnostiques. Le dialogue qui s'établit avec elle ne passe jamais par le simple mental mais fait appel à la globalité de notre être. La Nature suscite en nous le souvenir de la perfection du Rêve primordial. Elle est semblable à un miroir réfléchissant un idéal d'harmonie qui nous est accessible. Elle joue donc le rôle d'une première marche pour une stabilisation et une pacification salvatrices au cœur du monde qui est nôtre. Un point de référence, en quelque sorte, à ne pas perdre de vue pour éviter un enlèvement plus profond encore dans les jeux de masques.

La Nature, telle que nous pouvons l'approcher, ne nous est cependant pas présentée par l'Enseignant comme la Réalité ultime à laquelle il nous faudrait nous conformer dans une sorte d'élan romantique ou nostalgique. Elle prend le visage de la beauté et de la cohérence. En ce sens, elle devient un rappel de *Ce qui est en haut* de l'échelle des distorsions par laquelle nous sommes descendus. Si les « images naturelles » présupposent encore une illusion, au moins peuvent-elles être utilisées pour amorcer en nous, ce que nous appelons de façon moderne, un recentrage. Savoir se servir consciemment de certaines illusions comme d'un marchepied est une incontestable marque de sagesse. Nier cette vérité pourrait d'ailleurs aisément mener à une sorte de nihilisme desséchant. Sur un tel chemin on pourrait même en venir à ne considérer la venue du Maître et Son enseignement que comme des illusions de plus...

En fait, pour en revenir à la Nature, c'est la Contemplation qui nous est suggérée. Cette forme particulière de méditation libre sous-entend une notion qui n'a pas encore été abordée dans ces pages. Il s'agit de la notion du sacré. La conscience de ce qui est sacré par essence fait partie intégrante de l'orientation d'esprit qui caractérise la Contemplation. Ainsi, les diverses

manifestations de la Nature devraient-elles être perçues comme étant des signes privilégiés pouvant progressivement gommer en nous le sentiment de cassure et nous indiquer la sortie de l'ornière. Bien sûr, la Nature telle qu'elle nous apparaît est incontestablement Matière... mais la Matière, nous l'avons vu, n'est pas une ennemie puisque le Divin se retrouve jusque dans le creuset de la beauté des jeux que celle-ci invente.

— Les trois stades

(lignes : 16 – 19.31 – 36.204.249 – 251.255.364 – 366.)

Il ne s'agit pas simplement de savoir pour comprendre... et il n'est pas suffisant de comprendre pour connaître. Seule notre stagnation au fond du gouffre de la densité nous permet de toucher à cette vérité. Ainsi, dans l'amorce d'un mouvement de libération, ce que nous qualifions aujourd'hui de "quotient intellectuel" n'intervient pas en première ligne. On pourrait dire que le savoir concerne le corps de la conscience, que la compréhension s'adresse à l'âme de celle-ci, tandis que la Connaissance est la marque de l'esprit de cette même conscience.

Il existe donc trois niveaux par lesquels nous pouvons aborder la Vie. Trois types de regard à poser sur elle, trois types d'écoute aussi.

Personne ne me contredira si j'affirme que la recherche du Bonheur est la raison d'être de toute forme de spiritualité. La spiritualité n'a pas d'autre but que la quête d'une fusion totale et pacificatrice avec le Tout. Or, ni les préoccupations d'ordre purement théologique, ni le simple fait d'adopter des croyances religieuses et de se conformer aux rituels qui en découlent, ne procurent la Félicité tant espérée.

Les mots prononcés par l'apôtre Simon-Pierre attestent très clairement de l'existence de quelque chose qui nous manque et qui nous maintient hors de la Plénitude. Lui et ses compagnons marchent quotidiennement aux côtés du Maître et pourtant leur cœur demeure toujours dans la sécheresse. Ils ont continuellement soif d'une Paix intérieure qui ne vient pas et sont dépourvus de Joie. En réalité, ils savent, ils comprennent, mais ils ne connaissent pas ! Ils se tiennent encore au-delà du cercle du nous, de la clé intuitive du supra-mental. Pierre et les disciples

ne parviennent ni à quitter le monde de l'analyse des concepts, ni celui de l'imitation de l'Enseignant.

En cela, il nous est dit que la Libération n'est pas affaire de recette. On ne sort pas de l'enlèvement en disséquant les mécanismes de la vie ni en singeant une Image du Divin. Le chemin est individuel et s'il n'est pas ainsi, l'engluement se poursuit. Se tenir proche du Soleil ne signifie pas que l'on en reçoive pleinement tous les bienfaits d'emblée. Cela requiert déjà une maturation de l'être.

Je vous invite d'ailleurs à réfléchir à ce simple fait : il y a deux mille ans, il était parfaitement possible de croiser le Maître sur son chemin, chaque jour, et ne pas s'en trouver atteint au point de changer sa propre existence. À la meilleure des semences, il faut malgré tout une terre bien labourée !

Aujourd'hui même, il m'est très souvent arrivé d'entendre prononcer des paroles de dénigrement par rapport à tel ou tel être réputé réalisé ou sage. Les auteurs de ces commentaires désabusés disaient toujours en substance : « Un tel m'a déçu, il n'est certainement pas aussi lumineux qu'on le prétend car je n'ai pas ressenti grand-chose en sa présence... » N'est-ce pas là une extraordinaire façon d'affirmer que l'on se prétend habilité à juger intelligemment de tout sans remettre en cause sa propre capacité à recevoir ?

Ainsi donc, Simon-Pierre, qui représente dans notre Évangile la lignée masculine restrictivement rationalisante, n'est-il pas encore apte à accueillir la Parole qui fait surgir l'âme de son ornière. Il approche de la Porte, mais ne la perçoit pas. Contrairement à André qui ne fait que savoir, Simon-Pierre commence seulement à comprendre. Quant à la Connaissance, elle réclame un autre niveau de conscience que seule, parmi les disciples, Marie-Madeleine semble ici avoir développé. On peut admettre, dès lors, que c'est ce qui en fait la "Bien-aimée".

Sur le fil du temps... **Troisième escale**

Un chemin de muletier se fauflait entre les touffes de lavandin. Légèrement voûtée, Myriam y marchait pourtant prestement, entraînant à sa suite une autre femme et les quatre jeunes gens de Césarée.

Au-delà de l'illusion des siècles, le regard de mon âme s'attacha doucement à cette scène et je m'y abandonnai complètement.

Derrière un groupe de cyprès, une modeste cabane de pierres sèches et son apprentis attendaient sous un rayon de soleil. Je vis que les uns et les autres s'y dirigeaient. La porte en était grande ouverte et Myriam y pénétra avec la même aisance que s'il s'agissait de sa propre demeure. Dans la pénombre, il y avait là une silhouette accroupie. Celle-ci s'affairait à nettoyer quelques ustensiles de terre et de métal.

— Reçois le bonjour, Élitiana !

À ces mots lancés énergiquement, la silhouette leva la tête. Sous un vague turban de grosse toile, j'aperçus alors le visage d'une femme déjà marqué par le rude labeur de la campagne. Élitiana se redressa aussitôt et alla se loger dans les bras de Myriam.

Il y eut quelques mots échangés, de brèves présentations puis, entre des feuilles fraîchement cueillies, on empila au creux d'un panier une bonne douzaine de fromages qui s'égouttaient encore dans un coin, sur une claie de branchages tressés. Je compris qu'il fallait porter tout cela un peu plus bas dans la vallée, au village, afin de l'échanger contre quel qu'autre nourriture.

Lévi et les autres ne disaient mot. Seuls de furtifs regards échangés traduisaient leur étonnement.

Myriam et sa compagne se mirent à chanter un air sans refrain puis le petit groupe reprit son avance dans la garrigue.

— Pourquoi donc, notre Sœur ? dit enfin Lévi en allongeant le pas afin de rejoindre les deux femmes. Toi qui as tant et tant à enseigner, toi, surtout, qui L'as connu, pourquoi vis-tu ainsi comme une simple bergère ? Dis-le nous... Il me semble que tu nous expliques si peu !

La disciple de Magdala se retourna un instant et lui lança un regard amusé.

— Mais m'as-tu au moins regardée, Lévi ? Je te l'ai annoncé... Ce n'est pas avec les mots que je parle. Le Maître m'a appris à essayer de devenir moi-même une histoire... tout comme Lui l'avait si bien réalisé sur Sa personne. Alors, ce sont mes yeux, ma bouche, mes mains et mes pieds qui s'efforcent d'inventer la plus belle histoire possible. C'est simple !

— Pourquoi dis-tu inventer ? N'est-ce pas de la Vérité dont tu témoignes ? Il y a encore bien des choses que nous ne comprenons pas...

— Mais... tout naturellement parce que nous inventons sans cesse notre vie ! Nous la tissons instant après instant selon la trame que nous imprimons à notre cœur. Toi, Lévi, tu t'es inventé dans le rôle de celui qui écrit... Quant à moi, ce sont mes gestes que j'ai résolu de rendre bavards. Oui, je sais faire des fromages, je sais cueillir les herbes et les mêler aux huiles, je sais comment poser mes mains sur la peau d'une autre main... J'ai surtout appris à parler sans mots, là où on a besoin d'un vocabulaire plus simple, car j'ai vu que les mots étaient souvent le dernier maillon de la chaîne qui nous unit à la Lumière.

— N'est-il pas dit pourtant que c'est du Verbe que tout naquit ? intervint celui qui semblait le plus jeune des quatre hommes.

— ... Que tout naquit, oui, Éliazar ! Cependant, la seule parole dont nous puissions user n'en est qu'un reflet éloigné. Nous pouvons en faire une coupe pour désaltérer ceux qui ont soif ; mais une coupe, comprends-tu, cela se fissure, cela finit toujours par se briser et alors on ne peut que tenter d'en rassembler les morceaux. Le Maître a enseigné par Sa Parole... mais Il n'a

pas fait connaître par celle-ci. C'est par l'éclat de Ses yeux et par la pureté de Ses mains qu'il a accompli Son miracle sur cette Terre. Regardez-moi vivre... et alors il se pourrait qu'il place en vous les mots que je ne sais pas prononcer.

Vous cherchiez un témoin en venant ici, n'est-ce pas ? Eh bien, voilà qui est fait ! Le véritable témoin revêt le masque de celui qui inspire et, ce faisant, qui prolonge l'Œuvre. Il ne sera jamais celui qui répète ! Croyez-moi, mes amis, l'Amour auquel le Maître invite n'est pas le cœur d'un monde clos édifié à coup d'arguments, de définitions et de règlements. Il est écoute, il est regard, odorat, goût et même toucher ! Il est enfin façon d'être, c'est-à-dire de recevoir et de donner. Une croisée des chemins !

Se laissant entraîner par la pente d'un raidillon qui courait à flanc de coteau, le petit groupe déboucha bientôt sur la place d'un village. Dans un angle de celle-ci, il y avait une sorte d'éboulement rocheux d'où jaillissaient quelques filets d'eau. Une dizaine de femmes et d'enfants se pressaient là, emplissant jarres et cruches avant de les hisser sur des ânes. La pauvreté évidente du lieu était comme gommée par l'activité bouillonnante et exubérante de ses habitants et c'était beau à contempler. On vendait des poissons, quelques légumes, du grain...

Myriam et sa compagne se dirigèrent aussitôt vers l'une des nombreuses et modestes constructions qui dessinaient la place. Je les vis s'asseoir à même le sol puis s'adosser à un mur de pierre. On aurait dit que celui-ci les attendait, que leur emplacement y était réservé. Les quatre jeunes gens, quant à eux, se trouvèrent embarrassés, ne sachant au juste s'ils pouvaient, eux aussi, s'asseoir là et de quelle façon garder le contact avec celle qu'ils voulaient entendre. Je crus percevoir que Myriam les observait du coin de l'œil et qu'elle s'amusait de la situation tout en déposant ses fromages sur le sol.

— Venez, venez ! fit-elle enfin en tendant un bras dans leur direction.

Mais Lévi et ses compagnons ne furent pas les seuls à approcher. Des enfants accoururent aussitôt et les dépassèrent. Alors, très vite, Myriam et celle qui l'accompagnait furent au centre d'un attroupement joyeux auquel des hommes et des femmes se

mêlèrent. De toute évidence, ce n'était pas les fromages qui attiraient. Chacun ou presque avait une plaie à montrer ou une enflure à dévoiler sous un pan de sa robe.

C'est tout cela qui brisa l'élan de ceux de Césarée. Je vis ceux-ci se tenir à l'écart, feignant de s'intéresser à des jarres pleines d'olives et à quelques fruits disposés sur des nattes. Lévi serrait toujours son écritoire contre sa hanche et avait beaucoup de mal à dissimuler son impatience. Finalement, les jeunes gens allèrent s'asseoir sur le rebord d'un abreuvoir, non loin de la source. Ils restèrent là longtemps... jusqu'à ce que la fièvre qui s'était créée autour de Myriam de Magdala se fut apaisée et que tous se furent éparpillés. Puis vint le moment où les deux femmes se retrouvèrent seules contre leur mur. Sur le sol, devant elles, il n'y avait plus trace de fromage mais quelques légumes, des fruits et des œufs emplissaient leur panier. Les jeunes gens se rapprochèrent alors timidement d'elles, manifestement déçus et fatigués par leur attente sous le soleil.

Myriam les rudoya aussitôt.

— Vous n'auriez jamais pu suivre le Maître, vous quatre !

— Comment ? bredouilla Nathan, interloqué.

— Mais non... Vous n'auriez jamais pu ! Je le sais bien... La seule image que vous gardez de Lui, c'est celle de l'Enseignant face à la foule. Croyez-vous pourtant qu'il n'ait fait que parler là où Il s'arrêtait ? Vous auriez passé de longues heures à attendre derrière Lui qu'il sorte de son mutisme... Et plus vous en auriez été mécontents, plus Il aurait cultivé votre impatience. Et plus vous auriez cherché la Révélation en restant suspendus à ses lèvres, plus Il vous aurait offert de petites histoires toutes simples... tellement simples que vous les auriez cru destinées aux jeunes enfants. Vous en auriez été vexés, je vous le dis !

Allons, mes amis... J'ai grandi à Ses côtés... Que croyez-vous que j'aie fait ici ? Si vous vous imaginiez que j'allais haranguer la foule en lui lançant : « Le Maître m'a dit... », vous n'avez pas encore compris la nature du trésor que j'ai reçu.

Je n'ai personne à convaincre, voyez-vous ! On ne vient pas me voir pour m'entendre prêcher ou décrire les splendeurs de l'esprit... On vient me voir pour recevoir de l'amour... parce que

j'ai appris à écouter, à accueillir les souffrances, parce que je me suis déployée au sein de cette ouverture et parce que cette brèche béante de mon âme suffit toujours à Le laisser s'exprimer comme Il le juge bon, Lui, le Maître.

J'offre un mot si on me le demande. Je prononce Son nom si une oreille Le réclame... sinon, je tends une main dans la direction où je vois une peur et je pose un sourire sur les lèvres nouées. C'est ainsi et pas autrement que je déblaye Son chemin, notre chemin.

Qui veut être convaincu de quoi ? Je vous le demande ! Vous êtes tous en manque d'amour pour n'avoir laissé s'exprimer que le défilé des arguments sur la frontière de vos désirs. Ce n'est ni l'homme, ni la femme que je touche par ma présence mais le joyau qui, en eux, est à la fois Soleil et Lune. Je veux vous dire que je relie l'essence des êtres à la mienne et que la mienne fait Un avec l'essence de Celui qui est venu me réveiller. Être la transparence... Peut-être n'ai-je rien appris d'autre, en vérité !

Mais c'est exigeant, la transparence, savez-vous ? Ça use tout ce qui n'est pas la vraie plante des pieds, ça fait sauter aussi tout ce qui ressemble à une œillère... Alors, si vous voulez jouer à votre tour le rôle du témoin, toi Lévi, toi Nathan et les autres, sachez que vous ne ferez que prolonger votre rêve. Vous ajouterez juste un voile de plus sur votre tête... et la transparence sera seulement un nouveau mot pour opacifier plus encore vos parchemins couverts de signes.

Oui, le Maître est exigeant ! Son amour n'a rien de doux car il défonce frontière après frontière, conventions après temples. Il enseigne le Monde en détruisant les mondes.

Abasourdi, Lévi se passa une main sur le front et consentit enfin à s'asseoir sur la poussière du sol.

— Ne ramènerai-je alors que des impressions de cette rencontre avec toi, sœur Myriam ? Je perçois la force de ton être et je commence à deviner de quelle façon tu enseignes, mais...

— Arrête-toi tout de suite, Lévi, car c'est ton « mais » qui est superflu ! C'est lui ta souffrance et aussi toute la douleur du monde. Ce « mais » que tu viens d'émettre, c'est celui des conditions, des marchandages et des hésitations qui flétrissent la vie.

La confiance naît d'une exigence qui fait avancer. Ton « mais », lui, il pose des distances et sème des faiblesses.

Ainsi, dis-tu, tu ne recueilles que des impressions... Cependant, sais-tu seulement ce qu'est une impression ? C'est un parfum ! Ramène donc un parfum à Césarée... car Celui que tu cherches est bel et bien un parfum. C'est Lui qui placera les mots justes au bout de ton stylet.

Une fois la mer franchie, tu ne chercheras rien d'autre que le souvenir odorant de Son présent en moi. Et rien d'autre ne t'emplira que Son espace d'éternité...

Mouvement III... La Remontée

Nous y aspirons tous... Même si nous nions notre descente et notre enlèvement dans une sorte d’“enfer intérieur” tissé par nos révoltes et aveuglements successifs, nous aspirons tous à quelque chose de plus grand.

L’image d’une Libération est imprimée en nous. Si on admet que l’éloignement de notre Soleil central résulte de chutes progressives et non pas d’une seule et unique “glissade cosmique”, il faut comprendre aussi que notre mouvement de remontée ne peut s’effectuer sans à-coups et de façon linéaire.

Tout s’accomplit par étapes, avec des pauses et des temps d’observation. Le voyage de l’âme qui contemple les mondes où elle a dû vivre et qui récapitule – dans un état ultime ressemblant à un examen de passage – tous les niveaux de conscience traversés, est fort éloquent à ce sujet.

De là cette impression que nous avons tous, à certaines périodes de notre existence, de faire du sur-place, voire de régresser, d’être happés par des comportements ou des “états d’esprit” supposément dépassés...

Pour ma part, il m’a toujours paru que l’intelligence de Vie était une enseignante parfaite. En tant que telle, elle s’ingénie à nous faire récapituler régulièrement toutes les leçons que nous avons apprises antérieurement... au cas où quelque chose n’y aurait pas été bien compris. La Vie, dans son mouvement de reconstruction, s’attache toujours à créer les événements exigeant de nous des mises à niveau. Un peu prosaïquement, on pourrait dire qu’il y a en nous certains “programmes informatiques” qui ont besoin périodiquement, du moins jusqu’à un certain point, d’être réactualisés.

Ainsi, chacun de nous qui, dans son ascension, a déjà dépassé l’emprise des Univers des “Ténèbres”, de la “Convoitise” et de

l' "Ignorance" se trouve une nouvelle fois confronté à leurs mirages à un moment crucial de son évolution. Il est amené à récapituler les leçons apprises. Il scrute à la loupe le fond de son être, prend de la distance par rapport à ce qu'il pense avoir réalisé en lui. Il fait enfin l'ultime effort de contempler qui il est derrière l'image qu'il a projetée de lui.

Comment appeler un tel test autrement que du nom de "Tentation" ? Tout comme le Christ des Évangiles officiels, attendons-nous à être transportés au sommet d'un temple, le nôtre, afin d'y être soumis à une ultime épreuve de discernement et de volonté.

Tout ceci est une façon de nous dire que rien n'est jamais acquis et que la liberté qui nous a été offerte s'annonce bien totale. Elle n'a rien à voir avec une belle idée puisqu'elle est une force avec laquelle nous aurons à œuvrer de bout en bout.

Pour sortir maintenant de l'enlèvement au fond duquel nous nous sommes tantôt débattus, tantôt endormis, il est bien sûr impératif de se forger des outils...

— **Savoir demander**

(lignes : 12 – 14.287.)

Le premier d'entre ces outils – il est facile de le concevoir – c'est certainement la Demande.

Il s'agit là d'une démarche d'humilité que l'on ne parvient à formuler, la plupart du temps, qu'en situation d'urgence. Lorsqu'au creux de l'ornière, nous finissons par rencontrer des sables mouvants et que l'asphyxie nous prend, on n'a plus guère le choix, c'est l'appel au secours. On sait très bien alors qu'il n'y aura pas de main tendue ni de planche de salut à proximité sans la demande expresse d'une aide surgissant du plus intime de notre être.

Cette demande traduit, en fait, une ouverture ; elle initialise l'éclatement d'une coquille jusque-là tellement opaque qu'elle nous empêchait d'entrevoir toute réalité potentielle au-delà de sa propre existence.

Mais avant de devenir un acte, une demande est d'abord une intention, c'est-à-dire une ouverture à l'hypothèse d'un autre

niveau de conscience. « Appelez, frappez à la porte... et l'on vous ouvrira. » C'est la vérité éternelle et toute simple retranscrite, d'ailleurs, dans la plupart des textes canoniques.

Un tel appel émanant des profondeurs de l'âme n'est ni anodin, ni secondaire. Je dirais, au contraire, qu'il représente la démarche primordiale, le tour de clé indispensable à la pulsion libératrice.

Dès les premières lignes du présent Évangile, le mutisme de l'Enseignant est, par conséquent, un enseignement à lui seul. C'est lui qui provoque une attente, une question et une soif sans lesquels rien ne se déclenche. Le fait que les disciples soient interpellés par le Maître les invitant à formuler leurs interrogations signifie que l'intention de la Remontée doit venir de la base. S'il n'y a pas de fondations à notre édifice intérieur, donc pas de volonté clairement exprimée, il ne saurait y avoir de véritable initialisation au changement.

En outre, il ne s'agit pas d'amorcer un voyage vers l'inconnu mais d'entreprendre un pèlerinage, un retour à la Source, le seul point qui puisse être considéré comme immuable ou stable.

Par conséquent, c'est de la périphérie du cercle où nous nous tenons encore que doit ressurgir l'idée, le rappel du Centre dont tout est né.

Les questions qui nous sont soumises dès le début de *l'Évangile de Marie-Madeleine* sont, sans aucun doute, celles que nous ne nous posons pas avec suffisamment d'acuité. « Quand, combien de fois et pour quelles raisons dans notre vie, avons-nous appelé du fond du cœur ? »

Appelé qui ? Ce qui est en nous et que l'on peut qualifier d'Étincelle du Divin... Une Étincelle que, malgré tous nos reniements, nous savons perpétuellement présente et silencieusement porteuse de vision.

— L'audace

(lignes :35.37.43.44.65.107.118.119.168.169.235.236.242.276
.277.)

Voilà l'autre outil de base qui fait trop souvent défaut à notre humanité à la recherche d'elle-même. Son manque est si flagrant que le Maître en personne la met en exergue.

« Comment atteindre la Réalité ? » lui demande-t-on... « En osant. » finit-il par répondre. C'est net et précis.

Évidemment, a priori, les hommes et les femmes que nous sommes ont, tout au long de leur histoire, régulièrement fait preuve de beaucoup d'audace et de témérité. Dans notre contexte, il ne s'agit cependant pas d'actions d'éclat ni d'actes de bravoure, mais d'une attitude globale de la conscience qui, quant à elle, se montre très rarement révolutionnaire et novatrice. Ses schémas de fonctionnement sont toujours identiques à eux-mêmes à peu de chose près. Pour le Maître, la seule audace qui soit est celle qui nous permet de voir plus loin que la ligne d'horizon des sentiers mille fois parcourus. Elle n'existe que dans le dépassement d'un fonctionnement dualiste basé sur l'apparence des choses.

Elle est d'abord le privilège de ceux qui ont suffisamment erré dans les mondes pour éprouver le besoin puissant de rejoindre le monde premier. Elle est l'instrument de croissance indispensable de ceux qui ont compris la vanité de leurs masques gigognes.

L'audace est, sans conteste, la force par laquelle la rupture est décidée puis amorcée. Le mot a déjà été avancé : elle est affaire de vision. Il n'y a pas d'audace sans la perception – je devrais dire le souvenir – de tous les possibles inscrits en nous de toute éternité. L'audace qui permet à l'âme de déployer ses ailes dans leur entière envergure ressemble de ce fait à un glaive qui tranche « tout ce qui a été assemblé », c'est-à-dire tout ce qui ne reflète pas l'unité mais continue à creuser le sillon des frontières. Elle suppose donc un perpétuel “pourquoi pas ?” et un dépassement automatique de tout ce qui sclérose l'acte, la pensée... et ce qui se tient en amont de la pensée, la Conscience.

À mon sens, l'audace représente un choix de vie. Constamment dans notre existence, nous sommes mis en position soit d'opter pour elle soit, au contraire, de nous aligner, de nous conformer à ce que les millénaires passés ont prédi-géré pour

nous. L'inverse de l'audace – qui n'est finalement pas autre chose qu'une peur du vertige de la liberté – génère une force de tassement qui étend son emprise de façon globale sur notre monde.

À ce propos, les résistances de Simon-Pierre et d'André face aux enseignements transmis par Marie-Madeleine sont tout à fait significatives de notre attitude collective. Les questions et les arguments que les deux disciples exposent de façon primaire, les uns après les autres, sont la pure traduction du frein que nous actionnons dès qu'un véritable changement intérieur nous est proposé.

Ce frein mental est un réflexe incrusté dans la façon d'être de notre humanité. Nous pouvons en observer constamment les manifestations toutes les fois que quelqu'un, quelque part, tente de dépasser ou simplement de repousser les frontières du "philosophiquement correct", c'est-à-dire de ce qui est érigé en dogme.

Pourrions-nous fournir les preuves éclatantes et indiscutables de la persistance de la conscience au-delà du corps physique, qu'il se trouverait nombre d'hommes et de femmes pour se raidir et refuser même de considérer l'évidence.

Sortir de l'ornière est affaire de maturité d'âme, c'est-à-dire de capacité à se décroiser, à se libérer d'un attachement à un bout de terrain mental, véritable fief de la personnalité orgueilleuse et souffrante.

Simon-Pierre et André sont donc ici les symboles de ce qui, en nous, est pétrifié par les insécurités et qui, de ce fait, nous rend incapables de "changer de disque ou de programme".

Notre société de type mâle, dans ce que ce mot peut exprimer de rigidifiant, de totalitaire, d'agressif et de faussement rationnel, leur ressemble étonnamment.

L'insécurité, donc le besoin de tout contrôler en posant des barrières, est cependant constamment en contradiction, chez eux, avec un autre besoin constant, celui d'étancher une soif impérieuse d'autre chose. L'attitude des apôtres illustre ainsi les deux tendances entre lesquelles la plupart d'entre nous sont tiraillés faute d'ouverture à l'audace intérieure. On s'agrippe aux

sécurités routinières quotidiennes, même si on les sait insatisfaisantes et frustrantes plutôt que de prendre le risque de vivre le vertige que présuppose un renouveau.

Tous les prétextes pour résister au changement sont bons dès lors que nous nous sentons dérangés dans notre fonctionnement. Pour Simon-Pierre et André, ce sera l'aspect féminin de l'enseignement qui leur servira de base de refus. Ceci est, bien sûr, un élément révélateur d'une attitude liée au temps où cet Évangile a été rédigé - attitude d'ailleurs pas très éloignée de celle de notre époque – mais significatif aussi de la présence en l'être humain d'une jalousie viscérale. Souvenons-nous du voyage initiatique de l'âme qui traverse le monde de la Convoitise...

En vérité, nos personnalités égotiques préfèrent se réfugier ultimement dans la dualité connue, donc sécurisante, plutôt que d'opter pour une humilité au bout du compte libératrice. Nous aimons notre prison... parce que nous connaissons ses règles internes.

Oser, c'est bien sûr faire éclater des carcans, mais cela signifie également s'inventer soi-même, inventer sa propre trajectoire plutôt que de la calquer avec aveuglement ou naïveté sur celle d'autrui.

La route qui nous ramène au Rêveur primordial sera toujours individuelle.

Si les enseignants, les collectivités et les regroupements ont un sens et une raison d'être ponctuels, aucun véritable pas ne peut être accompli autrement que par soi-même.

L'audace réclame une solitude peuplée par la vision du But.

Il n'y a pas à suivre les empreintes du Maître, nous est-il dit, mais à poser les nôtres au-dedans des siennes, puis à nous y déplacer.

En cela, l'Évangile nous affirme qu'il n'y a pas à imiter Celui qui a trouvé. Puisque la Vérité est Une et que le Maître est Celui qui s'est fondu en elle, nous pouvons fort bien prendre refuge en son cœur... mais cela ne signifiera pas pour autant que notre

croissance puis notre floraison emprunteront exactement le même itinéraire.

Nous déplacerons nos empreintes dans les Siennes... Nous découvrirons notre propre mode de libération.

La Maîtrise ne se clone pas ! ¹¹ On s'inspire du Soleil pour réactualiser Sa présence en nous et Le nourrir de notre expansion. Là nous est signifiée, me semble-t-il, notre ultime liberté...

— La Vision et l'Écoute

(lignes :11.29.30.51.58.129.130.157.158.199.204.209.216.223
.224.323.371.372.)

S'il n'y a guère d'audace sans vision, il n'y a pas non plus d'écoute intérieure sans celle-ci. Alors que le Verbe a tout initialisé dans l'univers des manifestations, la Vision ou, si l'on préfère, la prescience initiale du But nous ramène sans cesse à l'Origine. Ainsi, le regard intérieur tout autant que la qualité d'attention portée à l'ensemble des formes adoptées par la Vie sont les "instruments" privilégiés par lesquels nous devenons capables de remonter à la perception de l'Unité primordiale. L'un et l'autre apparaissent liés comme si, dans la démarche d'ascension qui nous appelle, l'un renvoyait constamment à l'autre. En réalité, Vision et Écoute partent du même principe de volonté d'attention à tout ce qui est. Il nous est dit que c'est par l'union de la Vision et le prolongement de celle-ci en une Écoute de notre Essence que nous allons vers une réalité supérieure.

Cette notion de prolongement me semble, sans nul doute, capitale. En effet, dans l'acte de prolonger, il y a a fortiori un élan créateur, une force de concrétisation.

Évidemment, on peut être étonné en découvrant ce mot – concrétisation – au sein d'un contexte où les considérations d'ordre abstrait dominant. Cependant, ainsi que cet Évangile nous le rappelle constamment, apprenons à sortir des oppositions. Si l'on veut bien y regarder de plus près, contrairement aux apparences, concret ne veut pas nécessairement dire dense et lourd.

Lorsque l'âme – ou le corps de la conscience – réintègre son univers au moment de la mort, le monde qui s'ouvre alors à elle est doté de tous les attributs du concret. Il est tangible et aussi "physiquement réel" que celui que nous côtoyons chaque jour. C'est donc nous, en fonction de notre poste d'observation, qui définissons les caractères du concret et de l'abstrait.

Notre siècle, qui pourtant affirme ne baser ses valeurs que sur le directement palpable, ne cesse de nous le confirmer. En effet, et à titre d'exemple, l'argent avec lequel nos sociétés fonctionnent devient chaque jour d'avantage une réalité d'ordre virtuel gérée par informatique. Une fortune ne se mesure plus par un coffre rempli de pièces d'or mais par l'observation d'un écran d'ordinateur sur lequel s'alignent plus ou moins les zéros. La découverte des principes de l'hologramme ne parle également, pour qui sait le comprendre, que d'une redéfinition du concret et du réel. Qu'en est-il au juste de la tangibilité des univers virtuels produits par les informaticiens ?

Ferions-nous faire à la matière de notre monde un bond en avant que nos consciences ne sont pas encore aptes à intégrer ?

– **Savoir rêver et imaginer**

(lignes : 69 – 72.74 – 78.82.86.106 – 109.)

Nous touchons encore ici à un point fondamental. L'imagination et le rêve sont en effet abordés à deux reprises par le Maître en réponse à des interrogations directes. « Faut-il rêver ? » et « Qu'est-ce que la Réalité ? »

La question du rêve est sans aucun doute particulièrement pertinente à notre époque. Alors que dans bon nombre de sociétés de type traditionnel le rêve a toujours été perçu comme une ligne téléphonique nous reliant directement à une réalité supérieure, notre siècle ne le considère plus globalement que comme une manifestation illusoire de la personnalité humaine. Rêver est devenu synonyme d'imaginer... Tandis qu'imaginer ne signifie plus guère que se livrer paresseusement à des rêveries !

Le rêve, dans son aspect noble et premier, représente cependant la fonction créatrice par excellence et c'est sous cet angle-là que l'Évangile attribué à Marie-Madeleine l'évoque essentiellement. Il établit une différence très nette entre les rêves par

lesquels nous générons à mesure nos réalités transitoires et le Rêve divin, fruit d'une Imagination sacrée.

Pour le Maître, la Libération de la conscience s'obtient évidemment par notre reconnexion avec le Plan du Rêveur initial. La véritable puissance est la puissance imaginative. En provoquant l'image intérieure d'un Possible qui a la capacité de se déployer, cette puissance lance tout le Mouvement de la Création. Mais comme la perception d'une rupture puis d'une chute est inhérente au fait même de la Création, la vision d'une réintégration et d'une ré-Union s'obtient aussi par le jeu du Rêve et de l'imagination.

Il faut d'abord concevoir, c'est-à-dire dessiner des portes et enfin pousser celles-ci, avant que de créer. Et créer... c'est en définitive se créer. Retrouver notre Source, c'est nous re-bâtir, nous ré-inventer dans notre pureté première. Pour cela, il faut faire de la place en soi, redevenir capable de tout imaginer en se projetant au-delà du jeu des barrières. Arrêter de rêvasser pour réintégrer le Rêve... L'essentiel pourrait se réduire à cette affirmation !

Évidemment, les rêveries ou rêvasseries qui ont dessiné les plans du labyrinthe dans lequel nous nous sommes égarés sont tout autant collectives qu'individuelles. La matière dense qui est notre lot quotidien et qui se montre si souvent source de souffrances résulte de notre complicité à avoir imaginé un certain type de réalité. Cette constatation n'est pourtant pas un état de fait auquel nous sommes fatalement liés. Le Créateur sommeille en nous aussi sûrement que nous dormons en Lui.

Tout est donc affaire, non pas d'éveil, mais plutôt de réveil.

La puissance du Rêve nous est présentée aussi en tant que génératrice de joie, un autre élément fondamental qui nourrit la pulsion de remontée. Concevoir le Rêve et savoir imaginer sa réalité constitue certainement une étape majeure de notre chemin intérieur... Peut-être pas difficile à franchir intellectuellement parlant, car il est très souvent de bon ton d'évoquer la vanité et le côté illusoire de notre monde mais, par contre, beaucoup plus délicate à intégrer.

Aligner les concepts métaphysiques et se repaître de ceux-ci peut facilement devenir un piège mental qui ne nous fait pas pour autant surgir de notre torpeur. Voilà pourquoi l'exigence sera un autre des maîtres d'œuvre avec lesquels il nous faudra compter.

— **Sous l'œil de l'exigence**

(lignes : 170.171.242 – 246.256 – 264.355 – 357.394.395.)

Qu'est-ce qui peut nous délivrer des seules spéculations philosophiques si ce n'est la magie de l'Amour ? Manifester l'Amour... Voilà qui coupe court à toute autre chose. Oui, mais... Justement comment répandre un Amour que l'on a trop peu souvent la possibilité de contacter soi-même ?

Eh bien, par l'exigence, nous dit l'Enseignant ! À première vue, une affirmation de ce genre provoque un raidissement car elle évoque inmanquablement tout un chapelet d'images jaillies du passé dogmatique des Églises. On pense à la rigidité des règles religieuses, aux privations, à un ascétisme sclérosant et enfin, en général, aux intolérances de toutes natures. Par ailleurs, on est surpris de trouver la notion d'exigence dans la bouche de Celui qui symbolise depuis deux mille ans le Principe même de l'Amour.

Bien des mots, cependant, demandent à être précisés dans nos vocabulaires. L'exigence fait partie de ceux-là car on l'assimile presque systématiquement à l'intransigeance. En fait, le premier parle surtout de discipline tandis que l'autre répand plutôt une odeur d'intolérance.

Dans le contexte de cet Évangile, exiger c'est exiger de soi-même, c'est-à-dire réclamer le meilleur de notre être. Si l'on se met résolument en marche vers la Source, les demi-mesures doivent être balayées de notre façon de fonctionner. L'équilibre que notre pèlerinage requiert ne sous-entend pas la tiédeur mais une position claire. Celle-ci réclame la totalité de notre élan vital. En d'autres termes, l'exigence du Maître est une autodiscipline sans laquelle rien de solide ne peut s'édifier. On y verra aussi le garde-fou indispensable à toutes les avances ; non pas le silice que l'on porte, ni le fouet avec lequel on se flagelle, mais précisément un bâton de pèlerin servant de base d'appui.

La croissance est affaire de soi avec soi. Elle ne s'obtient pas au moyen d'une obéissance souvent aveugle et frustrante à des règles établies par une autorité. Elle se récolte par un regard sans tricherie et néanmoins aimant posé sur nous-même et nos motivations profondes.

Nul ne décide de la remontée de l'autre ! Nul ne saurait imposer celle-ci à quiconque, même à l'abri du masque officiel des bonnes intentions ! N'en déplaise aux Églises et aux prédicateurs de tous bords, le prosélytisme et la conversion d'autrui afin de prétendument le "sauver" ne traduisent pas autre chose qu'un besoin de pouvoir. Celui-ci s'exprime alors à travers une multitude d'intransigeances dont notre Histoire est tristement pleine.

Lorsque les disciples se séparent à la fin de il n'est pas question qu'ils aillent convertir des âmes perdues, mais qu'ils aillent « annoncer la nouvelle » et « offrir la Parole ». Rien ne sera alors érigé en règle et on se gardera bien d'en ajouter à celles qui, presque inévitablement, ne manqueront pas d'exister et qui, pour certains, auront la valeur d'un port d'attache.

L'autodiscipline requise dans un tel effort d'ascension fait tout naturellement surgir un autre mot sous ma plume, celui de pureté.

Exiger le meilleur de soi-même et s'employer à l'exprimer, non seulement en pensées mais en actes, revient à faire un effort de transparence. Exiger le plus lumineux de soi c'est, par conséquent, dire non au mensonge et d'abord à ce que j'appelle l'auto-mensonge. C'est adopter une éthique. La poudre aux yeux dont on s'asperge est certainement l'un des anesthésiants les plus efficaces qui soient. Nous en avons usé et abusé au fil des Temps, croyant ainsi tromper la Force de Vie jusque dans nos entrailles.

Fort heureusement, on ne se ment pas éternellement à soi-même. Toutes les fois que l'on persiste dans cette voie, on ne fait qu'approfondir la vieille blessure de la Séparation. On accumule d'autres voiles. Les victoires du mensonge, bien que donnant l'impression de persister dans le temps en regard de la longueur d'une vie humaine, sont toujours éphémères. Elles

ressemblent au chatoiement de la lune, incapable de réaliser qu'elle ne peut refléter le soleil qu'avec fadeur.

Tout ceci est une façon de nous rappeler qu'il n'y a pas de laxisme possible sur la voie qui nous rapproche de nous-même ! Si l'on prend vraiment conscience que l'on est à la recherche du plus pur diamant, il est aisé de concevoir que la pureté ne se contente pas d'être un simple mot.

— **La volonté**

(lignes : 12.79.102.149.167.308.309.347 – 349.)

Elle est constamment présente dans ce qui nous est légué par le Maître et Sa disciple. Comment pourrait-il en être autrement d'ailleurs, dès l'instant où l'on réalise que les états de grâce qui ponctuent notre ascension résultent d'abord de notre ardeur à avancer ? Rien ne nous est dévoilé ni offert que nous n'ayons mérité d'une façon ou d'une autre.

Nous sommes des milliards à affirmer vouloir nous améliorer et grandir, des milliards sans doute aussi à prétendre essayer de comprendre le sens de notre vie... Mais dire que l'on veut, est-ce vraiment suffisant pour avancer ? Encore une fois, de l'affirmation à la concrétisation il y a un très large fossé.

À travers les pages de l'Évangile de Marie-Madeleine, il est très rapidement fait allusion à l'intention de comprendre... ce qui revient à dénoncer notre incapacité à mettre réellement en marche le moteur de la compréhension. On peut s'abuser soi-même à travers des pseudo démarches de croissance sans pour cela manifester la volonté qui crée le vrai déclic. En vérité, ne serions-nous pas également des milliards à nous complaire dans le clair-obscur de la demi-intention et de la volonté mitigée ?

Deux pas en avant, un pas en arrière... Oui, nous voulons bien pardonner à telle personne mais... Oui, nous sommes profondément d'accord pour modifier en nous telle attitude que nous savons incorrecte, mais... Oui, encore, nous désirons absolument passer du souhait d'une croissance à la réalisation concrète de celle-ci, cependant... Cependant, il y a notre confort, il y a les risques qu'il faut prendre, le qu'en-dira-t-on et une multitude d'autres arguments qui font que l'on s'essouffle rapide-

ment, faute de volonté. Le “oui, mais...” est, en quelque sorte, le credo de la religion la plus communément répandue sur Terre.

Je crois fermement que nous désirons sans vouloir et que, lorsque nous voulons, notre élan a tendance à s’arrêter là où les conséquences de l’effort ne font plus notre affaire.

Notre faiblesse de volonté pourrait peut-être s’expliquer par notre incapacité presque chronique à voir loin devant nous. Nos vues à court terme interdisent sans aucun doute notre accès à une vision digne de ce nom. Nous décidons nous-mêmes de nos limites, tant individuellement qu’à travers nos organisations collectives et, jusqu’à présent, le fléau de la balance penche toujours du côté de ce qui compense, dans l’immédiat, notre insatisfaction du moment. Seule une volonté affirmée et constamment réitérée peut faire en sorte que nous cessions d’appliquer à la hâte un simple pansement adhésif là où il y a une plaie infectée à guérir.

En définitive, vouloir réclame de la lucidité... tandis que la lucidité, elle, est affaire de maturité.

La volonté de chercher, ou de se chercher, apparaît donc comme un élément dominant et récurant, bien que discret, dans l’enseignement qui nous est offert ici. Sans volonté, nous devenons comparables à des organismes dépourvus de colonne vertébrale. Quand bien même aimerions-nous du plus bel amour qui soit, sans cette ossature tout resterait lettre morte et sans prolongement ! Être volontaire au sein des prises de conscience qui jalonnent notre remontée, cela veut dire alors apprendre à se tenir droit... ou encore redevenir vivants. Car il nous est dit sans ambages qu’on « naît à la mort par la faiblesse du vouloir ». Ceci représente, selon moi, une véritable clé à ne pas perdre de vue.

— De la confiance au lâcher-prise et à la joie

(lignes : 39.67.107.108.175 – 180.183 – 185.272 – 274.280.281.364 – 373.390.391.)

Un outil semblable à un rayon de soleil manque encore à la panoplie de tous ceux qui viennent d’être évoqués. Il porte un nom très simple... la confiance. Notre remontée demande beaucoup de confiance, en effet. La vie que nous apprenons chaque

jour à connaître davantage nous pousse souvent à piloter en aveugle, point n'est besoin de le prouver. Celui qui, périodiquement, refuse d'avancer à tâtons, c'est-à-dire de faire des paris sur l'avenir et sur les transformations inévitables que notre perception de celui-ci implique, fait inmanquablement du sur-place. Il se dessèche et use sous lui le barreau de l'échelle sur lequel il piétine. Il désapprend alors la joie et ferme d'autant plus les portes au souvenir de Ce qui est en lui et qui lui donne force.

Celui qui n'espère plus devient, en quelque sorte, un mort-vivant. Le désespoir surgit bien de l'Oubli, de la perte de la Vision... laquelle n'a de sens que par le silence ardent de la confiance.

C'est là, d'ailleurs, que l'on rejoint la notion d'audace car le risque est toujours soutenu par une prescience confiante de ce qui est réalisable. Pour s'élancer dans les airs, l'oiseau engage un pari qu'il a, à chaque fois, la certitude de gagner parce qu'il se souvient constamment de la nature profonde qui est sienne. Pourquoi n'agirions-nous pas ainsi en faisant de la confiance un propulseur ?

Dans son Évangile, Marie-Madeleine met en évidence cette force qui fait défaut aux apôtres. Ceux-ci se trouvent désemparés et même abattus sitôt le départ du Maître, tels des enfants qui, sans leur père, n'ont pas conscience qu'ils sont des adultes potentiels. La foi en ce qu'ils sont leur manque alors cruellement car l'enseignement qu'ils ont reçu n'a pas encore pris racine en eux. Ils continuent de l'observer sans l'intégrer.

Une fois de plus, dans cet exemple, les disciples illustrent la faiblesse de notre humanité qui se pense souvent bien plus mûre qu'elle ne l'est. On peut recevoir des trésors de la part de l'Univers, mais ne pas les faire siens par peur du réajustement que leur apparition dans notre vie exige. S'ouvrir à la confiance, c'est nommer nos peurs pour apprendre à se détendre.

À l'image de ce que nous sommes pour la plupart, Simon-Pierre, André et leurs compagnons sont profondément crispés. La seule volonté de se métamorphoser et de grandir qu'ils soient capables d'extérioriser est une volonté tendue. Elle est à

l'inverse du lâcher-prise que toute floraison réclame. Les apôtres appellent le Soleil à eux avec force mais, en même temps, ils demeurent recroquevillés, incapables de s'ouvrir sans réserve à une nouvelle façon de fonctionner. La fluidité leur est encore étrangère. Dès lors, ils conservent le poing serré et, malgré la soif d'Amour qui reste constante en eux, ils demeurent en état de guerre parce que toujours rebelles à l'abandon des résistances. Ils sont nos âmes et nos corps dans leurs habits de hérissons, sur la défensive et à cheval sur la ligne de démarcation entre espoir et méfiance, appel et rejet, pèlerinage et croisade.

En fait, ils doutent parce qu'ils stationnent dans les croyances.

Il m'a toujours paru qu'il y avait deux façons de douter. La première est constructive. C'est celle qui nous pousse à ne pas avaler systématiquement des informations "pré-formatées" par une opinion collective désormais sacralisée au moyen des médias. La seconde est totalement sclérosante. Elle traduit nos peurs face à des horizons inexplorés donc dérangement.

Point n'est besoin de nommer le type de doute qui envahit Simon-Pierre et André. L'un et l'autre ne parviennent pas à lâcher-prise ; ils se cramponnent de façon réactive à ce qui leur est connu tout en affirmant, malgré tout, vouloir aller de l'avant.

Ne serait-ce pas la joie qui leur fait défaut ? Mais, soyons-en certains, la joie non plus n'est pas une Grâce divine distribuée "au hasard". J'ai toujours remarqué que ceux qui portent la joie en eux sont toujours ceux qui, par leur confiance et l'abandon de leurs craintes malades, acceptent de s'ouvrir de l'intérieur aux risques que la vie met sur leur chemin. Nous sommes faits pour nous ouvrir, faute de quoi nous nous étions. La confiance est sans aucun doute, à mes yeux, une porte qui débouche sur la joie puis sur l'enthousiasme.

Si l'on continue à concevoir la voie intérieure comme une voie de privation, d'austérité et donc de tristesse, ne nous étonnons pas alors qu'elle soit si peu fréquentée ! Je suis convaincu qu'il y a là quelque chose à démystifier que deux millénaires de pouvoir dogmatique nous ont fait perdre de vue. Imaginer, créer... et, en définitive, se reconstruire implique une attitude de

confiance. Quel que soit le niveau sur lequel on s'exprime, c'est sans doute l'un des plus beaux moyens mis à notre disposition pour honorer le Divin en nous, Lui permettant ainsi de reprendre Sa place.

— Le mystère du noûs

(lignes : 200 – 216.221 – 226.229 – 232.245.261.)

Pour nous hommes et femmes du troisième millénaire, voilà une notion bien peu familière. Le terme de noûs, qui nous vient du Grec, occupait cependant une place fondamentale dans les écrits gnostiques du début de notre ère. Il définit un Principe ou une porte créant la fluidité entre l'âme et l'esprit (pneuma). On pourrait sans doute dire aujourd'hui que le noûs correspond au mental supérieur ou encore au "supra-mental". Il n'a rien à voir, on le comprend, avec l'intellect pur qui dissèque et, par conséquent, dévitalise l'objet de son regard. Le noûs est plutôt une compréhension du dedans qui donne accès à une connaissance directe. Il s'agit du Principe qui nous permet de quitter les perceptions de notre personnalité inférieure pour accéder à celles de notre être supra-conscient. Chez les Chrétiens gnostiques, le noûs représentait donc la porte par laquelle la Vision d'Éternité devenait possible, la Vision telle que nous l'avons déjà abordée et sans laquelle aucune ascension ne s'envisage.

Ainsi que cela nous est présenté par Marie-Madeleine, le noûs apparaît bien comme l'instrument privilégié au moyen duquel nous nous dégageons du cycle des illusions et du sommeil de l'âme. Il est l'Outil d'entre les outils, celui que l'on ne découvre vraiment que lorsque l'on a suffisamment œuvré avec les précédents. La révélation du noûs marque, en quelque sorte, le couronnement de nos efforts incarnés pour grandir. Son principe, qui se définit peu, doit essentiellement s'expérimenter. C'est lui qui permet la projection de notre être profond vers des réalités auxquelles aucune référence terrestre ne peut vraiment s'appliquer. De nouveaux concepts doivent naître ici, qu'il appartiendra, je crois, à la génération à venir de traduire si possible en mots de plus en plus précis.

Dans la bouche de Myriam de Magdala, la Vision par le noûs prend de toute évidence le pas sur l'Écoute lors du mouvement

de la Remontée. L'Écoute est passive tandis qu'il y a dans l'aspect visionnaire généré par le supra-mental un élan véritablement dynamique. Lorsque le nous vient à être atteint et qu'on le laisse se manifester, nul doute que l'on se trouve au seuil d'une métamorphose intégrale. Tout se redéfinit ; les limites de ce que nous concevons comme étant la vie explosent et les masques -ceux des mondes et les nôtres – se désagrègent les uns après les autres.

L'Esprit devient alors une réalité à laquelle on commence à goûter. L'atteinte du nous représente, en conséquence, une sorte de point de non-retour à partir duquel nous "changeons de disque". Nos références ne seront plus jamais les mêmes.

Bien sûr, on peut éprouver quelque difficulté, aujourd'hui, à entrer dans la compréhension d'un "mental" qui ne soit pas mental au sens classique du terme. C'est là où il devient urgent pour notre société de commencer sa mutation car il existe une forme d'intelligence qui se situe et se manifeste très au-delà des normes du quotient intellectuel. Cette intelligence-là, qui appartient au nous, ne segmente pas la Vie, ne l'aborde pas sur une base dualiste, n'étiquette rien et ne juge rien. Elle se révèle, se développe puis agit par un amour de la globalité. Elle se situe enfin dans un Temps autre, un Temps voilé par notre capacité épisodique à percevoir le temps.

Mais tout comme la prière et la méditation ne sont pas des fins en soi, la clé définie par le nous n'est évidemment pas à confondre avec un aboutissement. Elle est un nouveau point de départ puisqu'en mettant à jour un autre niveau de conscience, elle redéfinit notre perception de Ce qui est, ainsi que la vastitude de notre champ d'action... De quoi donner le vertige, je le reconnais ! Cependant, souvenons-nous des perceptions que nous avons quand nous n'étions encore que des enfants...

Je n'oublierai jamais, personnellement, le regard que je posais sur une certaine maison devant laquelle je passais à l'âge de six ou sept ans. Celle-ci me paraissait si énorme que je ne pouvais y voir qu'un véritable château complètement inaccessible. Bien des années après, en la redécouvrant, je dus bien convenir, à mon entière surprise, qu'elle n'était guère plus qu'une maison bourgeoise juste un peu plus grosse que la moyenne !

Il en va de même de nos royaumes intérieurs et de ce Monde dont tout provient. Plus nous grandissons, plus ils se rapprochent de ce que nous pouvons embrasser par le regard et le cœur.

La Connaissance, telle qu'illustrée par Marie-Madeleine, se rit donc des règles établies par une certaine logique humaine. Elle propulse hors des normes celui qui la manifeste. La disciple accède directement aux trésors de la conscience du Maître parce qu'elle a atteint le seuil du nous. Ce n'est pas le fait qu'elle ait davantage étudié ou suivi des règles précises qui la place au niveau de réceptivité et d'intuitivité où nous la trouvons. L'un des apôtres reconnaît simplement que « c'est parce que son âme a fait un grand voyage ». Il n'y a certes pas que l'ancienneté de l'âme sur le chemin de l'Éveil qui s'avère déterminant, mais l'importance du trajet parcouru, c'est-à-dire l'ampleur du défi et de l'audace que l'être y a manifestée.

C'est justement parce qu'elle en est arrivée à ce stade de développement que Marie-Madeleine acquiert tout naturellement le statut d'initiatrice. Elle ne décide pas d'enseigner après avoir étudié et réfléchi à certaines questions. Elle est sollicitée par ses compagnons en tant qu'enseignante de fait. Même si ceux-ci n'acceptent pas facilement la nature de son éveil, ils sont malgré tout fascinés par *quelque chose* de différent qui se dégage d'elle et qui provoque leurs questions. Leurs rejets réitérés de l'enseignement véhiculé par Myriam nous montrent, quant à eux, les réactions humaines qui sont souvent provoquées par l'expression concrète du nous.

Celui qui a accès à la Vision et qui se place, en conséquence, aux yeux de tous, dans un mouvement limpide d'ascension, crée inévitablement des remous. Les paroles qu'il prononce et certains aspects de sa personnalité sortent des cadres établis, quand bien même il ne cherche pas à choquer. Dès qu'un être laisse s'exprimer à travers lui la présence du mental supérieur, il devient alors comparable à une écharde enfoncée dans le talon de la société où il vit. Il fascine et dérange la normalité.

L'Intelligence du nous apparaît donc telle une naissance qui vient après les morts successives de la personnalité inférieure.

Elle est un pont entre les réalités et *la* Réalité et, de toute évidence, c'est elle qui nous lance l'invitation à continuer...

— **Qui suivre ?**

(lignes : 35 – 38.48.49.161 – 166.184 – 187.394.395.)

La question se pose inévitablement un jour ou l'autre. En effet, toute recherche intérieure évoque la présence -ou non - d'un guide, c'est-à-dire d'une autorité capable de nous maintenir sur le "droit chemin".

Seulement voilà... Qu'est-ce que ce "droit chemin" ? Celui de l'un peut-il se voir comparé à celui de l'autre ?

En y regardant de plus près, l'itinéraire de Saül de Tarse n'a pas grand-chose de commun avec celui de l'apôtre Jean et, pour rester dans le cadre des figures de proue du Christianisme, la sensibilité de François d'Assise est bien différente de celle de Bernard de Clervaux.

Alors ? Alors, c'est la racine même du problème qui est abordée en peu de lignes quoique de façon radicale dans cet Évangile. Selon le Maître, il n'y a pas à regarder "celui-ci", ni "celui-là". Il y a seulement à contempler notre centre. Notre véritable Enseignant, notre guide ultime est tout intérieur.

Il ne s'agit pas, à mon sens, d'un rejet ni d'une dénonciation des "modèles" qui peuvent inspirer une existence, mais du rappel d'une vérité première. L'ascension est affaire de nous-même face à nous-même. Une telle affirmation revient à nous rendre intégralement notre responsabilité ; elle nous restitue notre propre pouvoir. À un moment donné de notre croissance, il ne doit plus être question de déléguer l'ouverture possible de notre cœur à qui que ce soit. Le doigt qui désignait l'instructeur se retourne alors dans la direction de celui qui le pointait. Devient adulte tout être qui se prend en main.

Très spontanément, on pourrait, bien sûr, se demander pourquoi l'Enseignant continue d'accepter des disciples autour de Lui. Tout simplement parce qu'il ne se considère plus comme une "personne". Il est devenu un Principe à Lui seul. Il endosse le "masque du Maître" parce que toute Parole requiert un support et que la sève ne doit pas être trop étrangère à l'écorce de

l'arbre. En deux mots, parce qu'il ne veut pas, là non plus, créer de fossé. Le fait d'incarner le Principe du Sublime, L'amène à accepter automatiquement la loi de ce qui est dense. Le Maître n'est cependant plus un homme au sens classique du terme. Il est devenu Ce qui est commun à chacun d'entre nous et qu'il appelle délibérément "Fils de l'Homme".

En ce sens, donc, la force qui s'exprime à travers Lui ne prétend pas être étrangère à nous. Elle nous entretient de nous, réunifiés. Le Maître ne nous parle ni d'un lieu, ni d'un état où nous aurions à nous rendre mais de cette Étincelle qui ne nous a jamais quittés. Notre navire, notre capitaine, notre port d'attache et notre océan, tout cela à la fois c'est nous-même, tels que nous sommes au sommet de notre pyramide intérieure.

Lorsqu'il affirme : « Je vous donne *ma Paix* », ce n'est pas non plus l'homme de chair qui s'exprime mais Celui qui est remonté à la Source, *le rappel* par lequel chacun peut se ressouvenir et se renforcer.

De façon moderne et peut-être un peu osée, je me plais à dire qu'il n'y a donc pas d'emplettes à faire du côté de cette spiritualité qui, d'un bout à l'autre de la planète, ressemble assez souvent à un grand magasin où des vendeurs cherchent à nous attirer dans leurs rayons. Adopter une voie est louable et respectable mais cela ne devrait pas nous faire oublier que celle-ci n'est qu'une facette du prisme derrière lequel notre réalité première se situe. Si l'on suit une École ou une personne, c'est-à-dire étymologiquement un "masque", aussi nobles soient-ils, ayons cependant la maturité et le courage de reconnaître leur aspect transitoire qui, tôt ou tard, nous renvoie malgré tout à nous-même.

— De la femme initiatrice au Christ intérieur

(lignes : 181 — 189.191 — 198.247.252 — 255.276.277.280.281.383 — 387.)

La notion du Christ intérieur à tout être est bel et bien au cœur de l'enseignement initiatique transmis par Marie-Madeleine. Le centre, la source, la sève, l'étincelle, tout ne parle que de cela. On a beau nier la flamme, si discrète soit-elle, de notre unité primordiale, celle-ci ne nous quitte pas. L'âme en

garde intimement la vision, elle ne va pas la chercher ailleurs, vers "l'extérieur". Dans son voyage symbolique, elle affirme d'ailleurs : « J'ai vu en moi... »

En fait, il nous est dit que le Principe christique ne peut nous abandonner. Aux disciples découragés et meurtris par le départ physique du Maître, Myriam annonce tout simplement que « Son essence de Lumière ne nous quitte pas. »

On notera au passage que le fait qu'elle les embrasse avant de leur livrer ces paroles fait d'elle, non seulement un élément de transmission d'une force et d'une certitude physiquement incarnées, mais aussi une Consolatrice. Elle évoque les plus hauts concepts métaphysiques tout en demeurant femme de chair, semblable à une mère qui reconforte et qui est capable d'englober dans son amour la souffrance de ses proches. Une fois de plus, c'est la proximité de la Matière et de l'Esprit, ou du moins leur complicité, qui nous sont suggérées.

Nul ne saurait se départir de Ce qui lui donne vie et qui peut s'exprimer à travers lui d'une multitude de façons, tel est le discours qui nous est tenu.

Il est parfaitement clair, à travers cet Évangile, que c'est la Femme qui est, par essence, porteuse d'une sensibilité et donc d'une vision de métamorphose. Elle est ici l'initiatrice choisie par le Maître, celle qui incarne la quintessence de Son enseignement.

Marie-Madeleine, en tant que présence initiatrice, est dotée d'un statut, sans conteste possible, supérieur à celui des autres apôtres. Elle est d'ailleurs la seule femme évoquée au centre d'un contexte exclusivement masculin. Ceci pourrait être une façon de nous dire que la sensibilité féminine peut jouer le rôle d'un ferment au sein d'un monde qui stationne dans un excès de masculinité. On le sait, dans une pâte, le levain est toujours minoritaire. Marie-Madeleine est seule mais, par le dépôt qu'elle seule a été capable de recevoir et d'ancrer dans la matière, elle a acquis une force contaminatrice.

Deux questions se posent maintenant.

Pourquoi est-ce elle – et non pas quelqu'un d'autre -qui a accueilli la Conscience christique ? Pourquoi, ensuite, son accès au

Maître est-il direct ? Cela nous est dit. Parce qu'elle ne s'éparpille pas, parce qu'elle ne manque pas de confiance et qu'elle ne déploie pas son mental analytique. L'Enseignant lui annonce en effet qu'il vient à elle parce qu'elle "n'oublie pas son centre..." Il ajoute même : « Tu ne regardes pas, tu vois... »

Marie-Madeleine nous apparaît dès lors comme symbole de l'élément dynamique indispensable à notre monde en quête de sa propre réalité. Elle illustre la certitude, la foi qui, nous faisant défaut, nous contraignent à rester dans l'irrésolution et l'errance.

Ce côté moteur et puissant qui fait ici de Marie-Madeleine la courroie de transmission désignée par le Maître pour évoquer la réalisation possible du "Christ intérieur" nous laisse bien sûr à penser que sa sensibilité féminine n'est pas le seul élément qui la consacre. À travers elle, c'est la Femme tout entière en tant que Principe qui véhicule l'initiation. Toutefois, Myriam n'incarne pas n'importe quelle femme ! Elle est gratifiée du nom de "Bien-aimée" et cela parce qu'elle a accédé d'elle-même, par son ouverture, sa volonté et son audace, à cette place.

En réalité, il y a en Myriam autant d'éléments masculins que féminins. Elle représente une forme d'androgynat idéal qui lui permet de se présenter au seuil de ce que l'on appelle la Réalisation. « Qui est cette femme ? » questionne Simon-Pierre, visiblement interpellé par l'ampleur de la personnalité qui s'est révélée à lui.

La question est de savoir pourquoi les apôtres, qui illustrent notre monde interrogateur et hésitant, acceptent de rester regroupés autour d'une telle femme ? Vraisemblablement parce que celle-ci, tout en symbolisant la polarité féminine intuitive, traduit aussi cette force active réformatrice qui nous manque encore pour atteindre l'équilibre harmonieux d'un certain androgynat idéal.

Marie-Madeleine est à la fois racines et feuillage, corps capable d'embrasser et âme ouverte vers l'impalpable, énergie déterminée et, malgré tout, fragilité qui ne craint pas de se révéler.

En effet, la fin de son Évangile nous la montre bien en train de pleurer face à l'agressivité de Simon-Pierre. Il faut comprendre que, dans un tel texte, aucun mot n'est superflu. Si la sensibilité et, peut-être, le découragement de la disciple sont signalés, c'est qu'ils ont, eux aussi, valeur d'enseignement. Ainsi, quel que soit l'état d'Éveil d'un être, son aspect incarné peut entraîner une forme de vulnérabilité qui, en acceptant de se montrer, ne témoigne pas d'une faiblesse mais d'une réelle grandeur.

Il reste que ce texte, qui nous a été légué par les Chrétiens gnostiques, soulève constamment la question du rapport presque toujours dualiste homme/femme. En réalité, ce n'est pas Marie-Madeleine en tant que personnalité qui est mise en cause par André et Simon-Pierre. C'est le monde féminin accompli que celle-ci représente.

« Accepterons-nous comme possible qu'une femme ait reçu de semblables paroles de la bouche du Maître ? » La question soulevée ici n'est pas ambiguë ! Elle se pose toujours aujourd'hui avec acuité et je ne pense pas que le fait que cet Évangile ressurgisse à nouveau à notre époque soit anodin... d'autant que notre culture nous pousse encore à n'accepter la sagesse que sous des traits masculins, à très peu d'exceptions près.

Pour clore ces quelques réflexions, ajoutons enfin qu'il est assez remarquable de voir à quel point Myriam provoque le trouble chez les apôtres. Ceux-ci font, en effet, une constante valse-hésitation. Ils passent sans cesse de l'attraction à la répulsion. Tout à la fois, ils demandent et refusent. Rappelons aussi que ce n'est jamais la disciple qui se met en avant pour révéler le trésor qui lui a été remis. Elle est toujours priée de parler, elle est appelée "sœur" et, pourtant, ses paroles sont systématiquement sujettes à caution puis rejetées.

Myriam de Magdala, comme tous ceux qui ont touché à l'Essentiel et qui en deviennent porteurs, exacerbe les passions. On la repousse tout en même temps qu'on l'aime. Elle initie au vertige et c'est pour cela, sans doute, que sa présence parmi nous est plus vive que jamais aujourd'hui.

Le fait qu'elle "agace" et scandalise d'une certaine façon ceux qui l'écoutent est le signe qu'elle touche en eux quelque chose qui a justement besoin d'être secoué. Sa tâche est de les tirer de cette léthargie profonde par laquelle le Divin sommeille en eux. En un certain sens, je n'hésiterai pas à dire qu'elle tente de mettre fin à cette intéressante constatation de Jean Cocteau : « Nous sommes le rêve d'un dormeur qui dort si profondément qu'il ne sait pas qu'il nous rêve. »

— Le Fils de l'Homme

(lignes : 164 – 169.173.184 – 187.389 – 392.394.395.)

Il est assez étonnant de constater que ce qualificatif appliqué au Christ, pour tout à fait étrange qu'il soit, ne nous fasse pas réagir davantage. Peut-être est-ce parce que les textes canoniques l'utilisent si régulièrement que sa sonorité, devenue trop habituelle, ne nous pousse pas à la réflexion. Mais pourquoi donc, cependant, Celui qui nous est toujours présenté comme le "Fils de Dieu" est-Il aussi nommé "Fils de l'Homme" ?

L'Homme serait-il Dieu ? Si l'on a bien soin de placer un H majuscule au mot homme, il semble que oui. Le Principe de l'Homme, réalisé dans sa perfection totale, fait *un* avec le Principe divin. Il n'y a pas de différence, pas de frontière... et tout notre drame vient de ce que nous éprouvons tant de difficulté à comprendre cette vérité. Le Maître, dans son essence, représente la manifestation de ce que le genre Humain peut offrir de plus accompli, tandis que le genre Humain, lui, n'est pas différent de sa Source, le Rêveur primordial.

A priori, tout cela peut paraître excessivement complexe, choquant ou blasphématoire pour certains et trop abstrait pour d'autres. S'il y a un sujet qui mérite réflexion, c'est pourtant celui-là ! La véritable Humanité, au-delà des multitudes de voiles dont elle s'est affublée dans la Nuit des Temps, n'est aucunement séparée de la Réalité divine. Elle n'en est pas même le fruit, elle fait corps avec Elle. On ne parle pas ici, bien sûr, de cette humanité incarnée que nous connaissons tous et qui n'arrête pas de rédiger ses propres brouillons. Il est question du Feu qui l'habite et dont chacun de nous est une étincelle !

De ce point de vue-là, l'humanité que nous constituons tous n'est encore qu'une pré-humanité. Elle ne se montre pas Humaine au sens plein du terme puisqu'elle n'est toujours pas capable de se penser comme partie intégrante du Divin. Chacun de nous se comporte analogiquement à une cellule qui se sentirait d'une autre nature que celle du corps dont elle fait partie. Et à chaque fois que nous plaçons le Divin hors de nous, nous alimentons ce réflexe de rejet par lequel le fossé se creuse.

Le Christ fondamental – ou le Maître – que nous appelons tous sans même forcément le savoir, ne peut être qu'intérieur. Il est une réalité qui nous colle à l'âme et même à la peau. Comprendre cela revient assurément à faire un très grand pas vers soi.

Personnellement, je suis intimement convaincu que les temps que nous vivons sont tout à fait propices pour nous donner un énorme "coup de pied occulte" afin d'accomplir ce pas de géant. Malgré les résistances, les portes s'ouvrent et, lorsqu'une conscience se dilate, c'est l'humanité entière, donc notre réalité globale qui se modifie.

Il m'est arrivé un jour d'entendre dire « Dieu a beau jeu de parler et d'enseigner la sagesse par la bouche de celui-ci ou de celui-là ! Comment peut-Il comprendre ? Pour lui, c'est facile, Il est Dieu et non pas homme ! » Sous son aspect un peu puéril et plutôt comique, cette réflexion traduit cependant bien à elle seule ce que j'appellerai l'extériorité de notre conscience d'êtres humains incarnés par rapport à notre véritable nature.

Nous nous tenons systématiquement en dehors de nous alors que nous avons la conviction de nous connaître et d'être autonomes. Notre identité ultime nous échappe encore. Nous nous reproduisons les uns les autres selon le même schéma de rupture qui fait des créatures que nous estimons être, les sujets d'un Créateur inaccessible et évidemment étranger à leur quotidien.

L'Évangile de Marie-Madeleine nous suggère, quant à lui, une tout autre réalité. Il ne nous enseigne pas l'existence d'un "Royaume divin" encore éloigné de nous et à la porte duquel nous devons nous présenter.

En effet, le Maître n'évoque pas *Son* Royaume mais *notre* Royaume, c'est-à-dire la réalité illimitée qui nous appartient de toute éternité. Ce faisant, chacun de nous se voit consacré roi, en d'autres termes responsable de lui-même et du contenu de tout ce qu'il génère.

En poursuivant dans cette direction, on peut affirmer que la Conscience christique est un état dont chacun doit hériter sans aucune exception possible. Il n'y a donc pas à ergoter sur tel ou tel particularisme dogmatique ou telle position théologique. Il n'est question que d'un état de fait naturel qui dépasse le cadre du maniement des mots. Nul n'a à discourir de ce qu'il ne connaît pas... Ajoutons que seul l'exemple de Ce qui est réalisé au sein d'un être permet à celui-ci de témoigner parce que c'est cela qui, non seulement réfléchit la Lumière, mais qui est plein Soleil.

Dans l'enseignement du Maître, tel qu'il nous est livré ici, cette notion de témoin me paraît fondamentale. Le témoin est celui qui fait le pont entre une réalité et une autre. Il ne se situe pas dans le "on dit que..." mais dans l'espace de ce qu'il a lui-même expérimenté.

Lorsque l'on a compris cela, on réalise le fait que la conscience du Christ intérieur, celle du Fils de l'Homme, ne se plaque pas sur autrui, ni ne s'acquiert à force d'arguments mais qu'elle se situe dans l'accueil individuel de la Lumière puis de son expansion par l'exemple. Nul doute que c'est en nous dirigeant fermement vers notre propre centre que l'on se met en état de révéler à chacun son centre.

— Intérieur et extérieur

(lignes : 38 – 42.48 – 54.61 – 63.)

À ce point-ci de notre mouvement de remontée, il apparaît désormais évident qu'il y a, là aussi, une dualité très subtile à dépasser. En effet, la perception de l'Unité qui doit nous habiter tout au long de notre recherche d'identité ne peut rien contourner. L'Unité est ou n'est pas... Ainsi, le Maître affirme-t-il à deux reprises que le dedans et le dehors communiquent constamment, à tel point qu'ils parlent... de la même chose ! L'un exprime les réalités de l'autre et vice versa.

On ne voit pas l'« intérieur qui se tient dans l'extérieur » mais, en même temps, et paradoxalement, on sait parfaitement que c'est « au-dedans que se retrouve la joie perdue ». Sans doute n'y a-t-il pas de plus belle façon de dire que l'Univers est en nous et que nous sommes l'Univers, que la Divinité est en nous et que nous résidons également en Elle. L'Enseignant nous ouvre là une porte d'accès au sentiment d'omniprésence puis, implicitement, de fusion avec le Tout.

Une telle fusion, lorsqu'il m'arrive de l'évoquer, provoque chez bon nombre de personnes un mouvement de repli. On la comprend, en effet, comme une annihilation de notre être au profit d'une sorte de Conscience globale impossible à définir. On perçoit la fusion comme la dissolution de ce que nous sommes dans un Tout qui ressemblerait au néant. En fait, c'est exactement de l'inverse dont il s'agit. La découverte de l'illusion qui crée l'intérieur et l'extérieur mène à une extraordinaire expansion de notre conscience. Elle ne l'éparpille pas à la surface de l'océan flou de l'infini mais la rend plus vaste et capable de tout englober avec Amour. Arrivé à ce stade de complétude, il n'y a plus les autres et nous, ni même le Créateur et nous, mais une seule Réalité qui dépasse tous les vocabulaires.

Je crois fermement que nous sommes beaucoup plus nombreux que nous ne l'imaginons à avoir de temps en temps accès, ne serait-ce que quelques secondes, à un tel sentiment d'unité. C'est alors comme une goutte d'éternité et de perfection qui vient nous désaltérer et nous rappeler que nous constituons un miracle permanent.

L'art de la Remontée tient, pour une bonne part, de notre capacité à tout simplifier en désamorçant systématiquement notre propension à l'étiquetage. Observons-nous... Ou nous acceptons telle chose dans notre espace intérieur, ou nous la reléguons à l'extérieur, convaincus que nous sommes qu'elle est étrangère à notre cercle de réalité.

Se ressouvenir de notre parenté avec le Tout à travers les mille détails de la vie de chaque jour peut facilement enclencher, à mon avis, la perception de l'Unité dont il est ici question. C'est la route directe vers la compassion, une route qui ne se parcourt pas à grand renfort de démonstrations mais seulement

par une volonté d'incarner ce qu'il y a de plus Humain et de plus noble en nous. Pas de recette... Juste un regard nouveau à développer et des mains de tendresse pour lui donner forme !

— Le piège narcissique

(lignes : 221 – 224.253.284.)

« J'en suis au troisième niveau de la cinquième grande initiation »... Combien de fois n'ai-je pas recueilli ou surpris ce genre de pseudo-confiance faite avec une fausse humilité évidente !

Bien sûr, lorsqu'on lit une telle déclaration reproduite, comme cela, noir sur blanc, cela fait toujours sourire. Cela paraît énorme et insensé parce que caricatural. Cependant, à un degré moindre, il peut arriver à chacun de nous d'essayer de contempler le barreau de l'échelle sur lequel il croit se trouver... Et une semblable contemplation de nous-même aboutit parfois, il faut le dire, à un stationnement prolongé sur l'échelon en question.

Ainsi, lorsque Marie-Madeleine nous dit que celui qui regarde *ses yeux* ne voit pas *son* Œil, elle nous met tout simplement en garde contre une certaine forme de narcissisme : l'orgueil spirituel de celui qui se pense parvenu à une belle forme d'éveil et qui se prend au jeu de son propre jeu. S'attarder sur le chemin parcouru et en faire un piédestal sur lequel on s'empresse de monter constitue un piège pour beaucoup. C'est de cette façon que se créent de petits ou de grands cénacles au sein desquels on se flatte d'appartenir à une "intelligentsia de l'esprit..." et où, finalement, on s'endort à nouveau ! Sachons reconnaître que, là aussi, même au cœur d'un travail d'ouverture sincère, l'écueil nous guette.

L'orgueil "spirituel" est, sans nul doute, un pays à part entière qu'il nous appartient de traverser comme les autres. Il me semble d'ailleurs que celui-ci est encore rattaché aux réalités de l'ignorance. L'univers de l'ignorance, bien que cela paraisse contradictoire, est aussi celui de la Quête... car la perception de ce que l'on croit savoir, de ce que l'on sait et le fait de deviner l'existence de ce que l'on ignore encore, ne naissent que dans un état de conscience où l'on se pose des questions. Dans ce sens, le

stade de l'ignorance est très différent de celui des Ténèbres puisqu'il contient le principe d'un mouvement interrogateur.

Comment ne pas remarquer ici que Myriam, qui commence à "connaître", éprouve le besoin de descendre son voile devant son regard à chaque fois qu'elle est priée d'enseigner ? Voilà une belle façon de nous rappeler que l'Éveil distille une noble discrétion.

— **La peur du renouveau, un réflexe ancestral.**

(lignes : 265 – 267.272 – 274.280.281.346 – 352.368 – 373.381 – 387.)

Cette peur-là est constante chez la plupart d'entre nous, même chez ceux qui manifestent un certain dynamisme. Oui, vivre et répandre le renouveau n'a rien à voir avec le fait de ravalier la façade d'une maison. Ce n'est même pas en reconstruire les murs qui s'effritent mais lui repenser des plans totalement autres.

Nous sommes tous d'accord pour avancer, pour nous rendre au sommet de la montagne et jouir d'un coup d'œil différent sur le monde. Cela, c'est l'idéal auquel nous voulons coller, l'intention affichée. Dans la pratique, on le sait, c'est bien différent ! Nous avons été éduqués dans telle foi, selon tels principes et il n'est pas facile de nous décriper par rapport à eux. Ce sont toujours les autres qui ont le "cerveau lavé" par certaines croyances et autant de schémas de comportement. Jamais nous !

Pour Simon-Pierre et André, l'enseignement est une affaire d'homme ; sa filiation ne peut être que masculine. Le passé leur donne raison, ils s'y réfèrent et s'y cramponnent car ce qui surgit devant eux par l'entremise de Marie-Madeleine leur fait redouter une perte de contrôle du monde tel qu'ils le vivent.

Tout comme notre société qui se raidit systématiquement face à l'émergence de valeurs autres que matérielles, les apôtres masculins se révoltent contre une certaine réalité féminine plus subtile et intuitive annonçant l'androgynat de la Réalisation.

Leur défense s'extériorise de façon primaire. C'est le doute, puis le rejet devant le changement. À leur image, notre monde

n'accepte encore de fonctionner qu'avec ce mental de base qui a besoin de la sécurité des habitudes. La dualité offre, bien sûr, toutes les garanties d'une telle sécurité... puisqu'on la connaît !

Mais le fait d'éprouver une réticence à quitter l'enclos des habitudes ne s'explique pas seulement par une insécurité inavouée ou par des peurs profondes. Il trouve également sa raison d'être dans l'orgueil. L'orgueil est toujours un sérieux adjuvant venant s'ajouter aux raideurs mentales dont nous sommes capables.

Il faut faire de la place en soi pour qu'une nouvelle réalité puisse s'y installer et nous inviter à de plus vastes horizons. Lorsque l'on est plein de soi-même, un tel mouvement de dégagement et d'élargissement s'avère pratiquement impossible. C'est là où l'humilité apparaît comme une marque de maturité et de grandeur. Créer de l'espace en soi, c'est accepter d'autres crayons de couleur pour écrire et dessiner la vie et cela, chacun n'en est pas forcément capable... même parmi les esprits réputés les plus brillants !

Je me souviendrai toujours de cette réflexion faite en aparté par un "grand scientifique" français contemporain. Celui-ci sortait d'une conférence dans laquelle l'orateur proposait une vision différente de certaines lois régissant notre monde : « Si ce qu'a argumenté cet homme s'avérait exact, commenta-t-il, cela signifierait que les travaux auxquels j'ai consacré toute ma vie sont anéantis... et cela je refuse de l'admettre ! »

Point n'est besoin de commentaire ! C'est un aveu qui révèle quelque chose de dramatique au cœur du jeu collectif dans lequel nous nous sommes laissés piéger. Si nous cherchons à être honnêtes avec nous-même, sans doute pouvons-nous d'ailleurs nous rendre compte qu'à un certain nombre de reprises dans notre vie nous n'avons pas agi différemment, même pour des choses anodines. Il y a des pas que l'on refuse parfois sciemment d'accomplir parce que l'orgueil amidonne la personnalité et anesthésie la conscience.

En soulevant implicitement le problème causé par de telles réactions à répétition, Y Évangile de Marie-Madeleine ne dénonce pas seulement l'un des freins qui bloquent notre Remon-

tée, il nous pose une question fondamentale : « Voulons-nous vraiment ce que nous voulons... ou, une fois de plus, nous jouons-nous une comédie ? »

Simon-Pierre qui, après son rejet de l'enseignement de Myriam est vigoureusement pointé du doigt par Lévi, illustre à la perfection un type de réflexe qui est souvent nôtre. Il est accusé d'agir exactement comme ceux dont il prétend être l'adversaire. L'espèce humaine est capable d'agresser au nom de la Paix, de haïr au nom de l'Amour, de tuer au nom du Divin, bref d'utiliser toutes sortes d'armes en se réclamant de l'harmonie.

Je crois qu'il est temps, maintenant, de désincruster de notre âme des réflexes ancestraux qui, au bout du compte, continuent à faire de nous des malades et des mourants. C'est une décision qui ne peut être, selon moi, qu'individuelle avant de se propager à la communauté.

— **Un certain silence.**

(lignes : 1 – 5.154 – 156.389 – 398.)

De la même façon que tout commence par un silence, c'est aussi un certain silence qui finit par tout résoudre. C'est lui le solvant aux dernières résistances que nous rencontrons. On le découvre dans ce que j'appellerais un "présent dilaté", c'est-à-dire à un moment donné où, dans notre espace intérieur, nous faisons taire tout type d'argumentation et où nous optons pour la confiance.

Tel qu'il apparaît dans les dernières lignes de cet Évangile, le personnage de Lévi, par le seul fait de dénoncer l'aberration du propos de ses compagnons, joue le rôle du rassembleur indispensable. Son discours est simple, clair, logique et c'est pour cela qu'il est décisif. Le silence dynamique qu'il génère est, quant à lui, très éloquent à sa façon. Il signifie la mise en sourdine du mental humain raisonneur par lequel bien des mésententes et des conflits sont déclenchés puis entretenus.

Ce silence ne veut pas dire que tous les apôtres soient soudainement convaincus par les paroles de Myriam de Magdala mais que "quelque chose" en eux a été contacté... sans parasitage. Ce quelque chose ressemble à une volonté tranquille de retourner à l'essentiel. Il est une acceptation à briser la ronde

des discours et à incarner par l'exemple l'Amour dont ils se veulent emplis. Leur personnalité inférieure se tait, ils abandonnent leurs résistances et, selon l'injonction de Lévi, ils décident de « laisser l'Humain prendre racine en eux ».

À l'image des disciples, il nous appartient désormais d'accepter de jouer notre vie sur une autre portée musicale en suspendant à notre tour nos résistances au "porte-mental".

La redécouverte du silence est très certainement d'une urgence majeure dans notre monde. La cacophonie actuelle de nos sociétés est devenue un mode de vie qui nous semble cohérent. Opter pour l'exploration d'un certain silence ce n'est pourtant pas choisir l'ennui ni la solitude. C'est plutôt faire le pari de rejoindre l'harmonie dans un espace intérieur si unifiant et si nouveau que tout y est alors démesure !

Goûter au silence n'implique pas pour autant notre mutisme, notre retrait de la société ou encore quelque stricte discipline de méditation ! Cela suggère simplement une volonté de ne plus participer à l'éparpillement collectif. Cela parle de la décision de rejoindre avec enthousiasme le centre de ce que nous savons pertinemment être essentiel : l'Amour manifesté au-delà des idées et des langages, l'Amour témoin de notre racine commune.

— **Le saut quantique**

(lignes : 388 – 392.)

Une telle notion, même si elle nous fait sortir quelque peu du cadre de cet Évangile, mérite malgré tout d'être abordée à ce stade de notre réflexion. En effet, en dessinant le schéma de notre involution puis de notre évolution, en établissant aussi l'état des lieux qui est nôtre aujourd'hui, le texte dont nous nous sommes laissés imprégner a de quoi en rebuter plus d'un par l'ampleur de la vision d'ensemble qu'il requiert. Il peut aisément provoquer ce fameux vertige que j'ai déjà nommé et donc faire naître un réel découragement. Les degrés de l'escalier par lequel nous avons entrepris de retourner à notre Demeure paraissent si nombreux et si hauts ! Et c'est là où, justement, nous pouvons devenir les jouets d'une autre illusion, celle du temps qui passe et nous dépasse.

En regard du rapport que nous entretenons avec ce temps, nous nous croyons assujettis à une progression extrêmement lente qui, à force de chutes répétées, à force de patience, nous épuisera tôt ou tard. Le Plan du Vivant en nous nous trouble, nous étourdit, c'est bien certain, à tel point que sa seule perspective pourrait parfois nous démobiliser. Comment avoir la force de se penser en train de grandir sur des périodes recouvrant des milliards de nos années, peut-être plus ?

Il m'apparaît évident que si l'on se conforme à une approche classique de l'espace-temps, on peut facilement se trouver aussi insignifiant et impuissant qu'un grain de sable noyé dans l'infini.

Je suis cependant intimement convaincu que l'intelligence de Vie – ou le Divin, si l'on préfère – a mis en place des sortes de “raccourcis” dans le mécanisme de l'évolution de la conscience. En d'autres termes, tout ne serait pas aussi progressif que nous l'imaginons, nous ne serions pas aussi tributaires que nous le croyons d'une inexorable lenteur.

Je veux dire par là que je nous perçois comme individuellement et collectivement capables de faire des bonds en avant très importants et très soudains. Je nous pense aptes à opérer en nous ce que j'ai déjà appelé des “changements de disque”. Pas simplement de prendre des virages rapides, mais d'entrer en mutation radicale parce qu'une certaine coupe aura été bue jusqu'à la lie.

Il y a, j'en suis persuadé, des “moments” dans l'Espace du Rêve, où de tels bonds sont, non seulement plus facilement réalisables, mais inévitables. Et je pressens enfin que nous vivons collectivement un de ces moments. Ce carrefour au centre très précis duquel nous nous trouvons présentement va ainsi nous faire effectuer un “saut quantique”.

Un tel bouleversement de notre paysage intérieur entraînera de façon décisive une mutation tout aussi spectaculaire du fonctionnement de notre univers. En affirmant cela, je fais allusion à une modification profonde des lois qui régissent la Matière. La nature de l'hologramme collectif par lequel nous pensons notre réalité **12** ne peut qu'obliger à une métamorphose fondamentale

de l'espace dans lequel nous nous déplaçons. Cela ira jusqu'à provoquer une modification de la structure atomique de la Matière. Nous nous apprêtons donc à passer d'une cohérence saturée à une autre cohérence, ouverte, quant à elle, sur une infinité d'autres possibles.

C'est à ce niveau de compréhension que la lecture intérieure du temps qui s'écoule, telle que nous l'avons pratiquée jusqu'alors, n'a plus véritablement de sens. Le saut quantique est un saut de la conscience par-dessus l'illusion du temps, un bond irréversible qui projette en avant tous les niveaux de manifestation de la Création, du plus dense au plus subtil.

Une semblable mutation a, sans aucun doute, toujours été possible. Elle ne s'est cependant réalisée que chez des individus isolés qui, par leur force d'âme, se sont hissés jusqu'à une plus grande perfection d'eux-mêmes, prenant ainsi, de leur propre initiative, un raccourci. Ces êtres sont les *christs* et les *boud-dhas* successifs qui ont servi de flambeaux à notre humanité depuis toujours. Leur saut quantique à eux leur a fait prendre de l'avance sur notre réalité commune, il les a fait devenir des pierres philosophâtes humaines.

Si l'on comprend bien tout ce que cela signifie, on réalisera alors plus pleinement la portée de certaines paroles de *l'Évangile de Marie-Madeleine*, celles qui mettent l'accent sur la présence permanente du Maître en chacun.

Le Maître, c'est la Réalité sublime que nous avons déjà atteinte "quelque part" en dehors du Temps et dont il faut que nous nous souvenions pour accomplir *le* bond décisif.

Prenons toutefois conscience que le saut quantique collectif que je viens d'évoquer ne signifie pas pour autant que nous deviendrons tous des êtres réalisés en l'espace d'un éclair ! Il veut dire que nous aurons aboli en nous certaines frontières opaques et que notre "jeu de cartes" en sera plus riche, plus proche de l'Amour libérateur. Il veut dire aussi qu'un nombre croissant d'entre nous se rapprochera de l'Humain.

Mais plutôt que de nous projeter encore plus avant... plongeons-nous quelques instants dans ce silence par lequel *l'Évangile de Myriam* se conclut. Relisons-le en nous tenant sur

le seuil du nôûs... En dépit de la dureté de notre monde, il nous apparaîtra alors que ceux d'entre nous qui veulent vraiment voir ne passeront pas à côté des heures uniques et essentielles que nous vivons dores et déjà.

Sur le fil du Temps... **Quatrième escale**

L'entrée de la cavité où Myriam avait élu domicile était inondée de soleil. Parmi ceux des quatre jeunes gens de Césarée, mon regard attendait. La verraient-ils apparaître ce matin, cette femme pour laquelle ils avaient franchi la mer ?

La veille, elle ne s'était pas montrée. Myriam était demeurée seule, la journée entière, dans sa petite hutte plaquée au rocher. Elle devait y préparer des huiles ou des onguents, avait-elle simplement expliqué... Et eux, ils étaient là depuis l'aube, osant à peine lever la voix comme pour ne pas rompre le charme de ce qu'ils imaginaient derrière les murs de la cabane.

Ce ne fut pourtant pas le grincement de sa porte qui leur fit lever la tête... mais un bruit de pas. Celui-ci montait du sentier, un peu en contrebas, parmi les broussailles encore toutes humides de rosée. C'était Myriam, enveloppée de son long manteau. Sans doute s'était-elle absentée pendant la nuit, tandis qu'ils dormaient tous au coin des braises.

Lévi fut le premier à être sur pied afin de la saluer.

— Tu as encore ton écritoire à la main ! lui lança joyeusement Myriam... Mais je parie que tu n'as toujours rien noté !

Le jeune homme fit un petit geste des sourcils, rajoutant ainsi à son air assez naturellement contrit, puis serra davantage contre lui sa planche et ses feuilles de parchemin.

— C'est lourd de porter... ou plutôt de ne rien porter du tout ! s'exclama-t-elle à nouveau sur le ton de la plaisanterie.

Chacun se mit alors à rire et Myriam de Magdala, maintenant auprès d'eux, les serra doucement dans ses bras, les uns après les autres.

— Mais oui Lévi, reprit-elle enfin avec tendresse et en le tirant par la main... Oui, tu es en train de me rappeler à ta façon l'essentiel de ce que m'a enseigné le Maître !

— Comment cela ?

— C'est pourtant bien simple... Tu t'entêtes à porter non seulement ce dont tu n'as pas besoin, mais encore ce qui est vide ! Pas une seule ligne... Te rends-tu compte ?

— Oui, mais...

— Rétorque-moi ce que tu veux Lévi, je suis certaine que tu peux trouver de bons arguments ! Mais moi, je peux te dire que tu agis exactement comme nous le faisons tous dans notre vie jusqu'à ce que nous nous apercevions du poids du superflu. Chacun trimbale son bagage -ou du moins celui qu'il se crée – comme si c'était le poumon indispensable par lequel il devait respirer. Évidemment, on place ce paquet encombrant là où on le peut ! Alors, il y en a pour qui c'est une richesse qu'ils s'épuisent à porter à bout de bras pour que tout le monde la voie et d'autres pour lesquels ce sont des titres à exhiber à la façon d'une couronne. Il y en a aussi qui le situent dans le spectacle de leurs muscles ou dans la masse de sérieux qui leur pèse sur les épaules. Nous trouvons tous un moyen d'inventer quelque chose qui nous encombre. Tous !... Jusqu'au jour où on décide de vraiment comprendre. Moi, j'appelle cela "déposer les armes", c'est-à-dire arrêter de faire semblant d'être.

— Mais... notre sœur, crois-tu que ce soit simuler quelque chose que de venir te rencontrer ici ? Crois-tu que notre cœur ne soit pas sincère ?

— Attends, Éliazar !... Attends... Si je dis : « Arrête de faire semblant d'être », cela ne signifie pas que je t'accuse de mentir ! Cela veut dire : « Arrête de porter un poids inutile ». Le meilleur moyen de s'alléger, vois-tu, c'est de ne pas croire au masque que l'on porte. Je ne dis pas de le repousser car il y en a toujours un qui vient se plaquer sur nous en ce monde, je propose seulement de lui sourire de loin.

— Pourquoi dis-tu que nous arborons inévitablement un masque ? En as-tu un, toi ? Et le Maître ? Ne me dis pas qu'il en portait un, Lui !

— Mais oui, Lévi... Lui et moi en avons un. Lui, celui de l'Enseignant et moi, celui de la disciple qui devient à son tour Enseignante.

Il y eut un brouhaha parmi les jeunes gens de Césarée. Tout l'espace de la cavité rocheuse en fut empli au bout de quelques secondes à tel point qu'un couple de tourterelles se délogea d'un arbrisseau, à deux pas de là.

Celui qui se nommait Éliazar parut le plus interloqué de tous, peut-être même scandalisé par l'affirmation de Myriam. Je l'entendis lancer quelque parole incompréhensible, puis il s'éloigna du groupe de ses compagnons afin d'arracher sauvagement une touffe d'ombellifères qui poussait entre des cailoux.

— Mais, ma sœur... ma sœur ! s'écria-t-il bientôt en se retournant et comme pour s'excuser. Je ne comprends plus... Comment Lui et toi porteriez-vous un masque si votre Parole est Vérité, si... la Lumière s'est glissée en vous et vous a révélés à vous-même ?

Myriam s'approcha du jeune homme et lui passa un bras autour du cou.

— Ton âme n'a-t-elle pas conclu un pacte avec l'apparence des choses en venant en ce monde, Éliazar ? N'as-tu pas besoin d'un corps et n'as-tu pas un rôle à jouer ? C'est cette vérité qui fabrique ton masque ! Tout l'art du Maître qui sommeille encore en toi consistera seulement à ce que tu ne te confondes plus avec ce masque, c'est-à-dire à ce que tu ne t'identifies jamais au masque que cette vie t'a offert... fut-il le plus beau et le plus noble de tous.

Ainsi, je te l'affirme, l'Enseignant est conscient de revêtir le masque du Maître, faute de quoi il ne pourrait être l'Enseignant mais l'illusion de celui-ci. Dans un monde d'apparences, la Transparence elle-même doit adopter une mesure d'opacité afin de se rendre messagère d'Amour. Vous tous qui m'écoutez, soyez conscients de ceci : C'est le sérieux du regard que l'on porte sur soi qui endort et blesse la Vie.

Celui qui parvient à contempler son propre masque se met à jouer avec celui-ci comme avec les plus belles ailes qui soient. Il n'incarne même plus la maîtrise... Il est la Vie.

Alors, toi Éliazar et vous tous, oui, vous avez bien affaire à un masque en cet instant... mais à un masque qui s'amuse de lui tendrement et qui regarde ses yeux avec son Œil.

Et lorsque je te dis « Pose ton écritoire vide de signes », Lévi, c'est ma façon de t'enseigner à contempler un peu plus qui tu es derrière lui. Si tu crois être venu jouer ici le rôle du scribe, puis de celui qui essaiera un jour de parler au nom du Bienheureux par la grâce d'un voyage accompli, alors tu te trompes. Enseigne véritablement celui qui, en offrant la Parole, ne porte rien d'autre que lui-même !

Écris d'abord avec ton cœur et ton corps... Et lorsque tes mains trouveront spontanément les justes signes prêts à se coucher sur des rouleaux, cela voudra dire que tu ne reproduiras plus, que tu n'imiteras plus, mais que la Transparence sera en toi et que tu réveilleras la Vie...

Sous la voûte rocheuse, un manteau de paix s'installa à nouveau. Seul, Éliazar s'éloigna encore un peu du groupe de ses compagnons. Les yeux de mon âme crurent apercevoir quelques perles à l'angle de ses paupières, puis ce fut tout. Il revint alors vers Myriam et les autres tel un adolescent au sortir d'une révolte contre sa famille.

— Souviens-toi Eliazar... Celui qui porte en lui le Un ne craint pas de voyager dans le multiple. Si nombreux sont les chemins pour connaître ! Sans même t'en apercevoir, tu avais commencé à figer une image. C'est seulement cela qui te peine. Maintenant, tu pourras aimer davantage car tu t'es rapproché un peu plus de la vraie nature de l'être ; tu devineras plus aisément la grandeur et la beauté de son jeu.

Mais écoutez plutôt le silence, ce matin... C'est de lui dont je me nourris depuis le jour où j'ai vu qu'il détenait la réponse à toutes mes interrogations. Oh, je sais bien...

Ce n'est pas nouveau... Tout le monde dit la même chose ! Écouter le silence ! Ce que peu ont compris, pourtant, c'est qu'il ne s'agit pas de s'imprégner de l'absence de bruit, mais d'être

attentif à tout ce qui parle au fond de nous. Et “ça” parle beaucoup, je vous le promets !

En vérité, c’est Lui, le Maître, qui nous y enseigne en permanence et c’est nous, aussi, qui nous y enseignons... Il n’y a pas de différence. Car ce qui vit en Lui vit en nous.

Quant à moi, mes amis, j’ai le cœur gonflé de cette réalité-là ! Et c’est à un tel point, voyez-vous, que je la sens se répandre à travers moi sur toutes les pierres de cette montagne. Le miracle est là... Pas dans les paroles que vous vous remémorerez à Césarée et dont les siècles se souviendront... mais dans les silences que celles-ci inspireront. Écoutez...

Regards sur la “Bien-aimée”

Jésus et Marie-Madeleine... un couple solaire ?

Depuis quelques décennies, il semble bien que l'on ait écrit des tonnes de livres sur Marie-Madeleine. Sa personnalité marginale fascine et le rôle qu'elle a réellement joué intrigue.

Qui était-elle, au juste ? Comment peut-on la situer par rapport aux apôtres officiels et quelle était la nature de sa proximité avec Jésus ?

Je n'ai, quant à moi, pratiquement rien lu sur la question. Un livre ou deux, peut-être, étalés sur vingt ans... Lorsque l'on est soi-même habité par les images de ce que furent les Temps évangéliques comme s'il s'agissait de la réalité d'hier, il peut difficilement en être autrement.

C'est par ces séquences de vie, par ces scènes captées dans les Annales akashiques, que je continue donc de vous livrer ici mon propre témoignage sur Myriam de Magdala La Mémoire du Temps rend celle-ci et son époque si présents en moi que j'ai peine, d'ailleurs, à parler de “passé”. Dès lors, accueillez plutôt les lignes qui suivent comme des “souvenirs d'aujourd'hui”.

– L'insoumise

Tout ce qu'il m'a été permis de revivre m'a fait découvrir Marie-Madeleine sous les traits d'une femme de tempérament. D'une beauté plutôt sauvage, son visage reflétait quelque chose d'indéfinissable qui ne pouvait laisser indifférent. Était-ce l'éclat de son regard, la découpe très droite de son nez ou encore la globalité de son port de tête qui créait cet effet ? Je ne sais, mais il y a des physionomies que l'on n'oublie pas et la sienne faisait partie de celles-ci.

Peut-être Myriam donnait-elle à certains la sensation d'être arrogante... Probablement. Il n'est pas impossible, d'ailleurs,

qu'elle l'ait été dans sa jeunesse car je l'ai si souvent entendu manier les mots avec une telle promptitude que je ne peux douter d'un temps où elle a dû se servir de l'ironie et de la moquerie comme d'une arme.

C'est incontestablement cette vivacité de tempérament qui a contribué à la marginaliser très tôt dans une société où l'homme, le mâle, entendait bien rester le maître incontesté. Ce qui est certain – et le film du passé ne laisse aucun doute sur ce point – c'est qu'elle n'a jamais été la prostituée qu'en ont fait les Évangiles canoniques.

Ainsi que j'en ai témoigné dans un précédent ouvrage ¹³, Myriam de Magdala faisait partie, il y a deux mille ans, de ces très rares femmes qui osèrent quitter leur époux. Le sien n'était pas un inconnu, loin de là, puisque les Annales nous révèlent qu'il s'agissait de Saül de Tarse, le futur Saint Paul. Autoritaire jusqu'à la violence physique et alcoolique de surcroît dans ses jeunes années, celui-ci se tenait du côté du pouvoir romain en place et avait un intérêt tout à fait personnel à ce que Jésus n'ait pas trop d'ascendant auprès du peuple. Saül pouvait prétendre à une situation de choix parmi les autorités de la Palestine de son temps et il supportait difficilement l'idée que Celui qu'on appelait "le Nazarite" se fasse un jour désigner par le peuple en tant que Guide et souverain potentiel. Lorsque Myriam le quitta, elle n'était pas encore pleinement disciple du Maître. Elle connaissait pourtant Celui-ci puisqu'ils étaient cousins.

La réputation qui lui a été faite trouve donc son origine dans sa rupture d'avec les normes de la société de son temps. En commettant un acte réprouvé catégoriquement par les lois et la morale, elle se désignait implicitement aux yeux de tous comme une prostituée. C'est cette liberté d'âme, cette volonté, cette témérité et cette fougue qui ont vraisemblablement contribué à la rapprocher de Jésus, lui aussi très marginalisé par l'audace de ses propos et ses continuels déplacements. Bien plus que les liens familiaux, c'est donc une sorte de parenté dans le "manierement de la tempête" qui les a réunis.

Je l'ai déjà dit, Marie-Madeleine était ce que l'on appelle aujourd'hui une "femme libérée". Pour ne pas succomber sous le

poids du totalitarisme, elle dut apprendre à affirmer sa personnalité et son autonomie.

Les premières images que je conserve d'elle et qui relatent les débuts de son rapprochement avec Jésus me l'ont fait apparaître, au-delà de sa vivacité, comme un être très souffrant. Une souffrance due incontestablement à sa lutte continuelle contre l'opinion publique et les menaces régulières de Saül. Toutefois, le fait d'avoir été invitée dans l'entourage immédiat du Maître l'a très vite transformée. Sa liberté douloureuse et parfois agressive s'est alors métamorphosée en un souffle beaucoup plus paisible et plus sûr de lui-même. Myriam a appris à ne plus vivre dans la révolte face à l'ordre du monde, mais au cœur de ses défis personnels. Cette transmutation, qui a été le fruit d'un travail constant sur elle-même, a sans doute constitué un des éléments déterminants qui l'ont menée à cette forme de Réalisation transparaissant dans son Évangile. La suite de sa vie l'a conduite à polariser dans le sens de l'ascension toutes les forces vives qui l'habitaient.

Ce qui est remarquable dans le personnage de Marie-Madeleine, tel que j'ai pu l'approcher, c'est de voir sa capacité à incarner ce qui lui a été enseigné. Elle a très vite su marier ce que l'on appelle classiquement l'horizontal et le vertical, n'hésitant pas à manifester publiquement des comportements très humains parallèlement à des attitudes transcendantes. On pouvait aussi bien la voir en train de pleurer, de rire aux éclats, d'embrasser quelqu'un en l'étreignant très physiquement qu'en pleine prière et irradiant une paix aussi puissante et communicative que le plus extraordinaire des parfums.

Cet aspect très contrasté de sa personnalité l'a rendue de plus en plus attachante lorsqu'elle a commencé à répandre l'enseignement du Christ en Gaule. Il était difficile d'imaginer un être plus vivant qu'elle... et, qui plus est, évoluant simultanément avec appétit sur plusieurs mondes. Évidemment, certaines de ses déclarations et de ses attitudes en ont scandalisé plus d'un jusqu'à la fin de sa vie, mais il en va souvent de même pour ceux qui contribuent à la réforme des consciences. Ils restent imprévisibles et aucun moule ne les contient.

À travers deux mille ans d'histoire religieuse chrétienne, on a toujours eu tendance à figer les représentations que l'on se faisait des grandes figures spirituelles dans un seul et même "récipient", celui du mystique imperturbable dans sa foi ou du pécheur illuminé et repent. Cela a contribué à fabriquer de véritables caricatures de "ce à quoi on devrait normalement ressembler" lorsque l'âme accomplit un pas en avant vers sa libération.

C'est ainsi, entre autres, que s'est constituée au fil des siècles – n'ayons pas peur des mots – une véritable mythologie chrétienne.

La vérité est cependant bien différente. Il y a cent mille façons de traduire la présence de l'Esprit en soi et non pas une seule, relativement insipide et pétrifiée par les modèles que reproduisent les images pieuses de nos catéchismes d'antan.

Ceux que l'on a appelé traditionnellement les saints, n'étaient pas nécessairement des ascètes ni des personnes manifestant une constante égalité d'humeur et presque sans personnalité. Ils n'étaient pas non plus omniscients, ni obligatoirement perdus en quasi permanence dans des prières éthérées, à genoux, les deux yeux levés vers le ciel et l'auréole suspendue au-dessus de la tête. Ils ont été bien plus des hommes et des femmes "de terrain" qu'on ne se l'imagine.

Marie-Madeleine était de cette trempe-là, de cette famille d'âmes qui ont pour mission de bâtir de leurs mains cet "impossible" par lequel nous grandissons à notre tour.

Les images que j'ai pu ramener du passé m'ont toujours montré que Marie-Madeleine ne voyait pas d'opposition fondamentale entre la chair et l'esprit. Elle affirmait que l'un et l'autre racontaient la même grande histoire d'amour à leur façon. Elle-même répandait, d'ailleurs, une certaine forme de sensualité au sens noble du terme. Elle n'avait pas peur de son corps qu'elle voyait comme le prolongement de son âme, ivre des plus vastes horizons. En même temps qu'enthousiaste par rapport aux beautés de ce monde, elle pouvait se montrer, presque sans transition, extraordinairement intériorisée, discrète, secrète et grave. C'est probablement à cause de ces mul-

tiples facettes que je l'ai souvent vue en irriter certains qui ne la voyaient que comme une provocation vivante et continue, inconciliable avec les profondeurs de l'Esprit.

Lorsque l'on considère le peu de place qui est accordé à Marie-Madeleine dans les Évangiles canoniques, on peut se demander comment celle-ci est devenue un personnage de premier plan. Tout se passe, en fait, comme si au fil des siècles, un égrégore, n'avait fait que grossir autour d'elle, nourri par l'impact réel qu'elle a laissé sur son temps. Et tout se déroule aussi comme si cet égrégore-là arrivait à maturité aujourd'hui, semblable à un fruit désireux d'offrir enfin son suc.

En fait, Myriam de Magdala incarne un symbole que notre société actuelle est seulement capable, maintenant, de commencer à considérer dans toute son ampleur. Pour pouvoir porter un tel regard sur elle et le véritable vécu qui fut le sien, il est incontestable qu'il faut savoir passer au-delà des dogmes, donc des idées reçues et élaborées par deux mille ans d'histoire religieuse.

Myriam n'était pas, quant à elle, un être religieux. C'était une femme spirituelle, au sens plein du terme. Elle était cosmique, dirais-je, dans ce que la notion de cosmos sous-entend de matériel comme d'immatériel et d'imprévisible aussi. Je crois que c'est la vérité de cette Marie-Madeleine-là que nous sommes de plus en plus nombreux à contacter aujourd'hui, même si, officiellement, rien ne l'atteste. Cette vérité pressentie nous dit qu'il est temps, sans aucun doute, de soulever davantage le Voile.

— **Le rapport Maître-disciple**

À ce point-ci de notre portrait plutôt hérétique, on ne peut évidemment échapper à la question relative aux rapports qui s'étaient tissés entre Jésus et Sa disciple. Cette question, il serait trop facile de nos jours de l'éluider en se référant au seul catéchisme car il est bien légitime qu'elle soit enfin posée sans tabou...

N'y a-t-il donc eu qu'un lien de maître à disciple entre Jésus et Marie-Madeleine ?

Je ne me baserai pas sur les textes, que ceux-ci soient officiels ou non, mais je me référerai encore une fois à mes propres

sources, les Annales akashiques. Ces dernières ne m'ont pas permis de retrouver, *jusqu'à présent*, une situation témoignant de façon incontestable d'une relation amoureuse entre les deux êtres. Certaines scènes que j'ai pu revivre pourraient, bien sûr, s'avérer troublantes si on ne faisait que les regarder avec nos yeux d'aujourd'hui. Cependant, dans le contexte de l'époque, elles ne prouvent rien...

L'Évangile apocryphe de Philippe, par exemple, décrit le Maître embrassant Myriam de Magdala sur la bouche. Ce détail n'a pas surgi d'une imagination impie... À travers les Annales, j'ai moi-même été régulièrement témoin d'une telle scène. Mais que l'on comprenne bien... Dans la société de la Palestine d'il y a deux mille ans, un acte comme celui-là ne révélait pas nécessairement un rapport intime ou charnel. Il parlait d'affection et de complicité, d'une entente d'âme à âme, d'une proximité de cœur aussi, mais qui pouvait se limiter à une profonde amitié.

Un tel geste sans arrière-pensée amoureuse est, d'ailleurs, encore aujourd'hui pratiqué couramment dans des pays de culture anglo-saxonne. Il pouvait aussi, dans le même contexte des Temps évangéliques, être posé par deux hommes ou deux femmes sans qu'il y ait la moindre ambiguïté sexuelle. Une fois de plus, il nous faut nous déshabituer de tout jugement hâtif et de notre tendance à tout passer au crible d'une morale rétrécie à notre culture.

Il y a deux mille ans, les êtres humains, notamment ceux qui vivaient dans le pourtour méditerranéen, se touchaient infiniment plus que nous, occidentaux du troisième millénaire. Le corps ne faisait pas peur au point de susciter de grands débats comme aujourd'hui. Il y avait, bien sûr, des règles de pudeur et des interdits mais ceux-ci n'étaient pas les mêmes que ceux que nous connaissons de nos jours. Une femme pouvait prendre un homme par la main sans que, pour cela, son geste induise une relation intime entre eux. Cette simplicité des êtres, on la retrouve encore de nos jours, par exemple, en terre africaine. Elle traduit une spontanéité de l'âme qui n'a pas encore été pervertie par un code social limitatif.

De la même façon, certains textes décrivent l'apôtre Jean, lui aussi "Bien-aimé", se laissant aller à faire reposer sa tête sur

l'épaule de Jésus. Ce détail, on l'imagine, a donné lieu, à notre époque, à l'hypothèse d'une relation homosexuelle entre les deux êtres. Encore une fois, c'est bien mal connaître les mœurs du bassin méditerranéen de ce temps-là. Un geste de tendresse ou d'abandon pouvait parfaitement être concevable entre deux hommes – ou deux femmes – sans qu'il faille pour cela interpréter de façon ambiguë leurs rapports.

N'est-il pas toujours étrange de constater à quel point les valeurs occidentales de notre siècle nous semblent les seules à être cohérentes et, par conséquent, admissibles ?

Bien que notre civilisation actuelle se prétende libérée d'une multitude de tabous, je constate qu'elle a plus que jamais tendance à se focaliser sur les problèmes de sa sexualité non encore adulte et à projeter ceux-ci sur d'autres peuples et d'autres temps.

Je ne sais pas, personnellement, jusqu'où est allée l'intimité entre Jésus et Marie-Madeleine, mais il est certain que la disciple a occupé une place à part dans l'entourage du Maître. L'Évangile qui nous sert de référence le dit très précisément à de nombreuses reprises tandis que mon propre revécu abonde également dans ce sens.

Je tiens d'ailleurs à faire remarquer que, dans les quelques pages qui nous sont parvenues, aucun des apôtres ne se montre scandalisé par la proximité reconnue officiellement entre Jésus et Myriam. Elle leur semble "normale", reliée à une attitude concevable pour la moralité de leur temps. Je ne me base pas sur le fait que le qualificatif de "Bien-aimée" soit utilisé relativement à Marie-Madeleine car on peut toujours argumenter que celui-ci n'a qu'une valeur symbolique et qu'il n'indique, de ce fait, qu'une reconnaissance de proximité d'âme.

Cependant, l'ensemble des visions akashiques dont j'ai pu bénéficier jusqu'alors me laissent à penser que l'hypothèse d'une relation de couple entre le Maître et Sa disciple n'est absolument pas à écarter. Bien que le couple hypothétique ne fût manifestement pas officiel et qu'il restât discret, il est concevable qu'il ait pu être de nature tantrique. En effet, si le Tantrisme n'est perçu par l'opinion publique occidentale que

comme une forme de jouissance physique régie par de savants principes, la réalité de base est tout autre. Le Tantrisme est bel et bien une discipline exigeante requérant une union du corps et de l'âme en vue d'une propulsion vers les hauteurs de l'Esprit.

À l'image de certains Réalisés himalayens, on peut très bien imaginer, dès lors, Jésus enseignant Sa disciple sur la voie de la pratique tantrique. C'est d'autant plus envisageable qu'il ne devait rien ignorer de cette voie puisque son voyage de dix-sept années hors de Palestine le mena précisément jusque dans l'Himalaya 14.

Cette réalité fut même peut-être plus connue des apôtres qu'on ne le croit... Si on veut bien l'admettre, cela permettrait d'expliquer, autrement que par la symbolique, l'une des phrases de *l'Évangile de Marie-Madeleine* qui affirme : « Nul n'ignore que le Maître t'a aimée *autrement* que les autres femmes. » (1.192). Il y a là de quoi alimenter le feu des discussions pendant longtemps encore !

Quant à moi, le problème, en admettant qu'il y en ait un, ne me semble pas se poser là ! Il suffit juste de prendre un peu de recul... En effet, peu importe qu'il y ait eu une relation chamelle entre le Maître Jésus et Marie-Madeleine, je ne vois pas très bien en quoi cela pourrait affecter l'impact de leur mission sur Terre !

Nous réagissons toujours comme si le fait de s'offrir physiquement à un autre être dans un élan d'amour salissait la conscience. Quelle est donc cette morale archaïque qui, encore une fois, entretient l'opposition entre nos différents niveaux de réalité ? Pourquoi la Matière ferait-elle éternellement la guerre à l'Esprit et vice versa ? Pourquoi la virginité du corps serait-elle une qualité indispensable à la réalisation de la Conscience ? Enfin, qu'y a-t-il de si impur dans l'amour qui réunit physiquement deux êtres humains au point que leur âme en soit flétrie ?

Il me paraît bien qu'il y a là une foule de préjugés pesant lourdement sur notre culture depuis des milliers d'années et dont il est grand temps de se débarrasser. La seule virginité porteuse de signification ne serait-elle pas plutôt celle du cœur ? La limpidité d'un être capable d'aimer d'amour pleinement,

sans réserve, ni arrière-pensée ce qui est terrestre comme ce qui est céleste me semble infiniment plus digne d'intérêt que toute autre. Elle est *le* passeport et j'aimerais savoir qui, en toute bonne foi, pourrait prétendre le contraire.

Pour en revenir au Maître Jésus, notons au passage qu'il y a deux millénaires, un homme ne pénétrait pas dans une synagogue pour y enseigner s'il était réputé célibataire... or, tous les Évangiles L'évoquent bien, y commentant les Écritures ! Il y a là, me semble-t-il, de quoi réfléchir, de quoi élargir nos champs de conscience et de quoi faire exploser bien des tabous.

« Il n'y a pas deux amours, s'exclamait autrefois le pharaon Akhenaton, l'un humain et l'autre divin... Il y a l'Amour, et c'est tout ! »

Il me paraît évident que nous n'avons toujours pas retenu la leçon et que cette non-assimilation d'une vérité fondamentale constitue l'une de nos infirmités majeures. Son refus contribue incontestablement à entretenir en nous un état permanent de dualité et donc des réflexes de jugement, sources continues de conflits.

Les frontières que le présent Évangile dénonce et propose d'abolir ne commencent-elles pas là avant que de s'étendre à chaque domaine de notre vie ? Nous morcelons, nous cloisonnons, nous rétrécissons l'amour à quelques formules ou à quelques codes sociaux et évidemment, comme prévu, nous ne sortons pas des souffrances...

C'est, personnellement, cette abolition des frontières que je souhaite à notre monde. De façon urgente.

Je ne doute pas que la redécouverte du texte originel de l'Évangile de Marie-Madeleine puisse faire sa part dans un tel mouvement. En le lisant et le relisant tendrement par la Porte du cœur, chacun s'apercevra alors à quel point celui-ci nous parle de cet océan infini que notre âme réclame depuis toujours... et sur lequel il est temps d'apprendre à naviguer.

Fin

-
- 1 Voir *Visions esséniennes* et *La Demeure du Rayonnant* du même auteur (Éditions Le Perséa).
 - 2 Par les « proches », j'entends ici, non seulement les douze disciples officiels, mais le « cercle des cent-huit ». (Voir « De mémoire d'Essénien, l'autre visage de Jésus » de A. et D. Meurois-Givaudan, Éditions Le Perséa).
 - 3 Cet emplacement est, de toute évidence, celui de la grotte de « La Sainte Baume », près de Marseille.
 - 4 Il se pourrait qu'il s'agisse là des premières constructions ayant donné naissance au monastère copte de Saint-Siméon, sur les bords du Nil.
 - 5 L'Intelligence – ou compréhension – supérieure.
 - 6 Gnose : École de pensée apparue au début de notre ère et visant à une connaissance approfondie des réalités divines.
 - 7 Peut-être pourrait-on parler, aujourd'hui, du « supramental ».
 - 8 Voir page : 96
 - 9 Se référer à ce propos au chapitre « Regards sur la Bien-Aimée », en fin d'ouvrage.
 - 10 Voir « Visions esséniennes », du même auteur. Éditions Le Perséa.
 - 11 Voir, à ce propos, le superbe « Siddharta » d'Herman Hesse.
 - 12 Voir « Vu d'en haut », du même auteur.
 - 13 Voir « Visions esséniennes ». Éditions Le Perséa.
 - 14 Voir « De mémoire d'Essénien » d'A. et D. Meurois-Givaudan. Éditions Le Perséa.

L'évangile de Marie- Madeleine

Et si l'éveil de la conscience passait aujourd'hui par une sensibilité plus féminine? Et si Marie-Madeleine n'avait pas été la pécheresse repentie des textes officiels, mais bien autre chose...?

Jusqu'à il y a peu de temps encore, le grand public ignorait totalement que celle qui apparaît de plus en plus comme la première disciple du Christ avait inspiré un évangile.

Pour intrigant et fascinant que soit le manuscrit portant son nom et qui fut découvert à la fin du XIXe siècle, celui-ci n'en demeurait pas moins incomplet, car amputé d'une bonne partie de ses pages. Il restait, par conséquent, un fossé à combler et, pour cela, il fallait remonter un peu plus à la source...

Depuis de nombreuses années, on connaît Daniel Meurois-Givaudan pour ses écrits concernant la pensée essénienne et celle des origines du Christianisme. Loin de l'exégèse, sa méthode de travail a toujours fasciné. En effet, elle se base sur la lecture des Annales akashiques. C'est en utilisant cette capacité que l'auteur s'est donc, une nouvelle fois, immergé dans la Mémoire du Temps afin de nous restituer de manière audacieuse une version intégrale et originelle de l'Évangile de Marie-Madeleine.

Cette version, qui constitue le cœur du présent livre, se devait cependant d'être éclairée, commentée et revitalisée.

Voilà pourquoi, tout en nous permettant de plonger dans la vie et l'ambiance des débuts de notre ère, Daniel Meurois-Givaudan entreprend de nous fournir ici une compréhension novatrice et aisée d'un texte majeur.

Résolument actuelle, son approche est ainsi susceptible de répondre à un grand nombre de questions qui se posent à nous avec insistance.

DANIEL MEUROIS est l'auteur ou le coauteur d'une quinzaine d'ouvrages dont la plupart sont rapidement devenus des best-sellers. Ses livres, dont il existe déjà plus de soixante traductions en langues étrangères constituent de véritables témoignages vivants et éminemment actuels sur la pluralité des mondes.

Maintenant installé au Québec, DANIEL MEUROIS, également éditeur et conférencier, poursuit son travail d'ouverture des consciences avec une énergie toute nouvelle.



ISBN 2-922397-07-6



9 782922 397079